

STARMAN JONES

L'Astronavigateur Jones

Robert A. Heinlein

Traduit de l'anglais (États-Unis) par

Alexis Bouchez

<https://www.alexisbouchez.com>

Roman de science-fiction
Publié originalement en 1953

Dédicace

À mon ami Jim Smith

Table des matières

1	Le <i>Tomahawk</i>	7
2	Le bon Samaritain	17
3	Earthport	25
4	La Guilde des Astrogateurs	33
5	« ... Ton argent et mon savoir-faire... »	41
6	« Spaceman » Jones	47
7	Eldreth	57
8	Trois façons de réussir	67
9	Cartographe Jones	73
10	La Planète de Garson	83
11	Par la soute à cargaison	91
12	Halcyon	99
13	Transition	113
14	N'importe où	123
15	« Ce n'est pas un pique-nique »	129
16	« ...plus de cent ans... »	139
17	Charité	147
18	Civilisation	155
19	Un ami dans le besoin	169
20	– Un vaisseau n'est pas que de l'acier –	179
21	Le capitaine de l'Asgard	189

22 Le Tomahawk

201

Chapitre 1

Le *Tomahawk*

Max aimait ce moment de la journée, cette période de l'année. Les récoltes rentrées, il pouvait terminer ses corvées du soir de bonne heure et paresser un peu. Après avoir donné leur pâtée aux cochons et nourri les poules, au lieu de préparer le dîner, il avait suivi un sentier menant à une butte à l'ouest de la grange et s'était étendu dans l'herbe, sans se soucier des aoûtats. Il avait emporté un livre emprunté samedi dernier à la bibliothèque du comté, *Bêtes du Ciel : Guide de zoologie exotique* de Bonforte, mais il l'avait glissé sous sa tête en guise d'oreiller. Un geai bleu fit des remarques sur son honnêteté, puis se tut quand Max resta immobile. Un écureuil roux, perché sur une souche, l'observa fixement avant de retourner à ses provisions de noix. Max gardait les yeux rivés vers le nord-ouest. Il affectionnait cet endroit car de là, il pouvait voir les pylônes d'acier et les anneaux de guidage de la Ligne Circulaire Chicago, Springfield & Earthport émerger d'une entaille dans la crête sur sa droite. Un anneau de guidage se dressait à la sortie de la tranchée, un grand cerceau d'acier de six mètres de haut. Une paire de trépieds élancés comme des échasses soutenait un autre anneau à trente mètres de la tranchée. Un troisième et dernier anneau, ses pylônes hauts de plus de trente mètres pour le maintenir au niveau des autres, se trouvait à l'ouest de lui, là où le terrain s'abaissait encore plus abruptement vers la vallée en contrebas. À mi-hauteur, il pouvait distinguer l'antenne de liaison énergétique pointée vers l'autre versant. Sur sa gauche, les guides de la C.S.&E. reprenaient de l'autre côté du gouffre. L'anneau d'entrée était plus large pour compenser la déviation maximale due au vent ; sur ses pylônes était fixée l'antenne réceptrice de la liaison énergétique. Cette crête-là était plus escarpée ; il n'y avait plus qu'un seul anneau avant que la voie ne disparaisse dans un tunnel. Il avait lu que sur la Lune, les anneaux d'entrée n'étaient pas plus grands que les anneaux de passage, puisqu'il n'y avait jamais de vent pour causer des variations balistiques. Quand il était enfant, cet anneau d'entrée avait été légèrement plus petit et, lors d'une tempête sans précédent, un train avait percuté l'anneau, provoquant un déraillement inimaginable qui avait fait plus de quatre cents morts. Il n'avait pas vu l'accident et son père ne l'avait pas laissé fouiner dans les parages à cause du carnage, mais la cicatrice en restait visible sur la crête de gauche, d'un vert plus sombre que le reste. Il regardait passer les trains dès qu'il le pouvait, sans souhaiter de malheur aux passagers — mais tout de même, s'il devait y avoir une catastrophe, il ne voulait pas la manquer.

Max gardait les yeux fixés sur la tranchée ; le *Tomahawk* devait arriver d'un instant

à l'autre. Soudain, il y eut un éclair argenté ; un cylindre étincelant au nez effilé jaillit de la tranchée, traversa le dernier anneau en un éclair et, pendant un instant à couper le souffle, fut en trajectoire libre entre les deux crêtes. Avant qu'il ait pu tourner la tête, le projectile pénétra dans l'anneau de l'autre côté du gouffre et disparut dans le flanc de la colline — juste au moment où le son le frappait. Ce fut un coup de tonnerre qui rebondit entre les collines.

Max eut le souffle coupé. « Ça alors ! » murmura-t-il. « Ça alors, ça alors ! »

Ce spectacle incroyable et l'impact sur ses oreilles lui faisaient toujours le même effet. Il avait entendu dire que pour les passagers le train était silencieux, le son restant derrière eux, mais il n'en savait rien ; il n'avait jamais pris le train et il semblait peu probable, avec M'man et la ferme dont il fallait s'occuper, qu'il le fasse un jour.

Il se redressa en position assise et ouvrit son livre, le tenant de façon à rester conscient du ciel au sud-ouest. Sept minutes après le passage du *Tomahawk*, il devrait pouvoir voir, par une soirée claire, l'orbite de lancement de la navette lunaire quotidienne. Bien que beaucoup plus lointain et beaucoup moins spectaculaire que le saut du train circulaire tout proche, c'était cela qu'il était venu voir. Les trains circulaires, c'était bien, mais les vaisseaux spatiaux étaient sa passion — même un petit engin comme la navette lunaire.

Mais il venait à peine de retrouver sa page, une description des crustacés intelligents mais flegmatiques d'Epsilon Ceti IV, quand il fut interrompu par un appel derrière lui.

« Maxie ! Maximilian ! Max... mi... *lian* ! »

Il resta immobile et ne dit rien.

« *Max* ! Je te vois, Max — viens tout de suite, tu m'entends ? »

Il marmonna dans sa barbe et se leva. Il descendit lentement le sentier, regardant le ciel par-dessus son épaule jusqu'à ce que la grange lui bouche la vue. M'man était de retour et c'était comme ça — elle lui rendrait la vie impossible s'il ne rentrait pas l'aider. Quand elle était partie ce matin, il avait eu l'impression qu'elle serait absente pour la nuit — non qu'elle l'eût dit ; elle ne le faisait jamais — mais il avait appris à décoder les signes. Maintenant, il allait devoir écouter ses plaintes et ses ragots insignifiants alors qu'il voulait lire, ou tout aussi pénible, être dérangé par les feuilletons larmoyants de la stéréovision qu'elle affectionnait. Il avait souvent été tenté de saboter ce fichu appareil de SV — à la hache, tant qu'à faire ! Il n'arrivait presque jamais à regarder les programmes qu'il aimait.

Quand il aperçut la maison, il s'arrêta net. Il avait supposé que M'man avait pris le bus depuis le Carrefour et remonté le ravin à pied comme d'habitude. Mais il y avait un petit monocycle sportif garé près du perron — et quelqu'un l'accompagnait. Il avait d'abord cru que c'était un « étranger » — mais en s'approchant, il reconnut l'homme.

Max aurait préféré voir un étranger, n'importe quel étranger.

Biff Montgomery était un gars du coin mais il n'exploitait pas de ferme ; Max ne se souvenait pas de l'avoir vu faire un travail honnête. Il avait entendu dire que Montgomery

se faisait parfois embaucher comme garde quand un des alambics clandestins dans les collines était en activité, et cela pouvait être vrai — Montgomery était un homme grand et corpulent, et le rôle pouvait lui convenir. Max connaissait Montgomery depuis toujours, l'avait vu traîner au Carrefour de Clyde. Mais d'ordinaire il l'avait évité et n'avait rien eu à faire avec lui — jusqu'à récemment : M'man avait commencé à être vue avec lui, était même allée à des bals et des corvées de battage avec lui. Max avait essayé de lui dire que Papa n'aurait pas aimé ça. Mais on ne pouvait pas discuter avec M'man — ce qu'elle ne voulait pas entendre, elle ne l'entendait tout simplement pas.

Mais c'était la première fois qu'elle l'amenait à la maison. Max sentit une colère sourde monter en lui.

« Dépêche-toi, Maxie ! » cria M'man. « Ne reste pas planté là comme un idiot. »

Max avança à contrecœur et les rejoignit. M'man dit : « Maxie, serre la main de ton nouveau père », puis prit un air espiègle, comme si elle avait dit quelque chose de spirituel.

Max la fixa, bouche bée. Montgomery sourit largement et tendit la main. « Eh oui, Max, tu t'appelles Max Montgomery maintenant — je suis ton nouveau papa. Mais tu peux m'appeler Monty. »

Max regarda la main, la prit brièvement. « Mon nom est Jones », dit-il d'un ton neutre.

« Maxie ! » protesta M'man.

Montgomery rit jovialement. « Ne le brusque pas, Nellie mon amour. Laisse Max s'y habituer. Vivre et laisser vivre, c'est ma devise. » Il se tourna vers sa femme. « Une seconde, je vais chercher les bagages. »

D'une des sacoches du monocycle, il sortit un tas de vêtements froissés ; de l'autre, deux bouteilles plates d'un demi-litre. Voyant Max l'observer, il fit un clin d'œil et dit : « Un toast pour la mariée. »

Sa mariée se tenait près de la porte ; il s'apprêtait à passer devant elle quand elle protesta : « Mais Monty chéri, tu ne vas pas... »

Montgomery s'arrêta. « Oh. Je n'ai pas beaucoup d'expérience dans ces choses-là. Bien sûr. » Il se tourna vers Max — « Tiens, prends les bagages » — et lui fourra les bouteilles et les vêtements dans les bras. Puis il la souleva dans ses bras, grognant un peu, lui fit franchir le seuil, la posa et l'embrassa tandis qu'elle poussait des petits cris et rougissait.

Max les suivit en silence, posa les affaires sur la table et se tourna vers le poêle. Il était froid ; il ne l'avait pas utilisé depuis le petit-déjeuner. Il y avait une cuisinière électrique mais elle avait grillé avant la mort de son père et il n'y avait jamais eu d'argent pour la réparer. Il sortit son couteau de poche, fit des copeaux, ajouta du petit bois et l'alluma avec une Flamme-Perpétuelle. Quand le feu prit, il sortit chercher un seau d'eau.

Quand il revint, Montgomery demanda : « Je me demandais où tu étais passé. Ce taudis n'a même pas l'eau courante ? »

« Non. » Max posa le seau, puis ajouta quelques bûches dans le feu.

Sa M'man dit : « Maxie, tu aurais dû préparer le dîner. »

Montgomery intervint aimablement : « Voyons, ma chère, il ne savait pas que nous arrivions. Et ça laisse le temps pour un toast. »

Max leur tournait le dos, concentrant toute son attention sur les tranches de lard. Le changement était si bouleversant qu'il n'avait pas eu le temps de l'assimiler. Montgomery l'appela : « Hé, fiston ! Bois à la santé de la mariée. »

« Je dois préparer le dîner. »

« N'importe quoi ! Voilà ton verre. Dépêche-toi. »

Montgomery avait versé un doigt de liquide ambré dans le verre ; le sien était à moitié plein et celui de sa mariée au moins au tiers. Max l'accepta et alla au seau, le dilua avec une louche d'eau.

« Tu vas le gâcher. »

« Je n'ai pas l'habitude. »

« Bon, tant pis. À la mariée rougissante — et à notre famille heureuse ! Cul sec ! »

Max prit une gorgée prudente et reposa le verre. Cela avait pour lui le goût du tonique amer que l'infirmière du district lui avait donné un printemps. Il retourna à son travail, pour être de nouveau interrompu.

« Hé, tu ne l'as pas fini. »

« Écoute, je dois cuisiner. Tu ne veux pas que je fasse brûler le dîner, non ? »

Montgomery haussa les épaules. « Bah — d'autant plus pour nous. On se servira du tien pour faire passer. Fiston, à ton âge, je pouvais vider un verre cul sec et ensuite faire le poirier. »

Max avait prévu de dîner de lard et de biscuits réchauffés, mais il ne restait qu'une demi-fournée de biscuits. Il fit des œufs brouillés dans la graisse du lard, prépara du café, et s'en tint là. Quand ils s'assirent, Montgomery regarda le repas et déclara : « Ma chère, à partir de demain, j'attends de toi que tu sois à la hauteur de ce que tu m'as dit sur ta cuisine. Ton garçon n'est pas très doué. »

Néanmoins, il mangea copieusement. Max décida de ne pas lui dire qu'il cuisinait mieux que M'man — il le découvrirait bien assez tôt.

Bientôt Montgomery se renversa en arrière et s'essuya la bouche, puis se versa du café et alluma un cigare. M'man demanda : « Maxie, chéri, qu'y a-t-il pour le dessert ? »

« Le dessert ? Eh bien — il y a cette glace dans le congélateur, qui reste du Jour de l'Union Solaire. »

Elle eut l'air contrarié. « Oh là là ! J'ai bien peur qu'elle n'y soit plus. »

« Hein ? »

« Eh bien, je crois que je l'ai un peu mangée un après-midi quand tu étais dans le champ sud. Il faisait terriblement chaud. »

Max ne dit rien, il n'était pas surpris. Mais elle ne pouvait pas s'en tenir là. « Tu n'as pas préparé de dessert, Max ? Mais c'est une occasion *spéciale*. »

Montgomery ôta le cigare de sa bouche. « Laisse tomber, ma chère », dit-il gentiment.

« Je ne suis pas très sucré, je suis un homme à viande et pommes de terre — ça cale. Parlons de choses plus agréables. » Il se tourna vers Max. « Max, qu'est-ce que tu sais faire à part fermier ? »

Max fut surpris. « Hein ? Je n'ai jamais rien fait d'autre. Pourquoi ? »

Montgomery tapota la cendre de son cigare dans son assiette. « Parce que tu as fini de fermier. »

Pour la deuxième fois en deux heures, Max eut plus de changements qu'il ne pouvait en absorber. « Pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Parce qu'on a vendu la ferme. »

Max se sentit comme si on lui avait retiré le tapis sous les pieds. Mais il pouvait voir sur le visage de M'man que c'était vrai. Elle avait l'air qu'elle avait toujours quand elle lui en avait fait voir — triomphante et légèrement inquiète.

« Papa n'aurait pas aimé ça », lui dit-il durement. « Cette terre appartient à notre famille depuis quatre cents ans. »

« Voyons, Maxie ! Je t'ai dit je ne sais combien de fois que je n'étais pas faite pour la ferme. J'ai grandi en ville. »

« Le Carrefour de Clyde ! Belle ville ! »

« Ce n'était pas une ferme. Et j'étais juste une jeune fille quand ton père m'a amenée ici — tu étais déjà un grand garçon. J'ai encore ma vie devant moi. Je ne peux pas la vivre enterrée dans une ferme. »

Max éleva la voix. « Mais tu avais promis à Papa que tu... »

« Ça suffit », dit fermement Montgomery. « Et reste poli quand tu parles à ta mère — et à moi. »

Max se tut.

« La terre est vendue, un point c'est tout. Combien tu estimes que vaut ce lopin ? »

« Je n'y ai jamais réfléchi. »

« Quoi que tu aies pensé, j'en ai tiré plus. » Il fit un clin d'œil à Max. « Oh que oui ! C'était un jour de chance pour ta mère et toi quand elle a jeté son dévolu sur moi. Je suis un homme qui a l'oreille collée au sol. Je savais pourquoi un agent passait dans le coin racheter ces propriétés épuisées et sans valeur. Je... »

« J'utilise les engrais du gouvernement. »

« Sans valeur j'ai dit et sans valeur je maintiens. Pour l'agriculture, du moins. » Il se passa le doigt le long du nez, prit un air rusé, et expliqua.

Il semblait qu'un grand projet énergétique gouvernemental était en cours pour lequel cette zone avait été sélectionnée — Montgomery restait mystérieux à ce sujet, d'où Max conclut qu'il n'en savait pas beaucoup. Un syndicat achetait discrètement des terrains en anticipation de l'achat gouvernemental.

« Alors on leur a fait cracher cinq fois ce qu'ils comptaient payer. Pas mal, hein ? »

M'man ajouta : « Tu vois, Maxie ? Si ton père avait su qu'un jour on obtiendrait... »

« Silence, Nellie ! »

« Mais j'allais juste lui dire combien. . . »

« J'ai dit « silence » ! »

Elle se tut. Montgomery repoussa sa chaise, mit son cigare dans sa bouche et se leva.

Max mit de l'eau à chauffer pour la vaisselle, racla les assiettes et porta les restes aux poules. Il resta dehors un bon moment, regardant les étoiles et essayant de réfléchir. L'idée d'avoir Biff Montgomery dans la famille le secouait jusqu'aux os. Il se demandait quels droits avait exactement un beau-père, ou plutôt un beau-beau-père, un homme qui avait épousé sa belle-mère. Il n'en savait rien.

Bientôt il décida qu'il devait rentrer, aussi peu qu'il en eût envie. Il trouva Montgomery debout devant l'étagère qu'il avait construite au-dessus du récepteur stéréo ; l'homme fouillait dans les livres et en avait empilé plusieurs sur le récepteur. Il se retourna.

« Te revoilà ? Reste là, je veux que tu me parles du bétail. »

M'man apparut dans l'embrasement de la porte. « Chéri », dit-elle à Montgomery, « ça ne peut pas attendre demain matin ? »

« Ne sois pas pressée, ma chère », répondit-il. « Ce type du commissaire-priseur sera là de bonne heure. Je dois avoir l'inventaire prêt. » Il continua à descendre des livres. « Dis donc, ce sont de jolies choses. » Il tenait dans ses mains une demi-douzaine de volumes, imprimés sur le plus fin papier et reliés en plastique souple. « Je me demande combien ils valent ? Nellie, passe-moi mes lunettes. »

Max s'avança précipitamment, tendit la main vers les livres. « Ils sont à moi ! »

« Hein ? » Montgomery lui jeta un coup d'œil, puis leva les livres en l'air. « Tu es trop jeune pour posséder quoi que ce soit. Non, tout y passe. Table rase et nouveau départ. »

« Ils sont à moi ! Mon oncle me les a donnés. » Il fit appel à sa mère. « Dis-lui, M'man. »

Montgomery dit calmement : « Oui, Nellie, mets ce jeune au parfum — avant que je doive le corriger. »

Nellie avait l'air inquiet. « Eh bien, je ne sais pas vraiment. Ils appartenaient à Chet. »

« Et Chet était ton frère ? Alors tu es l'héritière de Chet, pas ce morveux. »

« Ce n'était pas son frère, c'était son beau-frère ! »

« Ah bon ? Peu importe. Ton père était l'héritier de ton oncle, donc, et ta mère est l'héritière de ton père. Pas toi, tu es mineur. C'est la loi, fiston. Désolé. » Il reposa les livres sur l'étagère mais resta planté devant.

Max sentit sa lèvre supérieure droite commencer à tressaillir de façon incontrôlable ; il savait qu'il ne pourrait pas parler de manière cohérente. Ses yeux se remplirent de larmes de rage au point qu'il n'y voyait presque plus.

« Tu. . . tu n'es qu'un *voleur* ! »

Nellie poussa un cri. « Max ! »

Le visage de Montgomery devint froidement malveillant. « Là, tu es allé trop loin. J'ai bien peur que tu aies mérité un coup de ceinture. » Ses doigts commencèrent à déboucler

sa lourde ceinture.

Max recula d'un pas. Montgomery détacha la ceinture et avança d'un pas.

Nellie couina : « Monty ! *S'il te plaît !* »

« Ne te mêle pas de ça, Nellie. » À Max, il dit : « Autant régler une bonne fois pour toutes qui est le chef ici. Excuse-toi ! »

Max ne répondit pas. Montgomery répéta : « Excuse-toi, et on n'en parlera plus. » Il fit claquer la ceinture comme un chat fouettant l'air de sa queue.

Max recula encore d'un pas ; Montgomery s'avança et l'attrapa. Max esquiva et s'enfuit par la porte ouverte dans l'obscurité.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut certain que Montgomery ne le suivait pas. Puis il reprit son souffle, toujours furieux. Il regrettait presque que Montgomery ne l'ait pas poursuivi ; il ne pensait pas que quiconque puisse rivaliser avec lui sur son propre terrain dans le noir. Il savait où était le tas de bois ; Montgomery non. Il savait où était la bauge aux cochons. Oui, il savait où était le puits — même *ça*.

Il lui fallut longtemps avant de se calmer suffisamment pour penser rationnellement. Quand il y parvint, il fut content que cela se soit terminé si facilement. Montgomery pesait bien plus lourd que lui et avait la réputation d'être un sale type dans une bagarre.

Si c'était *bien* terminé, se corrigea-t-il. Il se demanda si Montgomery déciderait d'oublier d'ici le matin. La lumière était encore allumée dans le salon ; il se réfugia dans la grange et attendit, assis par terre, le dos contre les planches.

Au bout d'un moment, il se sentit terriblement fatigué. Il envisagea de dormir dans la grange mais il n'y avait pas d'endroit convenable pour s'allonger, même si la vieille mule était morte. Au lieu de cela, il se leva et regarda la maison. La lumière était éteinte dans le salon, mais il pouvait voir de la lumière dans la chambre ; ils étaient sûrement encore éveillés.

Quelqu'un avait fermé la porte d'entrée après sa fuite ; elle ne se verrouillait pas, donc il n'y avait pas de difficulté à entrer, mais il avait peur que Montgomery l'entende. Sa propre chambre était un appentis ajouté du côté cuisine de la pièce principale, en face de la chambre, mais elle n'avait pas de porte extérieure. Peu importe — il avait résolu ce problème quand il avait grandi assez pour vouloir entrer et sortir la nuit sans consulter ses aînés.

Il fit le tour de la maison, trouva le tréteau, le plaça sous sa fenêtre, monta dessus et dégagea le clou qui retenait la fenêtre. Un instant plus tard, il descendait silencieusement dans sa propre chambre.

La porte donnant sur le reste de la maison était fermée mais il décida de ne pas risquer d'allumer la lumière ; Montgomery pourrait décider de venir dans le salon et voir un rai de lumière sous sa porte. Il se déshabilla silencieusement et se glissa dans son lit de camp.

Le sommeil ne venait pas. À un moment, il commença à ressentir cette douce somnolence, puis un petit bruit le fit se réveiller en sursaut, raide comme un piquet. Probable-

ment juste une souris — mais pendant un instant, il avait cru que Montgomery se tenait au-dessus de son lit.

Le cœur battant, il s'assit au bord de son lit, toujours nu. Bientôt il fit face au problème de ce qu'il allait faire — pas seulement pour l'heure suivante, pas seulement demain matin, mais le surlendemain matin et tous les matins après cela.

Montgomery seul ne présentait pas de problème ; il ne resterait pas volontairement dans le même comté que cet homme. Mais qu'en était-il de M'man ? Son père lui avait dit, quand il avait su qu'il allait mourir : « Prends soin de ta mère, fiston. »

Eh bien, il l'avait fait. Il avait fait une récolte chaque année — de la nourriture dans la maison et un peu d'argent, même si les temps avaient été durs. Quand la mule était morte, il s'était débrouillé, empruntant l'attelage de McAllister et le remboursant en travail. Mais Papa avait-il voulu dire qu'il devait prendre soin de sa belle-mère même si elle se remariait ? Il ne lui était jamais venu à l'esprit de considérer la question. Papa lui avait dit de veiller sur elle et il l'avait fait, même si cela avait mis fin à l'école et ne semblait pas avoir de fin. Mais elle n'était plus Mme Jones mais Mme Montgomery. Papa avait-il voulu qu'il subvienne aux besoins de Mme Montgomery ?

Bien sûr que non ! Quand une femme se mariait, son mari subvenait à ses besoins. Tout le monde savait ça. Et Papa ne s'attendrait pas à ce qu'il supporte Montgomery.

Il se leva, sa décision soudainement prise. La seule question était ce qu'il allait emporter. Il y avait peu à prendre. Tâtonnant dans le noir, il trouva le sac à dos qu'il utilisait pour ses randonnées de chasse et y fourra son autre chemise et ses chaussettes. Il ajouta la règle à calcul d'astrogation circulaire de l'oncle Chet et le morceau de verre volcanique que son oncle lui avait rapporté de la Lune. Sa carte d'identité de citoyen, sa brosse à dents, et le rasoir de son père — non qu'il en eût besoin très *souvent* — complétaient à peu près le butin.

Il y avait une planche branlante derrière son lit. Il la chercha à tâtons, la retira et fouilla entre les montants — ne trouva rien. Il avait mis de côté un peu d'argent de temps en temps pour les mauvais jours, car M'man ne pouvait ou ne voulait pas économiser. Mais apparemment elle l'avait trouvé lors d'une de ses fouilles. Eh bien, il devait quand même partir ; cela rendait juste les choses un peu plus difficiles.

Il prit une grande inspiration. Il y avait quelque chose qu'il *devait* récupérer... Les livres de l'oncle Chet... et ils étaient encore (vraisemblablement) sur l'étagère contre le mur commun avec la chambre. Mais il *devait* les récupérer, même au risque de rencontrer Montgomery.

Avec précaution, très lentement, il ouvrit la porte donnant sur le salon, resta là, la sueur ruisselant sur lui. Il y avait encore un rai de lumière sous la porte de la chambre et il hésita, presque incapable de se forcer à continuer. Il entendit Montgomery marmonner quelque chose et M'man glousser.

Alors que ses yeux s'adaptaient, il put distinguer, grâce à la faible lumière filtrant

sous la porte de la chambre, quelque chose d'empilé devant la porte d'entrée. C'était un piège de casseroles et de marmites, sûr de faire un vacarme épouvantable si la porte était ouverte. Apparemment Montgomery avait compté sur son retour et s'attendait à être prêt à s'occuper de lui. Il fut très content d'être entré par la fenêtre.

Inutile de remettre à plus tard — il traversa le sol à pas feutrés, attentif à la planche qui grinçait près de la table. Il ne pouvait pas voir mais il pouvait sentir, et les volumes étaient connus de ses doigts. Avec précaution, il les fit glisser, veillant à ne pas faire tomber les autres.

Il était revenu jusqu'à sa porte quand il se souvint du livre de la bibliothèque. Il s'arrêta, pris d'une panique soudaine. Il ne pouvait pas y retourner. Ils pourraient l'entendre cette fois — ou Montgomery pourrait se lever pour boire un verre d'eau ou quelque chose.

Mais dans son horizon limité, le vol d'un livre de bibliothèque publique — ou le fait de ne pas le rendre, ce qui revenait au même — était, sinon un péché mortel, du moins en haut de la liste des crimes honteux. Il resta là, transpirant et y réfléchissant.

Puis il y retourna, tout le long chemin, contournant la planche qui grinçait et marchant tragiquement sur une autre qu'il n'avait pas mémorisée. Il se figea après l'avoir heurtée, mais apparemment cela n'avait pas alerté le couple dans la pièce voisine. Enfin il était penché sur le récepteur SV et tâtonnait l'étagère.

Montgomery, en fouillant les livres, avait changé leur disposition. L'un après l'autre, il dut les prendre et essayer de l'identifier au toucher, ouvrant chacun et cherchant les perforations sur la page de titre. C'était le quatrième qu'il manipula.

Il regagna sa chambre en se pressant lentement, terriblement anxieux mais n'osant pas bouger vite. Là enfin, il se mit à trembler et dut attendre que cela passe. Il n'essaya pas de fermer sa porte mais s'habilla dans le noir. Quelques instants plus tard, il se glissait par sa fenêtre, trouvait le tréteau du bout du pied et descendait silencieusement au sol. Ses chaussures étaient fourrées au-dessus des livres dans son sac à dos ; il décida de les y laisser jusqu'à ce qu'il soit bien loin de la maison, plutôt que de risquer le bruit qu'il pourrait faire avec ses pieds chaussés.

Il fit un large détour autour de la maison et regarda en arrière. La lumière de la chambre était encore allumée ; il commença à descendre vers la route quand il remarqua le monocycle de Montgomery.

Il s'arrêta. S'il continuait, il arriverait à la route que le bus empruntait. Qu'il tourne à droite ou à gauche, Montgomery aurait une chance sur deux de le rattraper avec le monocycle. N'ayant pas d'argent, il dépendait de ses propres jambes pour mettre de la distance derrière lui ; il ne pouvait pas prendre le bus.

Bah ! Montgomery n'essaierait pas de le ramener. Il dirait bon débarras et l'oublierait !

Mais cette pensée le tracassait. Et si M'man l'y poussait ? Et si Montgomery n'oubliait pas une insulte et ferait tout pour « se venger » ?

Il fit demi-tour, contournant toujours la maison de loin, et coupa à travers les pentes

vers l'emprise de la C.S.&E.

Chapitre 2

Le bon Samaritain

Il aurait aimé avoir une lampe, mais son absence ne le gênait pas trop. Il connaissait ce pays, chaque pente, presque chaque arbre. Il resta en altitude, longeant le flanc de la colline, jusqu'à atteindre l'anneau de sortie où les trains franchissaient le gouffre, et là il déboucha sur la route utilisée par les équipes de maintenance de la ligne circulaire. Il s'assit et enfila ses chaussures. La route de maintenance n'était guère plus qu'une piste taillée à travers les arbres ; elle convenait aux chenilles de tracteur mais pas aux roues. Mais elle descendait à travers le gouffre et remontait jusqu'à l'endroit où la ligne circulaire disparaissait dans le tunnel traversant la crête opposée. Il la suivit, avançant bon train avec la démarche souple et relâchée du montagnard né.

Soixante-dix minutes plus tard, il avait traversé le gouffre et passait sous l'anneau d'entrée. Il continua jusqu'à être près de l'anneau qui marquait l'entrée noire du tunnel. Il s'arrêta à ce qu'il jugea être une distance sûre et évalua ses chances.

La crête était haute, sinon les anneaux auraient été construits dans une tranchée plutôt qu'un tunnel. Il y avait souvent chassé et savait qu'il faudrait deux heures pour l'escalader — en plein jour. Mais la route de maintenance traversait la colline en ligne droite, sous les anneaux. S'il la suivait, il pourrait passer en dix ou quinze minutes.

Max n'avait jamais traversé la crête. Légalement, c'était une intrusion — non que cela le dérangeât ; il était déjà en situation d'intrusion en ce moment. De temps en temps, un cochon ou un animal sauvage s'aventurait dans le tunnel et s'y trouvait piégé quand un train le traversait à toute allure. Ils mouraient, instantanément et sans une égratignure. Une fois, Max avait repéré la carcasse d'un renard juste à l'intérieur du tunnel et s'était fauflé pour la récupérer. Elle ne portait aucune marque, mais quand il l'avait dépouillé, il avait découvert que c'était une masse de petites hémorragies. Plusieurs années auparavant, un homme avait été pris à l'intérieur ; l'équipe de maintenance avait sorti le corps.

Le tunnel était plus large que les anneaux mais pas plus que nécessaire pour permettre au projectile de chevaucher sa propre onde de choc réfléchie. Tout être vivant dans le tunnel ne pouvait éviter l'onde ; ce coup de tonnerre insoutenable, douloureux à distance, était si chargé d'énergie qu'il signifiait une mort instantanée de près.

Mais Max ne voulait pas escalader la crête ; il passa en revue dans sa tête le programme des trains du soir. Le *Tomahawk* était celui qu'il avait regardé au coucher du soleil ; le *Javelin*, il l'avait entendu pendant qu'il se cachait dans la grange. L'*Assegai* avait dû passer il y a un bon moment bien qu'il ne se souvînt pas de l'avoir entendu ; il ne restait

que le *Cleaver* de minuit.

Il regarda alors le ciel. Vénus s'était couchée, bien sûr, mais il fut surpris de voir Mars encore à l'ouest. La Lune ne s'était pas levée. Voyons — la pleine lune était mercredi dernier. Sûrement...

Le résultat qu'il obtint lui parut faux, alors il se vérifia en prenant une visée soigneuse de Véga à l'œil nu et la compara avec ce que lui indiquait la Grande Ourse. Puis il siffla doucement — malgré tout ce qui s'était passé, il n'était que dix heures, à cinq minutes près; les étoiles ne pouvaient pas se tromper. Auquel cas l'*Assegai* n'était pas attendu avant trois quarts d'heure.

Sauf la faible chance d'un train spécial, il avait largement le temps. Il s'enfonça dans le tunnel.

Il n'avait pas fait cinquante mètres qu'il commença à le regretter et à paniquer un peu; il faisait noir comme dans un cercueil scellé. Mais la progression était bien plus facile car le tube était revêtu pour permettre des réflexions lisses de l'onde de choc. Il était en route depuis plusieurs minutes, sentant chaque pas mais se pressant, quand ses yeux, s'adaptant à l'obscurité complète, distinguèrent un faible cercle gris au loin. Il se mit à trotter puis à courir à perdre haleine à mesure que sa peur du lieu s'accumulait.

Il atteignit l'extrémité opposée avec la gorge brûlée et desséchée et le cœur au bord de l'éclatement; là, il dévala la pente sans se soucier du soudain durcissement de son chemin en quittant le tunnel pour retrouver la piste de maintenance. Il ne ralentit que lorsqu'il se trouva sous des pylônes si hauts que l'anneau au-dessus paraissait petit. Là, il s'arrêta et lutta pour reprendre son souffle.

Il fut projeté en avant et renversé.

Il se releva péniblement, finit par se rappeler où il était et réalisa qu'il avait perdu connaissance. Il avait du sang sur une joue et ses mains et ses coudes étaient à vif. Ce ne fut qu'en remarquant cela qu'il comprit ce qui s'était passé; un train était passé juste au-dessus de lui. Il n'avait pas été assez près pour tuer, mais assez près pour le projeter au sol.

Ce ne pouvait pas être l'*Assegai*; il regarda de nouveau les étoiles et le confirma. Non, ce devait être un train spécial — et il était sorti du tunnel environ une minute avant lui.

Il se mit à trembler et il lui fallut plusieurs minutes pour se ressaisir, après quoi il repartit sur la route de maintenance aussi vite que son corps meurtri le lui permettait.

Bientôt il prit conscience d'un fait étrange; la nuit était silencieuse. Mais la nuit n'est jamais silencieuse. Ses oreilles, accordées depuis l'enfance aux sons et aux signes de ses collines, auraient dû percevoir un motif sans fin de petits bruits nocturnes — le vent dans les feuilles, les courses furtives de ses petits cousins, les rainettes, les appels d'insectes, les hiboux.

Par une logique brutale, il conclut correctement qu'il n'entendait plus — « sourd comme un pot » — l'onde de choc l'avait rendu sourd. Mais il n'y avait rien à y faire,

alors il continua ; il ne lui vint pas à l'esprit de rentrer chez lui.

Au fond de ce vallon, où les pylônes faisaient près de quatre-vingt-dix mètres de haut, la route de maintenance croisait un chemin de ferme. Il tourna vers le bas de la colline, ayant accompli son premier objectif d'entrer dans un territoire où Montgomery serait moins susceptible de le chercher. Il était maintenant dans un autre bassin versant ; bien que toujours à quelques kilomètres seulement de chez lui, néanmoins en traversant la crête, il s'était mis dans un autre voisinage. Il continua à descendre pendant quelques heures. La route n'était guère plus qu'un chemin de charrette mais elle était plus facile que la route de maintenance. Quelque part en contrebas, quand les collines céderaient la place à la vallée où vivaient les « étrangers », il trouverait l'autoroute de fret qui longeait la ligne circulaire sur la route d'Earthport — Earthport étant sa destination bien qu'il n'eût que des plans flous sur ce qu'il ferait en y arrivant.

La Lune était maintenant derrière lui et il avançait bien. Un lapin bondit sur la route devant lui, se dressa et le fixa, puis détala. En le voyant, il regretta de ne pas avoir emporté sa carabine à écureuils. Certes, elle était usée et ne valait pas grand-chose, et dernièrement il était devenu de plus en plus difficile d'acheter les projectiles de cette petite arme obsolète — mais un lapin au pot en ce moment serait vraiment bienvenu, vraiment bienvenu !

Il réalisa qu'il était non seulement épuisé mais terriblement affamé. Il avait à peine touché à son dîner et il semblait qu'il allait petit-déjeuner de l'air du temps.

Peu après, son attention fut détournée de la faim par un bourdonnement dans ses oreilles, un bourdonnement qui s'aggravait de façon inquiétante. Il secoua la tête et se frappa les oreilles mais cela n'aida pas ; il dut se résoudre à l'ignorer. Après encore un kilomètre environ, il remarqua soudain qu'il pouvait s'entendre marcher. Il s'arrêta net, puis frappa dans ses mains. Il pouvait les entendre claquer, perçant à travers le bourdonnement fantôme.

Le cœur plus léger, il reprit sa route. Enfin il déboucha sur un épaulement qui dominait la large vallée. Au clair de lune, il pouvait distinguer le tracé de l'autoroute de fret menant vers le sud-ouest et pouvait détecter, lui semblait-il, ses lignes de guidage fluorescentes. Il pressa le pas.

Il approchait de l'autoroute et pouvait entendre le vrombissement des camions qui passaient quand il repéra une lumière devant lui. Il s'en approcha prudemment, détermina que ce n'était ni un véhicule ni une ferme. En s'approchant encore, il vit que c'était un petit feu de camp, visible depuis la colline mais masqué de l'autoroute par un éperon calcaire. Un homme était accroupi au-dessus, remuant le contenu d'une boîte posée sur des pierres au-dessus du feu.

Max se rapprocha furtivement jusqu'à dominer le campement de vagabonds. Il sentit une bouffée du ragoût et sa bouche se mit à saliver. Tirailé entre la faim et la méfiance viscérale du montagnard envers les « étrangers », il resta immobile et observa.

Bientôt l'homme retira la boîte du feu et appela : « Allons, ne reste pas caché ! Descends. »

Max fut trop surpris pour répondre. L'homme ajouta : « Descends dans la lumière. Je ne vais pas te l'apporter. »

Max se leva et descendit en traînant les pieds dans le cercle de lumière du feu. L'homme leva les yeux. « Salut. Tire-toi une chaise. »

« Salut. » Max s'assit de l'autre côté du feu, face au vagabond. Il était encore moins bien habillé que Max et avait besoin d'un rasage. Néanmoins, il portait ses haillons avec un air désinvolte et se comportait avec l'assurance d'un moineau.

L'homme continua à remuer le mélange dans la boîte puis en préleva un échantillon à la cuillère, souffla dessus et le goûta. « Parfait », annonça-t-il. « Ragoût de quatre jours, juste à point. Trouve-toi une assiette. » Il se leva et fouilla dans un tas de boîtes plus petites derrière lui, en sélectionna une.

Max hésita, puis fit de même, optant pour une qui avait autrefois contenu du café et ne semblait pas avoir été utilisée depuis. Son hôte le servit généreusement de ragoût, puis lui tendit une cuillère.

Max la regarda. « Si tu ne fais pas confiance au dernier qui l'a utilisée », dit l'homme raisonnablement, « passe-la au feu, puis essuie-la. Moi, je ne m'inquiète pas. Si un microbe me mord, il meurt dans d'atroces souffrances. »

Max suivit le conseil, tenant la cuillère dans les flammes jusqu'à ce que le manche devienne trop chaud, puis l'essuya sur sa chemise. Le ragoût était bon et sa faim le rendait sublime. La sauce était épaisse, il y avait des légumes et de la viande non identifiée. Max ne se soucia pas du pedigree des ingrédients ; il se contenta d'apprécier.

Au bout d'un moment, son hôte demanda : « Encore ? »

« Hein ? Bien sûr. Merci ! »

La deuxième boîte de ragoût le rassasia et répandit dans ses tissus une douce chaleur de bien-être. Il s'étira paresseusement, savourant sa fatigue.

« Tu te sens mieux ? » demanda l'homme.

« Oh oui. Merci. »

« Au fait, tu peux m'appeler Sam. »

« Oh, moi c'est Max. »

« Enchanté, Max. »

Max attendit avant de soulever un point qui le tracassait. « Euh, Sam ? Comment tu as su que j'étais là ? Tu m'as entendu ? »

Sam sourit. « Non. Mais tu te découpais sur le ciel. Ne refais jamais ça, petit, ou ce sera peut-être la dernière chose que tu feras. »

Max se retourna et regarda l'endroit où il s'était tapi. En effet, Sam avait raison. Ça alors !

Sam ajouta : « T'as fait du chemin ? »

« Hein ? Ouais, un bon bout. »

« Tu vas loin ? »

« Euh, assez loin, j'imagine. »

Sam attendit, puis dit : « Tu crois que ta famille va te chercher ? »

« Hein ? Comment tu le sais ? »

« Que tu t'es enfui de chez toi ? Eh bien, c'est le cas, non ? »

« Ouais. Ouais, j'imagine que oui. »

« Tu avais l'air crevé quand tu t'es traîné jusqu'ici. Peut-être qu'il n'est pas trop tard pour tuer l'oie avant que tes ponts ne soient brûlés. Réfléchis-y, petit. C'est dur sur la route. Je sais. »

« Y retourner ? Je n'y retournerai jamais ! »

« À ce point-là ? »

Max fixa le feu. Il avait terriblement besoin de mettre de l'ordre dans ses pensées, même si cela signifiait raconter ses affaires privées à un étranger — et cet homme à la voix douce était facile à qui parler.

« Écoute, Sam, tu as déjà eu une belle-mère ? »

« Hein ? Je ne me souviens pas d'en avoir jamais eu. Le Centre de Développement pour Enfants de l'État du New Jersey Central me bordait le soir. »

« Oh. » Max déversa son histoire avec une question compatissante occasionnelle de Sam pour en démêler la confusion.

« Alors je me suis tiré », conclut-il. « Il n'y avait rien d'autre à faire. N'est-ce pas ? »

Sam pinça les lèvres. « Je suppose que non. Ce double beau-père que tu as — il a l'air d'une souris qui étudie pour devenir un rat. Tu es bien débarrassé de lui. »

« Tu ne crois pas qu'ils vont essayer de me retrouver et de me ramener, n'est-ce pas ? »

Sam s'interrompit pour mettre un morceau de bois sur le feu. « Je n'en suis pas si sûr. »

« Hein ? Pourquoi ? Je ne lui sers à rien. Il ne m'aime pas. Et M'man s'en fichera, pas vraiment. Elle pleurnichera peut-être un peu, mais elle ne lèvera pas le petit doigt. »

« Eh bien, il y a la ferme. »

« La ferme ? Je m'en fiche, maintenant que Papa n'est plus là. Franchement, elle ne vaut pas grand-chose. On se casse le dos à essayer de faire une récolte. Si la Loi sur la Conservation Alimentaire n'avait pas interdit aux propriétaires de laisser les terres agricoles en friche, Papa aurait arrêté de cultiver depuis longtemps. Il faudrait quelque chose comme cette expropriation gouvernementale pour permettre de trouver quelqu'un pour la reprendre. »

« C'est ce que je veux dire. Ce type a fait vendre la ferme à ta mère. Or, mes connaissances juridiques ne valent peut-être pas grand-chose, mais il me semble que cet argent devrait te revenir. »

« Quoi ? Oh, je me fiche de l'argent. Je veux juste m'éloigner d'eux. »

« Ne parle pas comme ça de l'argent ; les autorités vont t'enfermer pour blasphème. Mais peu importe ce que tu ressens, car je pense que le citoyen Montgomery va vouloir te voir très, très fort. »

« Pourquoi ? »

« Ton père a laissé un testament ? »

« Non. Pourquoi ? Il n'avait rien à léguer à part la ferme. »

« Je ne connais pas les subtilités des lois de ton État, mais il est certain qu'au moins la moitié de cette ferme t'appartient. Possiblement, ta belle-mère n'a qu'un usufruit sur sa moitié, avec retour à toi quand elle mourra. Mais c'est une certitude qu'elle ne peut pas faire un acte de vente valide sans ta signature. Vers l'heure où le tribunal de ton comté ouvrira demain matin, les acheteurs vont s'en rendre compte. Alors ils vont rappliquer ventre à terre, à la recherche d'elle — et de toi. Et dix minutes plus tard, ce Montgomery se mettra à te chercher, s'il ne l'a pas déjà fait. »

« Oh là là ! S'ils me trouvent, est-ce qu'ils peuvent me forcer à y retourner ? »

« Ne te laisse pas trouver. Tu as pris un bon départ. »

Max ramassa son sac à dos. « Je ferais mieux de me remettre en route. Merci beaucoup, Sam. Peut-être que je pourrai t'aider un jour. »

« Assieds-toi. »

« Écoute, je ferais mieux de m'éloigner autant que possible. »

« Petit, tu es épuisé et ton jugement s'en ressent. Quelle distance tu peux parcourir cette nuit, dans l'état où tu es ? Demain matin, à la première heure, on descendra à l'autoroute, on la suivra sur un ou deux kilomètres jusqu'au restaurant de routiers au sud d'ici et on interceptera les camionneurs quand ils sortiront du petit-déjeuner, de bonne humeur. On leur soutirera un transport et tu iras plus loin en dix minutes que tu ne pourrais faire de toute la nuit. »

Max dut admettre qu'il était fatigué, épuisé même, et Sam connaissait certainement mieux ces ficelles que lui.

Sam ajouta : « T'as une couverture dans ton baluchon ? »

« Non. Juste une chemise... et des livres. »

« Des livres, hein ? Je lis pas mal moi-même, quand j'en ai l'occasion. Je peux les voir ? »

Avec une certaine réticence, Max les sortit. Sam les tint près du feu et les examina. « Eh bien, je suis un Martien à trois yeux ! Petit, tu sais ce que tu as là ? »

« Bien sûr. »

« Mais tu ne devrais pas avoir ça. Tu n'es pas membre de la Guilde des Astrogateurs. »

« Non, mais mon oncle l'était. Il était du premier voyage vers Bêta Hydrae », ajouta-t-il fièrement.

« Sans blague ! »

« Aussi sûr que les impôts. »

« Mais tu n'as jamais été dans l'espace toi-même ? Non, bien sûr que non. »

« Mais je vais y aller ! » Max admit quelque chose qu'il n'avait jamais dit à personne, son ambition d'imiter son oncle et de partir vers les étoiles.

Sam écouta pensivement. Quand Max s'arrêta, il dit lentement : « Alors tu veux devenir astrogateur ? »

« Absolument. »

Sam se gratta le nez. « Écoute, petit, je ne veux pas te décourager, mais tu sais comment va le monde. Devenir astrogateur est presque aussi difficile que d'entrer dans la Guilde des Plombiers. La soupe est claire ces temps-ci et il n'y en a pas assez pour tout le monde. La guilde ne va pas t'accueillir juste parce que tu as envie d'être apprenti. L'adhésion est héréditaire, comme dans toutes les autres guildes bien payées. »

« Mais mon oncle était membre. »

« Ton oncle n'est pas ton père. »

« Non, mais un membre qui n'a pas de fils peut désigner quelqu'un d'autre. L'oncle Chet me l'a expliqué. Il m'a toujours dit qu'il allait enregistrer ma nomination. »

« Et l'a-t-il fait ? »

Max resta silencieux. À l'époque de la mort de son oncle, il avait été trop jeune pour savoir comment vérifier. Quand son père avait suivi son oncle, les événements s'étaient enchaînés — il n'avait jamais vérifié, préférant inconsciemment entretenir le rêve plutôt que de le mettre à l'épreuve.

« Je ne sais pas », dit-il enfin. « Je vais au Chapitre Mère à Earthport pour le savoir. »

« Hmm — je te souhaite bonne chance, petit. » Il fixa le feu, avec tristesse sembla-t-il à Max. « Bon, je vais piquer un roupillon, et tu ferais bien de faire pareil. Si tu as froid, tu trouveras des trucs là-bas sous ce surplomb rocheux — de la toile de jute et des matériaux d'emballage et autres. Ça te tiendra chaud, si ça ne te dérange pas de risquer une puce ou deux. »

Max rampa dans le trou sombre indiqué, trouva une demi-grotte dans le calcaire. À tâtons, il localisa la litière primitive. Il s'était attendu à rester éveillé, mais il s'endormit avant que Sam n'eût fini de couvrir le feu.

Il fut réveillé par le soleil qui flamboyait à l'extérieur. Il sortit en rampant, se leva et s'étira pour chasser la raideur de ses membres. D'après le soleil, il jugea qu'il devait être environ sept heures du matin.

Sam n'était pas en vue. Il regarda autour de lui et appela, pas trop fort, supposant que Sam était descendu au ruisseau pour boire et se laver à l'eau froide. Max retourna dans l'abri et sortit son sac à dos, avec l'intention de changer de chaussettes.

Les livres de son oncle avaient disparu.

Il y avait un mot sur sa chemise de rechange : « Cher Max », disait-il, « il reste du ragoût dans la boîte. Tu peux le réchauffer pour le petit-déjeuner. À plus — Sam. P.S. Désolé. »

Une fouille plus poussée révéla que sa carte d'identité manquait aussi, mais Sam ne s'était pas donné la peine de prendre ses autres maigres possessions. Max ne toucha pas au ragoût mais se mit en route sur la route, l'esprit empli de pensées amères.

Chapitre 3

Earthport

Le chemin de ferme passait sous l'autoroute de fret ; Max ressortit de l'autre côté et se dirigea vers le sud en longeant l'autoroute. L'itinéraire était jalonné de panneaux « PROPRIÉTÉ PRIVÉE » mais le sentier était bien usé. L'autoroute s'élargissait pour faire place à une bande de décélération. Au bout de sa surface lisse, à un kilomètre et demi de là, Max pouvait voir le restaurant que Sam avait mentionné.

Il escalada la clôture entourant le restaurant et le parking et se dirigea vers les emplacements de stationnement où une douzaine des grands navires terrestres étaient alignés. L'un d'eux vibrait, prêt au départ, son fond plat à quelques centimètres du sol métallique. Max s'approcha de l'avant et leva les yeux vers le compartiment du conducteur. La porte était ouverte et il pouvait voir le chauffeur devant son tableau de bord.

Max appela : « Hé, monsieur ! »

Le chauffeur passa la tête. « Qu'est-ce qui te gratte ? »

« Est-ce que je pourrais avoir un transport vers le sud ? »

« Dégage, gamin. » La porte claqua.

Aucun des autres camions n'était soulevé du sol ; leurs compartiments de contrôle étaient vides. Max allait se détourner quand un autre géant glissa sur la bande de freinage, atteignit le parking, rampa lentement dans un emplacement et se posa au sol. Il envisagea d'approcher son conducteur, mais décida d'attendre que l'homme ait mangé.

Il retourna vers le bâtiment du restaurant et regardait par la porte, observant des hommes affamés engloutir de la nourriture tandis que sa bouche salivait, quand il entendit une voix agréable derrière lui.

« Excusez-moi, mais vous bloquez la porte. »

Max bondit de côté. « Oh ! Désolé. »

« Allez-y. Vous étiez là avant. »

L'homme qui parlait avait une dizaine d'années de plus que Max. Il était couvert de taches de rousseur et avait un sourire en coin. Max vit sur sa casquette l'insigne de la Guilde des Camionneurs.

« Entrez », répéta l'homme, « avant de vous faire piétiner par la ruée. »

Max s'était dit qu'il pourrait tomber sur Sam à l'intérieur — et après tout, ils ne pouvaient pas lui faire payer juste pour entrer, s'il ne *mangeait* rien vraiment. Sous-jacente était l'idée de demander à travailler pour un repas, si le gérant avait l'air sympathique. L'insistance du rouquin fit pencher la balance ; il suivit son nez vers la source des odeurs

célestes qui sortaient par la porte.

Le restaurant était bondé ; il y avait une seule table libre, pour deux. L'homme se glissa dans une chaise et dit : « Asseyez-vous. » Quand Max hésita, il ajouta : « Allez, posez vos fesses. Je n'aime pas manger seul. »

Max sentait les yeux du gérant sur lui ; il s'assit. Une serveuse leur tendit à chacun un menu et le camionneur la détailla avec appréciation. Quand elle partit, il dit : « Ce boui-boui avait autrefois un service automatique — et il a fait faillite. La clientèle est partie au *Tivoli*, cent trente kilomètres plus bas sur la route. Alors le nouveau propriétaire a jeté les machines et engagé des filles, et les affaires ont repris. Rien ne fait paraître la nourriture meilleure que d'avoir une jolie fille qui vous la sert. Pas vrai ? »

« Euh, j'imagine. Sûr. » Max n'avait pas entendu ce qui s'était dit. Il avait rarement été dans un restaurant et seulement au comptoir du Carrefour de Clyde. Les prix qu'il lisait l'effrayaient ; il voulait se glisser sous la table.

Son compagnon le regarda. « Quel est le problème, l'ami ? »

« Problème ? Euh, rien. »

« Tu es fauché ? »

L'expression misérable de Max lui répondit. « Bah, j'y suis passé moi aussi. Détends-toi. » L'homme fit signe à la serveuse. « Viens ici, ma jolie. Mon associé et moi, on prendra chacun un steak du petit-déjeuner avec un œuf au plat posé dessus et des accompagnements. Je veux cet œuf à peine mort. S'il est trop cuit, je le clouerais au mur comme avertissement aux autres. Compris ? »

« Je doute que vous arriviez à y faire passer un clou », rétorqua-t-elle et elle s'éloigna, se balançant doucement.

Le camionneur la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la cuisine. « Tu vois ce que je veux dire ? Comment les machines peuvent-elles rivaliser ? »

Le steak était bon et l'œuf n'était pas figé. Le camionneur dit à Max de l'appeler « Red » et Max donna son nom en échange. Max chassait le dernier du jaune avec un morceau de toast et se demandait si c'était le moment d'aborder le sujet du transport quand Red se pencha en avant et parla doucement.

« Max — tu as quelque chose qui te pousse ? Libre de prendre un boulot ? »

« Quoi ? Eh bien, peut-être. C'est quoi ? »

« Ça te dérangerait de faire un petit voyage vers le sud-ouest ? »

« Le sud-ouest ? En fait, j'allais justement par là. »

« Bien. Voilà le deal. Le patron dit qu'on doit avoir deux camionneurs par engin — ou alors faire une pause de huit heures après huit heures de conduite. Je ne peux pas ; j'ai un délai à respecter sous peine de pénalité — et mon coéquipier a fait faux bond. L'abruti s'est fait prendre à picoler et j'ai dû le mettre au frais. Maintenant j'ai un point de contrôle à passer à deux cents kilomètres d'ici. Ils me feront attendre si je ne peux pas montrer un autre chauffeur. »

« Zut alors ! Mais je ne sais pas conduire, Red. Je suis vraiment désolé. »

Red fit un geste avec sa tasse. « Tu n'auras pas à le faire. Tu seras toujours le chauffeur de repos. Je ne confierais pas ma petite *Molly Malone* à quelqu'un qui ne connaît pas ses manières. Je me tiendrai éveillé avec des pilules stimulantes et je rattraperai le sommeil à Earthport. »

« Tu vas jusqu'à *Earthport* ? »

« Exact. »

« C'est d'accord ! »

« Okay, voilà le topo. Chaque fois qu'on passe un point de contrôle, tu es dans la couchette, endormi. Tu m'aides à charger et décharger — j'ai un chargement partiel et un ramassage à Oklahoma City — et je te nourris. D'accord ? »

« D'accord ! »

« Alors allons-y. Je veux démarrer avant que ces autres conducteurs se mettent en route. On ne sait jamais, il pourrait y avoir un inspecteur. » Red jeta un billet et n'attendit pas la monnaie.

La *Molly Malone* faisait soixante mètres de long et était profilée de telle sorte qu'elle avait une portance négative en croisière. Max s'en rendit compte en observant les instruments ; quand elle se mit à vibrer et à s'élever, le cadran marqué GARDE AU SOL indiquait vingt-cinq centimètres, mais à mesure qu'ils prenaient de la vitesse sur la bande d'accélération, il diminua à quinze.

« La répulsion fonctionne selon une loi en cube inverse », expliqua Red. « Plus le vent nous pousse vers le bas, plus fort la route nous repousse vers le haut. Ça nous empêche de sauter par-dessus l'horizon. Plus on va vite, plus on est stable. »

« Et si tu allais si vite que la pression du vent forçait le fond jusqu'à la route ? Tu pourrais t'arrêter assez tôt pour éviter de tout casser ? »

« Réfléchis. Plus on s'aplatit, plus fort on est repoussé vers le haut — cube inverse, j'ai dit. »

« Oh. » Max sortit la règle à calcul de son oncle. « Si elle supporte juste son propre poids à vingt-cinq centimètres de garde, alors à dix centimètres la répulsion serait de vingt-sept fois son poids et à trois centimètres ce serait sept cent vingt-neuf, et à moins d'un centimètre... »

« N'y pense même pas. À vitesse maximale, je n'arrive pas à la descendre en dessous de douze centimètres. »

« Mais qu'est-ce qui la fait avancer ? »

« C'est une relation de phase. Le champ rampe vers l'avant et Molly essaie de le rattraper — sauf qu'elle n'y arrive pas. Ne me demande pas la théorie, je pousse juste les boutons. » Red alluma une cigarette et se renversa en arrière, une main sur la barre. « Tu ferais mieux d'aller dans la couchette, gamin. Point de contrôle dans soixante-cinq kilomètres. »

La couchette était une tablette transversale derrière le compartiment de contrôle. Max y grimpa et s'enroula dans une couverture. Red lui tendit une casquette. « Enfonce-la sur tes yeux. Laisse le bouton visible. »

Le bouton était un écusson de camionneur. Max fit ce qu'on lui disait. Bientôt il entendit le bruit du vent passer d'un rugissement sourd à un soupir, puis s'arrêter. Le camion se posa sur la chaussée et la porte s'ouvrit. Il resta immobile, incapable de voir ce qui se passait. Une voix étrangère dit : « Depuis combien de temps tu conduis ? »

« Depuis le petit-déjeuner chez Tony. »

« Ah oui ? Comment tes yeux sont-ils si injectés de sang ? »

« C'est la vie dissolue que je mène. Tu veux voir ma langue ? »

L'inspecteur ignora cela et dit à la place : « Ton coéquipier n'a pas signé son quart. »

« Si tu le dis. Tu veux que je réveille cet abruti ? »

« Hmm... laisse tomber. Signe pour lui. Dis-lui d'être plus prudent. »

« D'accord. »

La *Molly Malone* démarra et prit de la vitesse. Max redescendit. « J'ai cru qu'on était fichus quand il a demandé ma signature. »

« C'était fait exprès », dit Red avec mépris. « Il faut leur donner quelque chose sur quoi grogner, ou ils vont chercher autre chose. »

Max aimait le camion. La vitesse formidable si près du sol l'exaltait ; il décida que s'il ne pouvait pas être astronaute, cette vie ne serait pas mal — il se renseignerait sur le montant des frais de candidature et commencerait à économiser.

Il aimait la façon décontractée dont Red repérait sur la chaussée la ligne de vitesse correspondant à celle de la *Molly* puis engageait le gros engin dans un virage. C'était généralement la ligne la plus extérieure, avec la *Molly* sur le côté et l'horizon incliné à un angle fou.

Près d'Oklahoma City, ils passèrent sous les guides de la C.S.&E. juste au moment où un train passait — le *Razor*, selon les calculs de Max.

« J'avais l'habitude de conduire ces trucs », remarqua Red en levant les yeux.

« Vraiment ? »

« Ouais. Mais ils ont commencé à m'inquiéter. Je détestais ça chaque fois que je faisais un saut et sentais le poids se dérober sous moi. Puis j'ai eu l'idée que le train avait une volonté propre et attendait juste de dévier au lieu d'entrer dans l'anneau suivant. Ce genre de chose n'est pas bon. Alors j'ai trouvé un camionneur qui voulait s'élever dans la société et j'ai payé l'amende aux deux guildes pour qu'on puisse échanger. Je ne l'ai jamais regretté. Trois cents kilomètres à l'heure quand on est près du sol, c'est suffisant. »

« Euh, et les vaisseaux spatiaux ? »

« Ça c'est autre chose. De la place là-haut. Dis, gamin, pendant que tu es à Earthport, tu devrais jeter un coup d'œil aux gros bébés. Ils valent le détour. »

Le livre de la bibliothèque lui brûlait le sac à dos ; à Oklahoma City, il remarqua

une boîte postale au dépôt de fret et, sur une impulsion, y déposa le livre. Après l'avoir envoyé, il eut un pincement d'inquiétude à l'idée qu'il aurait pu donner un indice sur sa position qui remonterait jusqu'à Montgomery, mais il réprima l'inquiétude — le livre *devait* être rendu. Le vagabondage aux yeux de la loi ne l'avait pas inquiété, ni l'intrusion, ni l'usurpation de l'identité d'un camionneur licencié — mais voler un livre était un péché.

Max dormait dans la couchette quand ils arrivèrent. Red le secoua. « Terminus, gamin. »

Max s'assit en bâillant. « On est où ? »

« Earthport. Remuons-nous et déchargeons cette demoiselle. »

Il était deux heures après le lever du soleil et la chaleur du désert montait quand ils eurent fini de vider la *Molly*. Red lui offrit un dernier repas.

Red termina le premier, paya, puis posa un billet près de l'assiette de Max. « Merci, gamin. C'est pour la chance. Salut. » Il était parti avant que Max ait refermé la bouche. Il n'avait jamais appris le nom de son ami, ne connaissait même pas son numéro d'écusson.

Earthport était de loin le plus grand lieu habité que Max eût jamais vu et tout le déroutait — les foules pressées et égocentrées, les bâtiments énormes, les trottoirs roulants à la place des rues, le bruit, le soleil du désert qui tapait, la platitude — mais il n'y avait rien qu'on puisse appeler une colline plus près que l'horizon !

Il vit son premier extra-terrestre, un natif d'Epsilon Gémini V de deux mètres quarante, sortant d'une boutique avec un paquet sous ses bras gauches — aussi décontracté, pensa Max, qu'un fermier faisant ses courses de la semaine au Carrefour.

Max le fixa. Il savait ce que c'était d'après les images et les émissions de SV, mais en voir un était autre chose. Ses yeux multiples, comme une couronne de raisins jaunes autour de la tête, lui donnaient une apparence grotesquement sans visage. Max tourna la tête pour le suivre.

La créature s'approcha d'un policier, tapota le dessus de sa casquette et dit : « Egscusez-moi, monsieur, mais bouvez-vous m'indiquer le Tesert Balms Athletic Club ? »

Max ne put dire d'où sortait le son.

Max finit par remarquer qu'il semblait être le seul à fixer, alors il marcha lentement, tout en jetant des coups d'œil par-dessus son épaule — ce qui eut pour résultat qu'il bouscula un inconnu.

« Oh, excusez-moi ! » balbutia Max.

L'inconnu le regarda. « Du calme, cousin. Tu es dans la grande ville maintenant. »

Après cela, il essaya de faire attention.

Il avait eu l'intention de chercher immédiatement le Siège de la Guilde du Chapitre Mère des Astrogateurs dans le faible espoir que même sans ses livres et sa carte d'identité, il puisse encore s'identifier et découvrir que l'oncle Chet avait pourvu à son avenir. Mais il y avait tant à voir qu'il traîna.

Il se retrouva bientôt devant l'Imperial House, l'hôtel qui garantissait de fournir

n'importe quelle combinaison de pression, température, éclairage, atmosphère, pseudo-gravitation et régime alimentaire préférée par n'importe quelle race connue de créatures intelligentes. Il resta là à espérer voir quelques-uns des clients, mais le seul qui sortit pendant qu'il était là fut roulé dehors dans un réservoir de transport pressurisé et il ne put voir à l'intérieur.

Il remarqua le garde policier à la porte qui l'observait et commença à partir — puis décida de demander son chemin, raisonnant que si c'était acceptable pour un Géminien de questionner un policier, ça devait certainement l'être pour un être humain. Il se retrouva à citer l'extra-terrestre.

« Excusez-moi, monsieur, mais pourriez-vous m'indiquer le Siège de la Guilde des Astrogateurs ? »

L'agent l'examina. « Au bout de l'Avenue des Planètes, juste avant d'arriver au port. »

« Euh, dans quelle direction. . . »

« Nouveau en ville ? »

« Ouais. Oui, monsieur. »

« Où loges-tu ? »

« Loger ? Eh bien, nulle part encore. Je viens d'arriver. Je. . . »

« Qu'est-ce que tu as à faire au Siège des Astrogateurs ? »

« C'est à cause de mon oncle », répondit Max misérablement.

« Ton oncle ? »

« Il. . . il est astrogateur. » Il croisa mentalement les doigts sur le temps du verbe.

Le policier l'inspecta de nouveau. « Prends ce trottoir roulant jusqu'au prochain croisement, change et va vers l'ouest. Grand bâtiment avec le soleil éclatant de la guilde au-dessus de la porte — tu ne peux pas le manquer. Reste en dehors des zones interdites. »

Max partit sans attendre de découvrir comment il était censé reconnaître une zone interdite.

Le Siège de la Guilde s'avéra effectivement facile à trouver ; le trottoir roulant vers l'ouest plongeait sous terre et quand il refit surface à son terminus, Max fut déposé juste devant. Mais il n'avait pas d'yeux pour le bâtiment. À l'ouest, là où l'avenue et les bâtiments se terminaient, c'était le terrain d'aviation et dessus des vaisseaux spatiaux, s'étendant sur des kilomètres — de petites flèches militaires rapides, des navettes lunaires trapues, des vaisseaux ailés qui desservaient les stations satellites, des cargos robots, sans grâce mais puissants.

Mais directement devant le portail, à moins d'un kilomètre, se trouvait un grand vaisseau qu'il reconnut immédiatement, le vaisseau stellaire *Asgard*.

Il connaissait son histoire ; l'oncle Chet y avait servi. Cent ans plus tôt, il avait été construit dans l'espace comme vaisseau fusée spatial ; il s'appelait alors le *Prince of Wales*. Les années passèrent, ses tubes furent arrachés et une torche à conversion de masse y fut

allumée ; il devint l'*Einstein*. D'autres années passèrent ; pendant près de vingt ans, il orbita vide autour de Luna, une épave sans vie et obsolète. Maintenant, à la place de la torche, il avait des propulseurs Horst-Conrad qui s'accrochaient au tissu même de l'espace ; grâce à eux, il pouvait désormais toucher la Terre Mère. Pour commémorer sa renaissance, il avait été rebaptisé *Asgard*, demeure céleste des dieux.

Son corps massif en forme de poire était posé sur sa partie la plus petite, stabilisé par un échafaudage invisible de faisceaux de poussée. Max savait où ils devaient être, car il y avait un cercle de barrières autour de lui pour empêcher les imprudents de s'aventurer dans les zones mortelles.

Il pressa son nez contre le portail du terrain et essaya d'en voir davantage, jusqu'à ce qu'une voix crie : « Éloigne-toi de là, toi ! Tu ne vois pas ce panneau ? »

Max leva les yeux. Au-dessus de sa tête il y avait un panneau : ZONE INTERDITE.

À contrecœur, il s'éloigna et retourna vers le Siège de la Guilde.

Chapitre 4

La Guilde des Astrogateurs

Tout dans le hall du Chapitre Mère paraissait aux yeux de Max somptueux, solennel comme une église, et intimidant. Les grandes portes s'ouvrirent silencieusement à son approche, se dilatant dans les murs. Ses pieds ne faisaient aucun bruit sur le sol en mosaïque. Il commença à descendre le long et haut vestibule, se demandant où il devait aller, quand une voix ferme l'arrêta.

« Puis-je vous aider ? »

Il se retourna. Une belle jeune femme à l'air sévère le fixa du regard. Elle était assise derrière un bureau. Max s'approcha d'elle.

« Euh, peut-être pourriez-vous me dire, madame, qui je devrais voir. Je ne sais pas vraiment... »

« Un instant. Votre nom, s'il vous plaît ? »

Plusieurs minutes plus tard, elle lui avait soutiré les faits essentiels de sa quête. « Pour autant que je puisse voir, vous n'avez aucun statut ici et aucune raison de faire appel à la Guilde. »

« Mais je vous ai dit... »

« Peu importe. Je vais soumettre la question au service juridique. » Elle appuya sur un bouton et un écran se dressa sur son bureau ; elle lui parla. « Monsieur Hanson, pouvez-vous m'accorder un instant ? »

« Oui, Grace ? »

« Il y a ici un jeune homme qui prétend être un légataire de la Guilde. Voulez-vous lui parler ? »

La voix répondit : « Écoutez, Grace, vous connaissez les procédures. Prenez son adresse, renvoyez-le, et envoyez ses papiers pour examen. »

Elle fronça les sourcils et toucha une autre commande. Bien que Max pût voir qu'elle continuait à parler, aucun son ne lui parvenait. Puis elle hocha la tête et l'écran disparut dans le bureau. Elle appuya sur un autre bouton et dit : « Skeeter ! »

Un garçon de course sortit d'une porte derrière elle et examina Max d'un œil froid. « Skeeter », poursuivit-elle, « conduis ce visiteur à M. Hanson. »

Le garçon renifla. « Lui ? »

« Lui. Et ferme ton col et crache ce chewing-gum. »

M. Hanson écouta l'histoire de Max et le passa à son supérieur, le conseiller juridique en chef, qui écouta un troisième récit. Cet officiel tambourina alors sur son bureau et passa

un appel, utilisant le dispositif de silence que la jeune femme avait utilisé. Il dit ensuite à Max : « Tu as de la chance, fiston. Le Très Digne Haut Secrétaire va t'accorder quelques minutes de son temps. Maintenant, quand tu entreras, ne t'assieds pas, rappelle-toi de ne parler que quand on t'adresse la parole, et sors vite quand il indiquera que l'audience est terminée. »

Le bureau du Haut Secrétaire faisait paraître austère le luxe qui avait jusqu'ici rempli les yeux de Max. Le tapis à lui seul aurait pu être échangé contre la ferme où Max avait grandi. Il n'y avait aucun équipement de communication visible, pas de dossiers, pas même de bureau. Le Haut Secrétaire était renversé dans un fauteuil massif tandis qu'un serviteur lui massait le cuir chevelu. Il leva la tête quand Max apparut et dit : « Entre, fiston. Assieds-toi là. Comment t'appelles-tu ? »

« Maximilian Jones, monsieur. »

Ils se regardèrent. Le Secrétaire vit un jeune homme dégingandé qui avait besoin d'une coupe de cheveux, d'un bain et de vêtements propres ; Max vit un petit homme court et gras dans un uniforme froissé. Sa tête semblait trop grosse pour lui et Max ne pouvait pas décider si les yeux étaient bienveillants ou froids.

« Et tu es le neveu de Chester Arthur Jones ? »

« Oui, monsieur. »

« J'ai bien connu Frère Jones. Un excellent mathématicien. » Le Haut Secrétaire continua : « Je crois comprendre que tu as eu le malheur de perdre ta Carte d'Identification Citoyenne. Carl. »

Il n'avait pas élevé la voix mais un jeune homme apparut avec la rapidité d'un génie. « Oui, monsieur ? »

« Prends l'empreinte du pouce de ce jeune homme, appelle le Bureau d'Identification — pas ici, mais le siège principal à Nouvelle-Washington. Mes compliments au Chef de Bureau et dis-lui que je serais heureux d'avoir une identification immédiate pendant que tu gardes la ligne. »

L'empreinte fut prise rapidement ; l'homme appelé Carl partit. Le Haut Secrétaire poursuivit : « Quel était ton but en venant ici ? »

Timidement, Max expliqua que son oncle lui avait dit qu'il avait l'intention de le désigner pour un apprentissage dans la guilde. L'homme hocha la tête. « C'est ce que je comprends. Je suis au regret de te dire, jeune homme, que Frère Jones n'a fait aucune nomination. »

Max eut du mal à assimiler cette simple déclaration. Sa fierté intérieure était si liée à sa fierté pour la profession de son oncle, il avait tellement compté sur l'espoir que son oncle l'avait nommé son héritier professionnel, qu'il ne pouvait pas accepter d'emblée le verdict qu'il n'était personne et rien. Il laissa échapper : « Vous êtes sûr ? Vous avez vérifié ? »

Le masseur parut choqué mais le Haut Secrétaire répondit calmement : « Les archives ont été fouillées, non pas une fois, mais deux. Il n'y a aucun doute possible. »

Le Haut Secrétaire se redressa, fit un léger geste, et le serviteur disparut. « Je suis désolé. »

« Mais il me l'a dit », insista Max. « Il a dit qu'il allait le faire. »

« Néanmoins, il ne l'a pas fait. » L'homme qui avait pris l'empreinte entra et offrit un mémorandum au Haut Secrétaire, qui y jeta un coup d'œil et l'écarta d'un geste. « Je ne doute pas qu'il t'ait considéré. La nomination à notre confrérie implique une grave responsabilité; il n'est pas rare qu'un frère sans enfant ait un œil sur un jeune homme prometteur pendant longtemps avant de décider s'il est à la hauteur ou non. Pour une raison quelconque, ton oncle ne t'a pas désigné. »

Max fut atterré par la théorie humiliante que son oncle bien-aimé l'avait peut-être trouvé indigne. Cela ne pouvait pas être vrai — pourquoi, juste la veille de sa mort, il avait dit... Il interrompit ses pensées pour dire : « Monsieur — je crois que je sais ce qui s'est passé. »

« Hein ? »

« L'oncle Chester est mort subitement. Il voulait me désigner, mais il n'en a pas eu l'occasion. J'en suis sûr. »

« Possiblement. On sait que des hommes n'ont pas réussi à mettre leurs affaires en ordre avant la dernière orbite. Mais je dois supposer qu'il savait ce qu'il faisait. »

« Mais... »

« C'est tout, jeune homme. Non, ne pars pas. J'ai pensé à toi aujourd'hui. »

Max parut surpris; le Haut Secrétaire sourit et continua : « Tu vois, tu es le second « Maximilian Jones » qui est venu à nous avec cette histoire. »

« Hein ? »

« Hein, en effet. » L'exécutif de la guilde plongea la main dans une poche de son fauteuil, en sortit des livres et une carte, les tendit à Max, qui les fixa, incrédule. « Les livres de l'oncle Chet ! »

« Oui. Un autre homme, plus âgé que toi, est venu hier avec ta carte d'identité et ces livres. Il était moins ambitieux que toi », ajouta-t-il sèchement. « Il était prêt à accepter un grade moins élevé qu'astrogateur. »

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

« Il est parti précipitamment quand nous avons tenté de prendre ses empreintes digitales. Je ne l'ai pas vu. Mais quand tu t'es présenté aujourd'hui, j'ai commencé à me demander quelle procession de « Maximilian Jones » allait nous honorer. Garde mieux cette carte à l'avenir — je suppose que nous t'avons évité une amende. »

Max la plaça dans une poche intérieure. « Merci beaucoup, monsieur. » Il commença à mettre les livres dans son sac à dos.

Le Haut Secrétaire fit un geste de refus. « Non, non ! Rends les livres, s'il te plaît. »

« Mais l'oncle Chet me les a donnés. »

« Désolé. Au mieux, il te les a prêtés — et il n'aurait pas dû le faire. Les outils de

notre profession ne sont jamais possédés individuellement ; ils sont prêtés à chaque frère. Ton oncle aurait dû les rendre quand il a pris sa retraite, mais certains des frères ont un attachement sentimental à les garder en leur possession. Donne-les-moi, s'il te plaît. »

Max hésitait encore. « Allons », dit le guildien raisonnablement. « Il ne serait pas bon que nos secrets professionnels traînent librement, accessibles à n'importe qui. Même les coiffeurs ne le permettent pas. Nous avons une haute responsabilité envers le public. Seul un membre de cette guilde, formé, testé, assermenté et accepté, peut légalement être dépositaire de ces manuels. »

La réponse de Max fut à peine audible. « Je ne vois pas le mal. Il semble que je n'aurai pas l'occasion de les utiliser. »

« Tu ne crois sûrement pas à l'anarchie ? Toute notre société est fondée sur le fait de ne confier de graves secrets qu'à ceux qui en sont dignes. Mais ne sois pas triste. Chaque frère, quand ses outils lui sont remis, dépose un gage auprès du trésorier. À mon avis, puisque tu es le plus proche parent de Frère Jones, nous pouvons à juste titre te rembourser le gage pour leur retour. Carl. »

Le jeune homme apparut de nouveau. « L'argent du dépôt, s'il vous plaît. »

Carl avait l'argent avec lui — il semblait gagner sa vie en sachant ce que le Haut Secrétaire allait vouloir. Max se retrouva à accepter une liasse impressionnante de billets, plus qu'il n'en avait jamais touché, et les livres lui furent pris avant qu'il puisse penser à une autre objection.

Il semblait temps de partir, mais on lui fit signe de rester assis. « Personnellement, je suis désolé de te décevoir, mais je ne suis que le serviteur de mes frères ; je n'ai pas le choix. Cependant... » Le Haut Secrétaire joignit le bout de ses doigts. « Notre confrérie prend soin des siens. Il y a des fonds à ma disposition pour de tels cas. Aimerais-tu suivre une formation ? »

« Pour la *Guilde* ? »

« Non, non ! Nous n'accordons pas la fraternité par charité. Mais pour un métier respectable, forgeron, ou chef cuisinier, ou tailleur — ce que tu veux. N'importe quelle occupation non héréditaire. La confrérie te parrainera, paiera tes frais d'apprentissage et, si tu réussis, te prêtera ta contribution quand tu seras assermenté. »

Max savait qu'il devait accepter avec gratitude. On lui offrait gratuitement une opportunité que la plupart des masses grouillantes n'obtenaient jamais à aucun prix. Mais le travers de caractère qui l'avait poussé à dédaigner le ragoût que Sam avait laissé derrière lui fit que cette offre généreuse lui restait en travers de la gorge.

« Merci quand même », répondit-il d'un ton presque bourru, « mais je ne crois pas pouvoir accepter. »

Le Haut Secrétaire prit un air glacial. « Ah bon ? C'est ta vie. » Il claqua des doigts, un page apparut, et Max fut rapidement conduit hors du Hall.

Il se tint sur les marches du Siège de la Guilde et se demanda avec abattement ce qu'il

devait faire maintenant. Même les vaisseaux spatiaux sur le terrain au bout de la rue ne l'attiraient plus ; il n'aurait pas pu en regarder un sans avoir envie de pleurer.

Il regarda vers l'est à la place. À courte distance, une silhouette désinvolte était appuyée contre une poubelle. Quand les yeux de Max se posèrent sur l'homme, celui-ci se redressa, jeta une cigarette sur le trottoir et se dirigea vers lui.

Max le regarda de nouveau. « Sam ! »

C'était indubitablement le vagabond qui l'avait volé — bien habillé, rasé de frais — mais Sam tout de même. Max se hâta vers lui.

« Salut, Max », le salua Sam avec un sourire nullement embarrassé, « comment ça s'est passé ? »

« Je devrais te faire arrêter ! »

« Voyons, voyons — baisse la voix. Tu te fais remarquer. »

Max prit une inspiration et baissa la voix. « Tu as volé mes livres. »

« Tes livres ? Ils n'étaient pas à toi — et je les ai rendus à leurs propriétaires. Tu veux me faire arrêter pour ça ? »

« Mais tu... Bon, de toute façon tu... »

Une voix, civile, ferme et officielle, parla au coude de Max. « Cette personne vous importune-t-elle, monsieur ? »

Max se retourna et trouva un policier debout derrière lui. Il commença à parler, puis se mordit les lèvres en réalisant que la question avait été adressée à Sam.

Sam prit le bras de Max dans un geste qui était protecteur et paternel, mais tout à fait ferme. « Pas du tout, agent, merci. »

« Vous êtes sûr ? J'ai reçu un avis que ce gaillard se dirigeait par ici et je l'ai eu à l'œil. »

« C'est un ami à moi. Je l'attendais ici. »

« Si vous le dites. On a beaucoup de problèmes avec les vagabonds. Ils semblent tous se diriger vers Earthport. »

« Ce n'est pas un vagabond. C'est un jeune ami de la campagne et j'ai bien peur qu'il soit un peu désorienté. Je me porte garant de lui. »

« Très bien, monsieur. »

« Il n'y a pas de quoi. »

Max se laissa entraîner. Quand ils furent hors de portée d'oreille, Sam dit : « C'était moins une. Ce fouineur nous aurait mis tous les deux au poste. Tu t'en es bien tiré, gamin — tu as gardé ta langue au bon moment. »

Ils avaient tourné le coin dans une rue moins importante avant que Sam ne lâche sa prise. Il s'arrêta et fit face à Max, souriant. « Alors, gamin ? »

« J'aurais dû parler de toi à ce flic ! »

« Pourquoi tu ne l'as pas fait ? Il était juste là. »

Max se retrouva partagé entre des sentiments contradictoires. Il était en colère contre Sam, aucun doute là-dessus, mais sa première réaction irréfléchie en le voyant avait été le plaisir chaleureux qu'on éprouve à reconnaître un visage familier parmi des étrangers — la colère était venue une fraction de seconde plus tard. Maintenant Sam le regardait avec un cynisme décontracté, un sourire interrogateur sur le visage.

« Alors, gamin ? » répéta-t-il. « Si tu veux me dénoncer, retournons là-bas et finissons-en. Je ne m'enfuirai pas. »

Max le regarda avec irritation. « Oh, laisse tomber ! »

« Merci. Je suis désolé, gamin. Vraiment. »

« Alors pourquoi tu l'as fait ? »

Le visage de Sam changea soudain pour prendre une expression triste et lointaine, puis retrouva son cynisme joyeux. « J'ai été tenté par une idée, mon vieux — chaque homme a ses limites. Un jour je te raconterai. Maintenant, que dirais-tu d'un petit quelque chose à manger et d'une discussion ? Il y a un boui-boui pas loin où on peut parler sans avoir les curieux sur le dos. »

« Je ne sais pas si j'en ai envie. »

« Oh, allons ! La nourriture n'est pas terrible mais c'est mieux que du ragoût de clochard. »

Max était prêt avec un discours raide sur comment il ne dénoncerait pas Sam, mais certainement ne voulait pas manger avec lui ; la mention du ragoût l'arrêta net. Il se souvint avec malaise que Sam ne s'était pas enquis de *sa* moralité, mais avait partagé sa nourriture.

« Bon... d'accord. »

« C'est mon garçon ! »

Ils continuèrent dans la rue. Le quartier était de ceux qu'on trouve près du port dans n'importe quelle ville portuaire ; une fois qu'on avait quitté la pompeuse Avenue des Planètes, il devenait plus encombré, plus bruyant, plus vivant, et d'une certaine façon plus chaleureux et plus amical malgré une forte atmosphère de « garde ta main sur ton portefeuille ». Des échoppes de tailleurs dans un trou de mur, de petits restaurants pas très propres, des hôtels bon marché, des boîtes de nuit, des salles de jeux, des expositions à la fois « éducatives » et « scientifiques », des marchands ambulants, de petits théâtres avec des affiches criardes et des sons de musique qui s'en échappaient, des boutiques servant de façade à des paris, des salons de tatouage servant de façade à des astrologues, et l'inévitable mission de l'Armée du Salut donnaient à la rue une saveur que ses cousines chics n'avaient pas. Des Martiens avec des lunettes de soleil en trèfle et des respirateurs, des humanoïdes de Bêta Corvi III, des choses avec des exosquelettes venus d'Allah sait où, tous se bouscuaient avec des humains de toutes les nuances et tous se mélangeaient dans une camaraderie décontractée.

Sam s'arrêta devant une boutique avec le symbole séculaire des trois sphères dorées.

« Attends ici. Je reviens tout de suite. »

Max attendit et regarda la foule. Sam ressortit peu après sans sa veste.

« Maintenant on mange. »

« Sam ! Tu as mis ta veste en gage ? »

« Donne un cigare à monsieur ! Comment tu as deviné ? »

« Mais... Écoute, je ne savais pas que tu étais fauché ; tu avais l'air prospère. Reprends-la, je... je paierai notre déjeuner. »

« Dis, c'est gentil de ta part, gamin. Mais oublie ça. Je n'ai pas besoin de veste par ce temps. Pour dire vrai, j'étais habillé juste pour faire bonne impression à — eh bien, une petite affaire. »

Max laissa échapper : « Mais comment tu as... », puis se tut.

Sam sourit. « Est-ce que j'ai volé les beaux habits ? Non. J'ai rencontré un citoyen qui croyait aux probabilités et je l'ai engagé dans un jeu amical. Ne parie jamais sur les probabilités, gamin ; l'habileté est plus fondamentale. Nous y voilà. »

La pièce donnant sur la rue était un bar, au-delà c'était un restaurant. Sam le guida à travers le restaurant, à travers la cuisine, le long d'un couloir bordé de salles de cartes, et aboutit dans une salle à manger plus petite et moins prétentieuse ; Sam choisit une table dans un coin.

Un énorme Samoan s'approcha en traînant une jambe. Sam hocha la tête. « Salut, Percy. » Il se tourna vers Max. « Un verre d'abord ? »

« Euh, je crois pas. »

« Petit malin. Évite l'alcool. Un whisky irlandais pour moi, Percy, et on prendra tous les deux ce que tu as mangé au déjeuner. »

Le Samoan attendit en silence. Sam haussa les épaules et posa de l'argent sur la table ; Percy le ramassa.

Max protesta : « Mais j'allais payer. »

« Tu paieras le déjeuner. Percy est propriétaire du lieu », ajouta-t-il. « Il est scandaleusement riche, mais ce n'est pas en faisant confiance à des types comme moi qu'il l'est devenu. Maintenant, parle-moi de toi, mon vieux. Comment tu es arrivé ici ? Comment ça s'est passé avec les astrogateurs... tout. Est-ce qu'ils ont tué le veau gras ? »

« Eh bien, non. » Il ne semblait pas y avoir de raison de ne pas parler à Sam et il sentait qu'il avait besoin de parler.

Sam hocha la tête à la fin. « À peu près ce que j'avais deviné. Des projets maintenant ? »

« Non. Je ne sais pas quoi faire maintenant, Sam. »

« Hmm... à quelque chose malheur est bon. Mange ton déjeuner et laisse-moi réfléchir. »

Plus tard, il ajouta : « Max, qu'est-ce que tu *veux* faire ? »

« Eh bien... je voulais être astrogateur... »

« C'est exclu. »

« Je sais. »

« Dis-moi, est-ce que tu voulais être astrogateur et rien d'autre, ou est-ce que tu voulais simplement aller dans l'espace ? »

« Eh bien, je crois que je n'y ai jamais pensé autrement. »

« Eh bien, penses-y. »

Max le fit. « Je veux aller dans l'espace. Si je ne peux pas y aller comme astrogateur, je veux y aller quand même. Mais je ne vois pas comment. La Guilde des Astrogateurs est la seule où j'avais une chance. »

« Il y a des moyens. »

« Hein ? Tu veux dire demander l'émigration ? »

Sam secoua la tête. « Ça coûte plus que tu ne pourrais économiser pour aller dans les colonies désirables — et celles où ils t'offrent le voyage gratuit, je ne les souhaiterais pas à mon pire ennemi. »

« Alors qu'est-ce que tu veux dire ? »

Sam hésita. « Il y a des moyens de se débrouiller, mon vieux — si tu fais ce que je dis. Cet oncle à toi — tu étais souvent avec lui ? »

« Bien sûr. »

« Vous parliez de l'espace ? »

« Bien sûr. On ne parlait que de ça. »

« Hmm... à quel point tu connais le jargon ? »

Chapitre 5

« ... Ton argent et mon savoir-faire... »

« Le jargon ? » Max parut perplexe. « Je suppose que je sais ce que tout le monde sait. »

« Où est le trou à soucis ? »

« Hein ? C'est la salle de contrôle. »

« Si le tricheur veut un cadavre, où est-ce qu'il le trouve ? »

Max eut l'air amusé. « C'est juste du jargon de feuilletons SV, personne ne parle comme ça à bord. Le cuistot est le cuistot, et s'il voulait un quartier de bœuf, il irait le chercher au frigo. »

« Comment tu fais la différence entre une « bête » et un animal ? »

« Eh bien, une « bête », c'est un passager, mais un animal, c'est juste un animal, je suppose. »

« Imagine que tu sois sur un vaisseau pour Mars et qu'on annonce que le réacteur a pété et que le vaisseau va spiraler dans le Soleil ? Qu'est-ce que tu penserais ? »

« Je penserais que quelqu'un essaie de me faire peur. D'abord, on ne serait pas « sur » un vaisseau — « dans » est le bon mot. Ensuite, une spirale n'est pas une des orbites possibles. Et troisièmement, si un vaisseau partait de la Terre vers Mars, il ne pourrait pas tomber dans le Soleil ; l'orbite serait incompatible. »

« Imagine que tu fasses partie de l'équipage d'un vaisseau dans un port inconnu et que tu veuilles sortir voir les environs. Comment tu t'y prendrais pour demander la permission au capitaine ? »

« Eh bien, je ne le ferais pas. »

« Tu déserterais simplement ? »

« Laisse-moi finir. Si je voulais toucher terre, je demanderais au second ; le capitaine ne s'occupe pas de ces choses-là. Si le vaisseau était assez grand, il faudrait d'abord que je demande à mon chef de service. »

Max se redressa et soutint le regard de Sam. « Sam — tu as été dans l'espace. N'est-ce pas ? »

« Qu'est-ce qui t'a donné cette idée, gamin ? »

« C'est quoi ta guilde ? »

« Laisse tomber, Max. Ne me pose pas de questions et je ne te vendrai pas de chat dans un sac. Peut-être que j'ai étudié le jargon comme toi. »

« Je ne te crois pas », dit Max franchement.

Sam eut l'air blessé. Max continua : « De quoi il s'agit au juste ? Tu me poses un tas de questions idiotes — bien sûr, j'en sais pas mal sur l'espace ; j'ai lu à ce sujet toute ma vie et l'oncle Chet pouvait en parler pendant des heures. Mais et alors ? »

Sam le regarda et dit doucement : « Max — l'*Asgard* décolle jeudi prochain — pour les étoiles. Tu aimerais être à bord ? »

Max y réfléchit. Être dans le fabuleux *Asgard*, partir vers les étoiles, être. . . il repoussa la vision. « Ne parle pas comme ça, Sam ! Tu sais que je donnerais mon bras droit. Pourquoi tu me tourmentes ? »

« Combien d'argent tu as ? »

« Hein ? Pourquoi ? »

« Combien ? »

« Je n'ai même pas eu le temps de compter. » Max commença à sortir la liasse de billets qu'on lui avait donnée ; Sam l'arrêta précipitamment et discrètement. « Psst ! » protesta-t-il. « N'exhibe pas une liasse ici. Tu veux manger par une fente dans ta gorge ? Reste discret ! »

Surpris, Max suivit le conseil. Il fut encore plus surpris quand il eut fini de compter ; il avait su qu'on lui avait donné pas mal d'argent mais c'était plus qu'il n'avait rêvé.

« Combien ? » insista Sam.

Max lui dit ; Sam jura doucement. « Bon, il faudra que ça suffise. »

« Que ça suffise pour quoi ? »

« Tu verras. Range ça. » Pendant que Max s'exécutait, il dit avec étonnement : « Sam, je n'avais aucune idée que ces livres avaient autant de valeur. »

« Ils n'en ont pas. »

« Hein ? »

« C'est du baratin. Beaucoup de guildes font ça. Ils veulent faire croire que leurs secrets professionnels sont précieux, alors ils font déposer au candidat un gros paquet de fric pour ses livres de référence. Si ces trucs étaient publiés normalement, ils se vendraient à un prix raisonnable. »

« Mais c'est normal, non ? Comme le Digne Haut Secrétaire l'a expliqué, il ne serait pas bon que n'importe qui ait ces connaissances. »

Sam fit un bruit grossier et fit mine de cracher. « Quelle différence ça ferait ? Suppose que tu les aies encore — tu n'as pas de vaisseau à piloter. »

« Mais. . . » Max s'arrêta et sourit. « Je ne vois pas quel bien ça leur a fait de me les enlever de toute façon. Je les ai lus, donc je sais ce qu'il y a dedans. »

« Bien sûr que tu sais. Peut-être que tu te souviens même de certaines méthodes. Mais tu n'as pas toutes ces colonnes de chiffres pour chercher celui dont tu as besoin quand tu

en as besoin. C'est ça qui les intéresse. »

« Mais si ! Je les ai lus, je te dis. » Max plissa le front, puis se mit à réciter : « Page 272, Solutions Calculées de l'Équation Différentielle du Mouvement par l'Hypothèse de Ricardo... » Il commença à débiter une série de chiffres à sept décimales.

Sam écouta avec une surprise croissante, puis l'arrêta. « Gamin, tu te souviens vraiment de ça ? Tu n'inventais pas ? »

« Bien sûr que non, je l'ai *lu*. »

« Eh bien, je suis... Écoute, tu es un lecteur d'une-page-d'un-coup-d'œil ? C'est ça ? »

« Non, pas exactement. Je suis un lecteur assez rapide, mais je dois le lire. Mais je n'oublie pas. Je n'ai jamais pu comprendre comment les gens oublient. Je ne peux rien oublier. »

Sam secoua la tête avec émerveillement. « J'ai réussi à oublier beaucoup de choses, Dieu merci. » Il réfléchit un moment. « Peut-être qu'on devrait oublier l'autre combine et exploiter ce talent que tu as. Je vois des possibilités. »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Et quelle autre combine ? »

« Hmm... non, j'avais raison la première fois. L'idée est de partir d'ici. Et avec ta drôle de mémoire, les chances sont bien meilleures. Même si tu maîtrises plutôt bien l'argot, je m'inquiétais. Plus maintenant. »

« Sam, arrête de parler par énigmes. Qu'est-ce que tu prépares ? »

« D'accord, gamin, je te mets cartes sur table. » Il regarda autour de lui, se pencha en avant et parla encore plus doucement. « On prend l'argent et je le distribue judicieusement. Quand l'*Asgard* décollera, on sera engagés comme membres d'équipage. »

« Comme apprentis ? On n'aurait même pas le temps pour l'école au sol. Et puis tu es trop vieux pour être apprenti. »

« Réfléchis ! On n'a pas assez pour payer un seul droit d'apprentissage, et encore moins deux, dans n'importe quelle guilde spatiale — et l'*Asgard* ne prend pas d'apprentis de toute façon. On sera des compagnons expérimentés dans une des guildes, avec des dossiers pour le prouver. »

Quand l'idée fit son chemin, Max fut choqué. « Mais on te met en prison pour ça ! »

« Où tu crois que tu es en ce moment ? »

« Eh bien, je ne suis pas en prison. Et je ne veux pas y être. »

« Cette planète entière est une grande prison, et surpeuplée en plus. Quelle chance tu as ? Si tu n'es pas né riche, ou né dans une des guildes héréditaires, qu'est-ce que tu peux faire ? T'engager dans une des compagnies de main-d'œuvre. »

« Mais il y a des guildes non héréditaires. »

« Tu peux payer le droit ? Tu as un an, peut-être deux avant d'être trop vieux pour être apprenti. Si tu étais doué aux cartes tu pourrais peut-être y arriver — mais tu peux le gagner ? Tu peux toujours courir ! Ton père aurait dû l'économiser ; il t'a laissé une ferme à la place. » Sam s'arrêta soudain, se mordit le pouce. « Max, je vais jouer franc jeu.

Ton père t'a bien laissé un bon départ dans la vie. Avec l'argent que tu as, tu peux rentrer chez toi, engager un avocat véreux, et peut-être soutirer à ce Montgomery le fric qu'il a escroqué pour ta ferme. Ensuite tu peux acheter ton apprentissage dans une guilde. Fais-le, gamin. Je ne me mettrai pas en travers de ton chemin. » Il observa Max attentivement.

Max se rappela qu'il venait de refuser une chance de choisir un métier et d'avoir un départ gratuit. Peut-être qu'il devrait reconsidérer. Peut-être...

« Non ! Ce n'est pas ce que je veux. Ce... ce plan à toi ; comment on fait ? »

Sam se détendit et sourit. « Mon garçon ! »

Sam leur trouva une chambre au-dessus du restaurant de Percy. Là, il le forma. Sam sortit plusieurs fois et l'argent de Max partait avec lui. Quand Max protesta, Sam dit avec lassitude : « Qu'est-ce que tu veux ? Garder mon cœur en garantie ? Tu veux m'accompagner et leur faire peur pendant les négociations ? Les gens avec qui je dois discuter prennent des risques. Ou tu crois que tu peux arranger les choses toi-même ? C'est ton argent et mon savoir-faire... c'est ça l'association. »

Max le regarda partir la première fois avec des doutes rongeurs, mais Sam revint. Une fois, il amena avec lui une vieille femme corpulente qui examina Max comme s'il était un animal aux enchères. Sam ne la présenta pas mais dit : « Qu'en pensez-vous ? Je pensais qu'une moustache aiderait. »

Elle regarda Max d'un côté, puis de l'autre. « Non », décida-t-elle, « ça lui donnerait juste l'air maquillé pour du théâtre amateur. » Elle toucha la tête de Max avec des doigts moites et froids ; quand il recula, elle l'admonesta : « Ne tressaille pas, mon chou. Tante Becky doit travailler sur toi. Non, on va reculer sa ligne de cheveux au-dessus des tempes, les éclaircir sur le dessus et enlever leur brillant. Quelques rides discrètes tatouées autour des yeux. Mmm... c'est tout. Il ne faut pas en faire trop. »

Quand cette grosse artiste eut fini, Max paraissait dix ans de plus. Becky demanda s'il voulait que ses racines soient tuées, ou préférerait-il que son cuir chevelu redevienne normal avec le temps ? Sam commença à insister sur la permanence, mais elle l'écarta. « Je vais lui donner une bouteille de « Miracle Gro » — sans supplément, c'est juste de l'alcool à friction — et il pourra faire tout un cinéma de l'utiliser. Qu'en dis-tu, beau gosse ? Tu es trop mignon pour te vieillir définitivement. »

Max accepta le « Miracle Gro » — cheveux restaurés ou remboursé.

Sam emporta sa carte d'identification citoyenne, revint avec une autre. Elle avait son vrai nom, un mauvais âge, son vrai numéro de série, une mauvaise profession, sa propre empreinte de pouce, et une mauvaise adresse. Max la regarda avec curiosité. « Elle a l'air vraie. »

« Elle devrait. L'homme qui l'a faite en fait des milliers de vraies — mais il prend un supplément pour celles-ci. »

Ce soir-là, Sam lui apporta un livre intitulé *Économie de Vaisseau* et frappé du sceau de la Guilde des Intendants de l'Espace, Cuisiniers et Commis du Commissariat. « Tu

ferais mieux de rester éveillé toute la nuit et voir combien tu peux absorber. L'homme à qui il appartient ne dormira pas plus de dix heures même avec la dose que Percy a glissée dans son dernier verre. Tu veux une pilule pour rester éveillé ? »

« Je ne pense pas. » Max l'examina. Il était en petits caractères et assez épais. Mais à cinq heures du matin, il l'avait terminé. Il réveilla Sam et le lui rendit, puis s'endormit, la tête bourdonnant d'arrimage et de fardage, de bras de moment et de calculs de masse, de techniques hydroponiques, de registres de cargaison, de formulaires fiscaux, de régimes alimentaires, de conservation et préparation des aliments, de comptes quotidiens, hebdomadaires et trimestriels, et comment débarrasser un compartiment des rats sans l'évacuer. Des trucs simples, décida-t-il — il se demandait pourquoi de telles choses étaient considérées trop ésotériques pour les profanes.

Le quatrième jour de son incarcération, Sam l'équipa de vêtements d'homme de l'espace, aucun d'eux neuf, et lui donna un carnet de dossier personnel usé en plastique. La première page indiquait qu'il était un frère accepté des Intendants, Cuisiniers et Commis du Commissariat, ayant honorablement complété son apprentissage. Elle listait ses compétences et il apparaissait que ses cotisations avaient été payées chaque trimestre pendant sept ans. Ce qui semblait être sa propre signature apparaissait au-dessus de celle du Haut Intendant, avec le sceau de la guilde embossé à travers les deux.

Les autres pages enregistraient ses voyages, ses évaluations d'efficacité et autres données permanentes, chacune dûment signée par les seconds et commissaires concernés. Il nota avec intérêt qu'il avait été privé de trois jours de salaire sur le *Cygnus* pour avoir fumé dans un endroit non autorisé et qu'il avait une fois, pendant six semaines, été autorisé à remplacer au poste de cartographe, ayant payé la pénalité à la Guilde des Cartographes et Calculateurs pour cette chance.

« Tu vois quelque chose de bizarre ? » demanda Sam.

« Tout me paraît bizarre. »

« Ça dit que tu as été sur la Lune. Tout le monde a été sur la Lune. Mais les vaisseaux où tu as servi sont pour la plupart hors service et aucun des commissaires ne se trouve à Earthport en ce moment. Le seul vaisseau stellaire où tu as voyagé a été perdu lors du voyage immédiatement après celui que tu as fait. Tu me suis ? »

« Je crois. »

« Quand tu parles à un autre homme de l'espace, peu importe le vaisseau où il a servi, ce n'est pas un de ceux où tu as servi — tu ne montreras ce dossier qu'au commissaire et à ton chef de toute façon. »

« Mais suppose qu'*eux* aient servi dans un de ceux-ci ? »

« Pas dans l'*Asgard*. On s'en est assuré. Maintenant je vais t'emmener pour une soirée de gaieté. Tu boiras du lait tiède à cause de ton ulcère et tu te plaindras quand tu n'en trouveras pas. Et c'est à peu près tout ce dont tu parleras — tes symptômes. Tu vas te bâtir une réputation dès maintenant pour être taciturne ; tu ne peux pas faire beaucoup

d'erreurs la bouche fermée. Fais attention, gamin, il y aura des hommes de l'espace autour de toi toute la soirée. Si tu te plantes, je te laisse à terre et je décolle sans toi. Fais-moi voir comment tu marches encore. »

Max marcha pour lui. Sam jura doucement. « Bon sang, tu marches toujours comme un fermier. Sors tes pieds de ces sillons, mon garçon. »

« Pas bon ? »

« Ça devra aller. Prends ton chapeau. On va battre le fer pendant qu'il est dans le feu et laisser les ponts tomber où ils voudront. »

Chapitre 6

« Spaceman » Jones

L'*Asgard* devait décoller le lendemain. Max se réveilla tôt et essaya de réveiller Sam, mais cela s'avéra difficile. Enfin l'homme plus âgé s'assit. « Oh, quelle tête ! Quelle heure est-il ? »

« Environ six heures. »

« Et tu m'as réveillé ? Seul mon état de faiblesse m'empêche de te faire rejoindre tes ancêtres. Rendors-toi. »

« Mais c'est le jour J ! »

« Qu'est-ce que ça peut faire ? Elle décolle à midi. On s'engage à la dernière minute ; comme ça tu n'auras pas le temps de faire une gaffe. »

« Sam ? *Comment tu sais qu'ils nous prendront ?* »

« Oh, pour l'amour du ciel ! Tout est arrangé. Maintenant tais-toi. Ou descends prendre le petit-déjeuner — mais ne parle à personne. Si tu es un copain, tu m'apporteras une cafetière à dix heures. »

« Et le petit-déjeuner ? »

« Ne mentionne pas la nourriture en ma présence. Aie un peu de respect. » Sam remonta les couvertures sur sa tête.

Il était presque onze heures et demie quand ils se présentèrent au portail du port ; dix minutes plus tard avant que le bus ne les dépose à la base du vaisseau. Max leva les yeux vers ses flancs grands et bombés mais fut interrompu par un membre d'équipage debout près de l'ascenseur avec une liste.

« Noms. »

« Anderson. »

« Jones. »

Il les cocha. « Montez dans le vaisseau. Vous auriez dû être là il y a une heure. »

Les trois grimpèrent dans la nacelle ; elle se balança en s'éloignant du sol et fut hissée, oscillant, comme un seau au bout d'une corde de puits. Sam regarda en bas et frissonna. « Ne commence jamais un voyage en te sentant bien », conseilla-t-il à Max. « Ça pourrait te faire regretter de partir. »

La nacelle fut tirée à l'intérieur du vaisseau ; le sas se ferma derrière eux et ils descendirent dans l'*Asgard*. Max tremblait de trac. Il s'était attendu à être assermenté dans la compagnie du vaisseau par le second, comme l'exigeait la loi. Mais son accueil fut d'un manque de cérémonie déprimant. Le membre d'équipage qui les avait fait monter leur dit

de le suivre ; il les conduisit au bureau du Commissaire. Là, le Premier Commis leur fit signer et apposer leur empreinte dans le registre, bâillant pendant ce temps et tapotant ses dents de lapin.

Max rendit son carnet de dossier personnel falsifié, avec l'impression que la supercherie y était inscrite en lettres capitales. Mais M. Kuiper se contenta de le jeter dans une corbeille de classement. Puis il se tourna vers eux. « C'est un vaisseau bien tenu. Vous avez commencé par manquer de le rater. C'est un mauvais départ. »

Sam ne dit rien. Max dit : « Oui, monsieur. »

Le Premier Commis continua : « Rangez vos affaires, prenez votre repas et revenez vous présenter. » Il jeta un coup d'œil à un tableau mural. « L'un de vous en D-112, l'autre en E-009. »

Max allait demander comment y aller, mais Sam le prit par le coude et le fit sortir du bureau. Dehors il dit : « Ne pose pas de questions que tu peux éviter. On est sur le pont Baker, c'est tout ce qu'il nous faut savoir. »

Bientôt ils arrivèrent à un escalier et commencèrent à redescendre. Max sentit un soudain changement de pression ; Sam sourit. « Elle est scellée. Plus pour longtemps maintenant. »

Ils étaient en D-112, un dortoir de huit couchettes, et Sam lui montrait comment régler le cadenas du seul casier vide quand il y eut un appel lointain par haut-parleur. Max se sentit momentanément étourdi et son poids sembla pulser. Puis cela s'arrêta. Sam remarqua : « Ils étaient un peu lents à synchroniser le champ — ou alors ce tas de boulons a un phaseur déséquilibré. » Il donna une tape dans le dos de Max. « On a réussi, gamin. »

Ils étaient dans l'espace.

E-009 était un pont plus bas et de l'autre côté ; ils y laissèrent les affaires de Sam et partirent chercher le déjeuner. Sam arrêta un mécanicien qui passait. « Hé, camarade — on est nouveaux. Où est le mess de l'équipage ? »

« Dans le sens des aiguilles d'une montre environ quatre-vingts degrés et vers l'intérieur, ce pont. » Il les examina. « Nouveaux, hein ? Eh bien, vous verrez. »

« Comme ça, hein ? »

« Pire. Une maison de fous au carré. Si j'étais pas marié, je serais resté à terre. » Il poursuivit son chemin.

Sam dit : « Ignore ça, gamin. Tous les anciens d'un vaisseau prétendent que c'est la pire maison de fous de l'espace. Une question de fierté. »

Mais leur expérience suivante sembla le confirmer ; le guichet de service du mess avait fermé à midi, quand le vaisseau avait décollé ; Max se résigna tristement à serrer sa ceinture jusqu'au dîner. Mais Sam poussa dans la cuisine et en ressortit bientôt avec deux plateaux chargés. Ils trouvèrent des places libres et s'assirent.

« Comment tu as fait ? »

« N'importe quel cuistot te nourrira si tu le laisses d'abord t'expliquer quel sale type

tu es et comment en principe il n'est pas obligé. »

La nourriture était bonne — de vrais steaks hachés de bœuf, des légumes des jardins du vaisseau, du pain de blé, un pudding et du café. Max nettoya son assiette et se demanda s'il osait demander du rab. Il décida que non. La conversation coulait autour de lui et une seule fois il y eut un danger que son statut de débutant soit révélé, quand un opérateur de calculateur lui posa une question directe sur son dernier voyage. Sam détourna le coup.

« Mission impériale », répondit-il brièvement. « On est encore sous le secret tous les deux. »

L'opérateur sourit d'un air entendu. « Dans quelle prison vous étiez ? Le Conseil Impérial n'a pas ordonné de mission secrète depuis des années. »

« Celle-ci était tellement secrète qu'ils ont oublié de te prévenir. Écris-leur une lettre et passe-leur un savon. » Sam se leva. « Fini, Max ? »

Sur le chemin du retour vers le bureau du Commissaire, Max s'inquiéta de son affectation probable, passant en revue dans sa tête les compétences et l'expérience qu'il était censé avoir. Il n'avait pas à s'inquiéter ; M. Kuiper, avec un superbe mépris pour de tels facteurs, l'affecta comme palefrenier.

L'*Asgard* était à la fois un paquebot et un cargo. Il transportait ce voyage du bétail de reproduction Hereford, deux taureaux et deux douzaines de vaches, et un assortiment d'autres animaux destinés pour des raisons écologiques et économiques aux colonies — cochons, poulets, moutons, une paire de chèvres angora, une famille de lamas.

Il était contraire à la politique impériale d'implanter la plupart de la faune terrestre sur d'autres planètes ; on attendait des coloniaux qu'ils établissent leur économie avec la flore et la faune indigènes — mais certains animaux ont été élevés depuis tant de générations pour l'usage de l'homme qu'ils ne sont pas facilement remplaçables par des créatures exotiques.

Sur Gamma Leonis VI (b), Nouvelle Mars, les sauriens connus localement sous le nom de « têtes-qui-rient » ou « chucks » pouvaient et remplaçaient effectivement les Percherons comme animaux de trait avec une plus grande efficacité et économie — mais les hommes ne les aimaient pas. Il n'y avait jamais la confiance familiale qui existe entre les chevaux et les hommes ; à moins qu'une souche de chucks ne développe un degré de rapport avec les hommes (ce qui semblait improbable), ils finiraient par disparaître et être remplacés par le cheval, pour le péché impardonnable de n'avoir pas établi un traité solide avec le plus vorace, intolérant, mortel et prospère des animaux de l'univers exploré, l'Homme.

Il y avait aussi une cage de moineaux domestiques. Max ne découvrit jamais où ces petits charognards bruyants étaient censés être nécessaires, ni ne connaissait l'analyse mathématique complexe par laquelle de telles conclusions étaient atteintes. Il les nourrissait simplement et essayait de garder leurs quartiers propres.

Il y avait aussi des chats dans l'*Asgard*, mais la plupart étaient des citoyens libres et des membres d'équipage, chargés de maintenir les rats et les souris qui avaient accompagné

l'humanité dans l'espace. Une des tâches de Max était de changer les bacs à sable sur chaque pont et d'apporter les sales à l'oxydateur pour traitement.

Les autres chats étaient des animaux de compagnie, propriété des passagers, prisonniers malheureux dans le chenil attendant aux écuries. Les chiens des passagers vivaient là aussi ; aucun chien n'était autorisé à circuler librement.

Max voulait regarder la Terre et la voir comme un globe qui rétrécissait dans le ciel, mais c'était un privilège réservé aux passagers. Il passa la courte période où cela aurait été possible à transporter (à la main) du foin de fléole vert de l'installation hydroponique de climatisation aux écuries et à nettoyer lesdites écuries. C'était une tâche qu'il n'aimait ni ne détestait ; par accident on lui avait assigné un travail qu'il comprenait.

Son supérieur immédiat était le Chef Intendant du Vaisseau, M. Giordano. M. « Gee » partageait l'intendance du vaisseau avec M. Dumont, Chef Intendant des Passagers ; leurs domaines se séparaient au pont Charlie. Ainsi M. Dumont avait les quartiers des passagers, le quartier des officiers, les bureaux et les stations de contrôle et de communication, tandis que Giordano était responsable de tout en dessous (ou à l'arrière) jusqu'à mais non compris l'espace des machines — quartiers de l'équipage, mess et cuisine, réserves, écuries et chenil, pont hydroponique et espaces de cargaison. Les deux travaillaient pour le Commissaire, qui à son tour relevait du Second.

L'organisation des vaisseaux stellaires dérivait en partie de celle des navires militaires, en partie des paquebots océaniques d'autrefois, et en partie des circonstances du voyage interstellaire. Le second était le patron du vaisseau et un capitaine avisé n'interférait pas avec lui. Le capitaine, bien que de par la loi monarque de son monde miniature, tournait ses yeux vers l'extérieur ; le second tournait les siens vers l'intérieur. Tant que tout allait bien, le capitaine ne s'occupait que de la salle de contrôle et de l'astrogation ; le second dirigeait tout le reste.

Même les astrogateurs, les communicateurs, les opérateurs de calculateurs et les cartographes étaient sous les ordres du second, bien qu'en pratique il n'eût rien à voir avec eux quand ils étaient en service puisqu'ils travaillaient dans le « trou à soucis » sous les ordres du capitaine.

Le chef mécanicien était aussi sous les ordres du second, mais il était presque un satrape autonome. Dans un vaisseau bien tenu et bien géré, il maintenait son domaine en tel état que le second n'avait pas à s'en soucier. Le chef mécanicien était responsable non seulement du réacteur et des propulseurs Horst-Conrad mais de tout l'équipement auxiliaire où qu'il soit situé — par exemple les pompes et ventilateurs des installations hydroponiques, même si le commissaire, par l'intermédiaire de son chef intendant, s'occupait de l'agriculture proprement dite.

Telle était l'organisation habituelle des vaisseaux stellaires de ligne et de fret et telle était l'*Asgard*. Elle n'était pas identique à l'organisation d'un navire de guerre et très différente de celle des transports sinistres utilisés pour expédier forçats et indigents vers les

colonies qu'on forçait à peupler — dans *ces* vaisseaux-là, le département du commissaire était réduit à un ou deux commis et les transportés faisaient tout le travail : cuisine, nettoyage, manutention de la cargaison, tout. Mais l'*Asgard* transportait des passagers payants, dont certains mesuraient leur fortune en mégabucks ; ils s'attendaient à un service d'hôtel de luxe même à des années-lumière dans l'espace.

Des trois départements principaux de l'*Asgard*, astrogation, mécanique et intendance, celui du Commissaire était de loin le plus grand. Un second pouvait atteindre ce haut statut depuis le poste de chef astrogateur, de chef mécanicien ou de commissaire, mais seul un astrogateur d'origine pouvait devenir capitaine. Les trois types d'officiers étaient essentiellement des mathématiciens, des gestionnaires d'entreprise ou des physiciens ; un capitaine devait nécessairement être capable de pratiquer l'art mathématique de l'astrogation.

Le Second Walther, comme c'était généralement le cas sur un paquebot, avait été auparavant commissaire.

L'*Asgard* était un petit monde, une minuscule planète mobile. Il avait son monarque le capitaine, sa noblesse inutile les passagers, sa classe technique et gouvernante, et ses porteurs d'eau et coupeurs de bois. Il contenait flore et faune en équilibre écologique ; il portait son soleil miniature dans son réacteur. Bien que son programme ne prévoyait que des mois dans l'espace, il était capable d'y rester indéfiniment. Le chef cuisinier pouvait manquer de caviar, mais il n'y aurait pas de pénurie de nourriture, ni d'air, ni de chaleur et de lumière.

Max décida qu'il avait de la chance d'être assigné à M. Giordano plutôt qu'au Premier Commis Kuiper. M. Kuiper supervisait ses commis minutieusement, mais M. Gee ne déplaçait pas souvent sa grosse carcasse hors de son bureau-cabine. C'était un patron jovial — pourvu que tout marche à son goût.

M. Gee trouvait que c'était un effort de descendre jusqu'aux écuries ; une fois convaincu que Max donnait aux animaux des soins appropriés et gardait les lieux propres, il abandonna les inspections, exigeant simplement que Max se présente quotidiennement. Cela donnait à Giordano plus de temps pour son occupation principale, qui était de distiller une sorte de vodka dans un réduit de sa cabine, utilisant des matériaux cultivés dans les bassins hydroponiques — également sous sa responsabilité. Il faisait un commerce clandestin de son produit avec l'équipage. En gardant la bouche fermée et les oreilles ouvertes, Max apprit que c'était une prérogative habituelle d'un chef intendant, tolérée tant que l'intendant avait le jugement de limiter ses opérations.

Le vaisseau, bien sûr, avait un bar à vin, mais c'était pour les « bêtes » — les membres d'équipage ne pouvaient pas le fréquenter.

« J'ai été une fois sur un vaisseau », dit Sam à Max, « où le Second a sévi — cassé l'alambic, rétrogradé l'intendant au nettoyage des ponts, et généralement jeté le règlement à la figure. » Il s'arrêta pour tirer sur son cigare, un cadeau de l'intendant des passagers ;

ils se cachaient dans les écuries de Max, profitant d'un repos et d'une discussion. « Ça n'a pas marché. »

« Pourquoi ? »

« Réfléchis. Les forces doivent s'équilibrer, mon vieux. Pour chaque marché il y a un fournisseur. C'est la clé de voûte. En un mois il y avait un alambic dans presque chaque compartiment isolé du vaisseau et l'équipage était tellement démoralisé qu'il n'était plus bon à rien. Alors le Capitaine a eu une discussion avec le Second et les choses sont revenues à la normale. »

Max y réfléchit. « Sam ? C'était toi cet intendant de vaisseau ? »

« Hein ? Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ? »

« Eh bien... tu as été dans l'espace avant ; tu ne le caches plus. J'ai juste pensé — bon, tu ne m'as jamais dit quelle était ta guilde, ni pourquoi tu étais à terre, ni pourquoi tu as dû tricher pour retourner dans l'espace. Je suppose que ce n'est pas mes affaires. »

Le sourire cynique habituel de Sam céda la place à une expression de tristesse. « Max, beaucoup de choses peuvent arriver à un homme quand il croit tenir le monde par la queue. Prends le cas d'un ami à moi, du nom de Roberts. Un sergent des Marines Impériaux, bon dossier, une demi-douzaine de sauts stellaires, une ou deux décorations de combat. Un gars malin, qui bossait pour devenir adjudant. Mais il a raté son vaisseau une fois — il n'avait pas été sur Terre depuis un moment et avait trop fêté. Il aurait dû se rendre tout de suite, bien sûr, prendre sa rétrogradation et s'en remettre. Le problème c'est qu'il avait encore de l'argent en poche. Le temps qu'il soit fauché et sobre, c'était trop tard. Il n'a jamais vraiment eu le cran de revenir et d'accepter sa cour martiale et de purger sa peine. Chaque homme a ses limites. »

Max dit après un moment : « Tu essaies de dire que tu étais un marine ? »

« Moi ? Bien sûr que non, je parlais de ce type Richards, juste pour illustrer ce qui peut arriver à un homme quand il ne fait pas attention. Parlons de choses plus agréables. Gamin, qu'est-ce que tu comptes faire après ? »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Eh bien, qu'est-ce que tu comptes faire après ce saut ? »

« Oh. Plus de la même chose, je suppose. J'aime l'espace. Je suppose que je vais essayer de garder le nez propre et monter jusqu'à chef intendant ou premier commis. »

Sam secoua la tête. « Réfléchis bien, gamin. Qu'est-ce qui se passe quand ton dossier de ce vaisseau est envoyé à la guilde ? Et qu'une autre copie est envoyée au Département des Guildes et du Travail ? »

« *Quoi ?* »

« Je vais te dire. Peut-être que rien ne se passe au début, peut-être que tu peux naviguer encore une croisière. Mais finalement la paperasse se déroule, ils comparent les notes et voient que pendant que ton vaisseau te liste comme aide-intendant expérimenté, il n'y a aucun Max Jones dans leurs fichiers. Le jour arrive où tu atterris sur Terre et

deux clowns avec des armes de poing t'attendent au pied de l'ascenseur pour te traîner au trou. »

« Mais Sam ! Je croyais que tout était arrangé ? »

« Ne pète pas un câble. Regarde-moi, je suis détendu — et ça s'applique à moi aussi. Plus même, car j'ai d'autres raisons dont nous n'avons pas besoin de parler pour vouloir laisser les chiens qui dorment enterrer leurs propres morts. Quant à ce que ce soit « tout arrangé », ça l'est — tout ce que j'ai promis. Tu es là, non ? Mais pour les fichiers : mon vieux, il aurait fallu dix fois l'argent pour trafiquer les fichiers de la guilde, et quant à localiser un microfilm particulier à Nouvelle-Washington et substituer un faux qui montrerait le dossier que tu es censé avoir — eh bien, je ne saurais pas par où commencer, bien que sans doute ça pourrait se faire, avec assez de temps, d'argent et de finesse. »

Max ressentit des sensations presque identiques à celles qu'il avait éprouvées quand Montgomery avait annoncé que la ferme était vendue. Malgré sa position subalterne il aimait être à bord, il n'avait eu aucune intention de jamais faire autre chose. Il s'entendait bien avec son chef, il se faisait des amis, il était aussi confortable qu'un oiseau dans son nid. Maintenant le nid était soudain détruit. Pire, il était dans un piège. Il blêmit.

Sam posa une main sur son épaule. « Arrête de tourner, gamin ! Tu n'es pas dans le pétrin. »

« La prison. . . »

« La prison mon chapeau de dimanche ! Tu es en sécurité jusqu'à notre retour. Tu peux quitter l'*Asgard* à Earthport avec ton salaire en poche et avoir des jours au moins, peut-être des semaines ou des mois, avant que quiconque ne remarque, que ce soit au siège de la guilde ou à Nouvelle-Washington. Tu peux te perdre parmi quatre milliards de personnes. Tu ne seras pas plus mal qu'au moment où tu m'as rencontré — tu essayais de te perdre alors, tu te souviens ? — et tu auras un voyage stellaire à ton actif pour le raconter à tes enfants. Ou ils ne te chercheront peut-être jamais ; un commis peut jeter ton dossier de voyage dans la corbeille et l'y laisser jusqu'à ce qu'il se perde plutôt que de se fatiguer. Ou tu pourrais arriver à persuader un commis au bureau de M. Kuiper de perdre les doubles, de ne pas les envoyer. Nelson, par exemple ; il a un regard avide. » Sam l'observa attentivement, puis ajouta : « Ou tu pourrais faire ce que je vais faire. »

Seule une partie de ce que Sam avait dit avait fait son chemin. Max laissa l'enregistrement se rejouer et se calma progressivement en commençant à comprendre que sa situation n'était pas entièrement désespérée. Il était enclin à être d'accord au sujet de Nelson, car Nelson avait déjà suggéré indirectement que parfois les notes d'efficacité sur les registres du vaisseau n'étaient pas nécessairement celles qui trouvaient leur chemin vers les dossiers permanents — dans certaines circonstances. Il mit l'idée de côté, ne l'aimant pas et n'ayant de toute façon aucune notion de comment s'y prendre pour offrir un pot-de-vin.

Quand il arriva, dans sa relecture mentale, à la dernière remarque de Sam, cela le mit

en alerte. « Qu'est-ce que *toi* tu vas faire ? »

Sam examina le bout de son mégot de cigare. « Je ne rentre pas. »

Cela ne nécessitait pas de diagramme pour être compris. Mais, selon les décrets impériaux, l'infraction suggérée était encore plus lourdement punie que la falsification d'appartenance à une guilde. Désertre était presque de la trahison.

« Continue. » dit Max brusquement.

« Passons en revue où on fait escale ce voyage. La Planète de Garson — colonies sous dôme, comme Luna et Mars. Dans une colonie sous dôme tu fais exactement ce que les autorités disent, ou tu arrêtes de respirer. Tu pourrais te cacher et te faire greffer une nouvelle identité, mais tu serais toujours sous les dômes. Pas bon, il y a plus de liberté même sur Terre. Nu Pegasi VI, Halcyon — pas mal bien que plutôt froid à l'aphélie. Mais elle importe encore plus qu'elle n'exporte, ce qui signifie que les Impériaux dirigent le spectacle et les locaux aideront à traquer un homme recherché. Maintenant on arrive à Nova Terra, Bêta Aquarii X — et ça, mon vieux, c'est exactement ce qu'il fallait et pourquoi le curé a dansé. »

« Tu y as été ? »

« Une fois. J'aurais dû y rester. Max, imagine un endroit comme la Terre, mais plus doux que Terra ne l'a jamais été. Un meilleur climat, des terres plus larges et plus riches... des forêts qui n'attendent qu'à être coupées, du gibier qui pratiquement saute dans la marmite. Si tu n'aimes pas les colonies, tu continues jusqu'à ce que tu n'aies plus de voisins, tu plantes une graine dans le sol, puis tu sautes en arrière avant qu'elle germe. Pas d'insectes nuisibles. Pratiquement pas de maladies terrestres et pas de maladies locales qui aiment le goût de notre espèce. Des rivières jaillissantes. Des océans placides. Mon vieux, je te le dis ! »

« Mais est-ce qu'ils ne nous ramèneraient pas de là-bas ? »

« Trop grand. Les colons *veulent* plus de gens et ils n'aideront pas les Impériaux. Le Conseil Impérial a un mal fou rien qu'à collecter les impôts. Ils n'essaient même pas d'arrêter un déserteur en dehors des grandes villes. » Sam sourit. « Tu sais pourquoi ? »

« Pourquoi ? »

« Parce que ça ne payait pas. Un Impérial était envoyé au fin fond de nulle part pour chercher quelqu'un ; pendant qu'il cherchait, il trouvait une fille aux cheveux d'or, fille d'un rancher, qui le regardait — ils font huit ou neuf enfants par famille et il y a toujours plein de juments éligibles, à l'âge de se marier et impatientes. Alors très vite il est un rancher avec une barbe et un nouveau nom et une femme. Il était célibataire et il n'est pas rentré chez lui récemment — ou peut-être qu'il est marié sur Terre et ne veut pas rentrer. Dans les deux cas, même le Conseil Impérial ne peut pas lutter contre la nature humaine. »

« Je ne veux pas me marier. »

« C'est ton problème. Mais le mieux de tout, l'endroit a encore une souplesse confor-

table. Pas d'impôts fonciers, en dehors des villes. Personne n'en paierait ; ils se contenteraient de partir, s'ils ne tiraient pas plutôt sur le percepteur. Pas de guildes — tu peux labourer un sillon, scier une planche, conduire un camion ou fileter un tuyau, tout le même jour et sans jamais demander la permission. Un homme peut tout faire et il n'y a personne pour l'en empêcher, personne pour lui dire qu'il n'est pas né dans le métier, ou n'a pas commencé assez jeune, ou n'a pas payé sa cotisation. Il y a plus de travail que d'hommes pour le faire et les colons s'en fichent simplement. »

Max essaya d'imaginer une telle anarchie et n'y arriva pas ; il ne l'avait jamais connue. « Mais les guildes n'objectent pas ? »

« Quelles guildes ? Oh, les loges mères sur Terre ont protesté quand elles l'ont appris, mais même le Conseil Impérial ne les a pas soutenues. Ce ne sont pas des idiots — et on ne repousse pas l'océan avec une fourchette. »

« Et c'est là où tu comptes aller. Ça a l'air merveilleux », dit Max avec mélancolie.

« J'y vais. Ça l'est. Il y avait une fille — oh, elle sera mariée maintenant ; elles se marient jeunes — mais elle avait des sœurs. Maintenant voilà ce que je prévois — et toi aussi, si tu veux venir. La première fois que je touche terre, je prendrai des contacts. La dernière fois où j'aurai une permission, qui sera la veille du décollage si possible, je descendrai à terre, puis par une porte d'entrée et par la porte de derrière et par-dessus l'horizon si vite que je ne serai même pas un point. Le temps qu'on me marque « retard au retour », je serai à des centaines de kilomètres, couché près d'un ruisseau gazouillant dans une nature vierge, laissant pousser ma barbe et mémorisant mon nouveau nom. Dis le mot et tu seras sur la berge, en train de pêcher. »

Max remua, mal à l'aise. L'image éveillait en lui un mal du pays montagnard dont il avait à peine eu conscience. Mais il ne pouvait pas se défaire si vite de son fier *persona* d'homme de l'espace.

« J'y réfléchirai. »

« Fais ça. Il reste de nombreuses semaines de toute façon. » Sam se leva. « Je ferais mieux de me dépêcher de rentrer avant que Maître Dumont ne se demande ce qui me retient. À plus, gamin — et souviens-toi : à quelque chose malheur est bon. »

Chapitre 7

Eldreth

Les fonctions de Max ne l'amenaient pas au-dessus du pont « C » sauf pour changer les bacs à litière des chats, et il le faisait généralement avant le lever des passagers. Il voulait visiter la salle de contrôle mais il n'en avait pas l'occasion, celle-ci étant encore plus haute que les quartiers des passagers. Souvent le propriétaire d'un des sept chiens et trois chats dont Max avait la garde descendait rendre visite à son animal. Cela donnait parfois lieu à un pourboire. Au début, sa fierté de montagnard rebelle le poussait à refuser, mais quand Sam en entendit parler, il l'injuria sans passion.

« Ne sois pas idiot ! Ils peuvent se le permettre. Quel intérêt ? »

« Mais je promènerais leurs clébardes de toute façon. C'est mon boulot. »

Il serait peut-être resté non convaincu si M. Gee ne lui avait pas posé la question à la fin de sa première semaine, semblant avoir une idée précise de la recette habituelle, et attendant un pourcentage — « pour le fonds d'entraide ». Max interrogea Sam sur le fonds, fut accueilli par un rire.

« C'est une question très intéressante. D'autres questions ? »

« Je suppose que non. »

« Max, je t'aime bien. Mais tu n'as pas encore appris qu'à Rome, tu tires des chandelles romaines. Chaque tribu a ses coutumes et ce qui est moral à un endroit est immoral ailleurs. Il y a des races où le premier devoir d'un fils est de tuer son vieux père et de le servir en festin dès qu'il est assez grand pour s'en charger — des races civilisées, en plus. Des races que le Conseil reconnaît diplomatiquement. Quel est ton jugement moral là-dessus ? »

Max avait lu sur de telles cultures — les doux et pacifiques Bnathors, ou les riches amphibiens éléphanterques de Paldron qui n'avaient rien de doux, probablement d'autres. Il ne se sentait pas disposé à porter un jugement sur les non-humains.

Sam continua : « J'ai connu des intendants qui feraient passer Ventre-de-Gélatine pour un philanthrope. Regarde les choses de son point de vue. Il considère ces choses comme des prérogatives de son poste, une partie de son revenu aussi légitime que son salaire. La coutume le dit. Il lui a fallu des années pour arriver là où il est ; il attend sa récompense. »

Sam, réfléchit Max, pouvait toujours lui clouer le bec. Mais il ne pouvait pas concéder que la thèse de Sam était valide ; il y avait des choses qui étaient bien et d'autres qui étaient mal et ce n'était pas juste une question d'endroit. Il sentait cela avec une conviction intérieure trop profonde pour être influencée par le cynisme jovial de Sam.

Cela tracassait Max d'être où il était grâce à la tromperie ; il restait parfois éveillé à

s'en inquiéter. Mais ce qui le tracassait encore plus était que sa supercherie puisse être découverte. Que faire de la proposition de Sam était un problème toujours présent à son esprit.

Le seul extra-terrestre parmi les charges de Max était un chiot-araignée de la planète Hespéra. En commençant ses fonctions dans l'*Asgard*, Max trouva la créature dans une des cages prévues pour les chats ; Max regarda à l'intérieur et un petit visage triste, plutôt simien, le regarda en retour.

« Bonjour, Homme. »

Max savait que certains chiots-araignées avaient appris le langage humain, d'une certaine façon, mais cela le surprit ; il fit un bond en arrière. Puis il se ressaisit et regarda de plus près. « Bonjour toi-même », répondit-il. « Eh bien, tu es un drôle de petit bonhomme. »

La fourrure de la créature était d'un vert profond et riche sur le dos, passant à l'orange sur les côtés et se fondant en une couleur crème chaude sur son petit ventre rond.

« Veux sortir », déclara le chiot-araignée.

« Je ne peux pas te laisser sortir. J'ai du travail. » Il lut la carte fixée à la cage : « Mr. Chips » indiquait-elle, *Pseudocanis hexapoda hesperae*, Propriétaire : Mlle E. Coburn, A-092 ; suivaient des instructions détaillées sur le régime alimentaire et les soins. Mr. Chips mangeait des larves, dont un stock se trouvait dans le compartiment congélateur H-118, des fruits et légumes frais, cuits ou crus, et devait recevoir de l'iode si ni algues ni artichauts n'étaient disponibles.

Max fouilla dans sa mémoire, passa en revue ce qu'il avait lu sur ces créatures, décida que les instructions étaient raisonnables.

« S'il te plaît sortir ! » insista Mr. Chips.

C'était un appel difficile à résister. Aucune belle demoiselle criant du fond d'une tour de donjon ne l'avait jamais dit de façon plus émouvante. Le compartiment où se trouvaient les chats était petit et la porte pouvait être fermée ; peut-être que Mr. Chips pourrait être autorisé à se dégourdir un peu — mais plus tard ; pour l'instant il devait s'occuper des autres animaux.

Quand Max partit, Mr. Chips s'accrochait aux barreaux et sanglotait doucement. Max se retourna et vit que la créature pleurait de vraies larmes ; une goutte tremblait au bout de son petit nez ridicule ; c'était dur de partir.

Il avait fini avec les écuries avant de s'attaquer au chenil ; une fois les chiens et les chats nourris et leurs cages nettoyées, il était libre de donner son attention à son nouvel ami. Il l'avait nourri en premier, ce qui avait arrêté les pleurs. Quand il revint, cependant, la demande de sortir reprit.

« Si je te laisse sortir, tu rentreras après ? »

Le chiot-araignée considéra cela. Une proposition conditionnelle semblait dépasser ses capacités sémantiques, car il répéta : « Veux sortir. »

Max prit un risque. Mr. Chips atterrit sur son épaule et commença à fouiller ses poches. « Bonbon », exigea-t-il.

« Bonbon ? » Max le caressa. « Désolé, camarade. Je ne savais pas. »

« Bonbon ? »

« Pas de bonbon. »

Mr. Chips enquêta personnellement, puis s'installa dans le creux du bras de Max, prêt à y passer une semaine ou plus. Ce n'était pas, décida Max, très semblable à un chiot et certainement pas à une araignée, sauf que six pattes semblaient excessives. Les deux de devant avaient de petites mains ; les pattes du milieu servaient double fonction. C'était plus comme un singe, mais cela avait le toucher d'un chat. Il avait un parfum légèrement épicé et semblait très propre.

Max essaya de lui parler, mais trouva ses capacités intellectuelles assez limitées. Certainement il utilisait des mots humains avec sens, mais son vocabulaire n'était pas plus riche que ce qu'on pourrait attendre d'un bambin pas très brillant.

Quand Max essaya de le remettre dans sa cage, s'ensuivirent vingt minutes d'exercice intense, entrecoupées de moments d'impasse. Mr. Chips grimpa sur les cages, causant l'hystérie parmi les chats. Quand enfin le chiot-araignée se laissa attraper, il résista encore à l'emprisonnement, s'accrochant à Max et sanglotant. Il finit par le bercer comme un bébé jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Ce fut une erreur. Un précédent avait été établi et par la suite Max n'était plus autorisé à quitter le chenil sans bercer le bébé. Il se demandait à quoi ressemblait la « Mlle Coburn » décrite sur l'étiquette comme la propriétaire de Mr. Chips. Tous les propriétaires de chats et de chiens étaient venus rendre visite à leurs animaux, mais Mr. Chips restait sans visite. Il la visualisait comme une vieille fille aigre au visage en lame de couteau qui avait reçu l'animal comme cadeau de départ et ne l'appréciait pas. À mesure que son amitié avec le chiot-araignée grandissait, son image mentale de Mlle E. Coburn devenait encore moins attirante.

L'*Asgard* était en route depuis plus d'une semaine et à quelques jours seulement de sa première transition spatiale avant que Max ait l'occasion de comparer conception et réalité. Il nettoyait les écuries, avec Mr. Chips sur son épaule qui donnait des conseils, quand Max entendit une voix aiguë du compartiment du chenil.

« Mr. *Chips* ! Chipsie ! Où es-tu ? »

Le chiot-araignée se redressa soudain et tourna la tête. Presque immédiatement une jeune femme apparut dans l'embrasement de la porte ; Mr. Chips couina : « Ellie ! » et sauta dans ses bras.

Pendant qu'ils se câlinaient, Max l'examina. Seize ans, jugea-t-il, ou dix-sept. Ou peut-être même dix-huit — zut, comment un gars pouvait-il le dire quand les femmes faisaient des choses si bizarres à leurs visages ? De toute façon ce n'était pas une beauté et l'expression sur son visage n'arrangeait rien. Elle leva les yeux vers lui et fronça les

sourcils.

« Qu'est-ce que vous faisiez avec Chipsie ? Répondez-moi ! »

Ça lui hérissa le poil. « Rien », dit-il avec raideur. « Si vous voulez bien m'excuser, madame, je vais reprendre mon travail. » Il lui tourna le dos et se pencha sur son balai.

Elle l'attrapa par le bras et le fit pivoter. « Répondez-moi ! Ou... ou — je le dirai au Capitaine, voilà ce que je ferai ! »

Max compta jusqu'à dix, puis juste pour être sûr, récita mentalement les douze premiers logarithmes naturels à 7 décimales. « C'est votre privilège, madame », dit-il avec un calme étudié, « mais d'abord, quel est votre nom et quelle est votre affaire ici ? Je suis responsable de ces compartiments et de ces animaux — en tant que représentant du Capitaine. »

Cela, il le savait, était conforme au droit spatial, bien que la chaîne fût longue. Elle parut surprise. « Eh bien, je suis Eldreth Coburn », laissa-t-elle échapper comme si tout le monde devait le savoir.

« Et votre affaire ? »

« Je suis venue voir Mr. Chips — bien sûr ! »

« Très bien, madame. Vous pouvez rendre visite à votre animal pendant une période raisonnable », ajouta-t-il, citant mot pour mot sa feuille d'instructions de poste. « Ensuite il retourne dans sa cage. Ne dérangez pas les autres animaux et ne les nourrissez pas. Ce sont les ordres. »

Elle commença à parler, se ravisa et se mordit la lèvre. Le chiot-araignée avait regardé de visage en visage et écouté une conversation bien au-delà de ses capacités, bien qu'il ait pu sentir les émotions impliquées. Maintenant il tendit la main et tira la manche de Max.

« Max », annonça Mr. Chips joyeusement. « Max ! »

Mlle Coburn parut de nouveau surprise. « C'est votre nom ? »

« Oui, madame. Max Jones. Je suppose qu'il essayait de me présenter. C'est ça, mon vieux ? »

« Max », répéta fermement Mr. Chips. « Ellie. »

Eldreth Coburn baissa les yeux, puis regarda Max avec un sourire penaud. « Vous deux semblez être amis. Je suppose que j'ai parlé mal à propos. Moi et ma grande bouche. »

« Aucune offense voulue, j'en suis sûr, madame. » Max avait continué à parler avec raideur ; elle répondit rapidement : « Oh, mais j'ai été grossière ! Je suis désolée — je suis toujours désolée après. Mais j'ai paniqué quand j'ai vu la cage ouverte et vide et j'ai cru que j'avais perdu Chipsie. »

Max sourit à contrecœur. « Bien sûr. Je ne vous en veux pas du tout. Vous aviez peur. »

« C'est ça — j'avais peur. » Elle lui jeta un coup d'œil. « Chipsie vous appelle Max. Puis-je vous appeler Max ? »

« Pourquoi pas ? Tout le monde le fait — et c'est mon nom. »

« Et vous m'appellez Eldreth, Max. Ou Ellie. »

Elle resta, jouant avec le chiot-araignée, jusqu'à ce que Max ait fini avec le bétail. Elle dit alors avec réticence : « Je suppose que je ferais mieux d'y aller, ou on va remarquer mon absence. »

« Vous allez revenir ? »

« Oh, bien sûr ! »

« Euh... Mademoiselle Eldreth... »

« Ellie. »

« ... Puis-je poser une question ? » Il se dépêcha de continuer : « C'est peut-être pas mes affaires, mais qu'est-ce qui vous a pris si longtemps ? Ce petit bonhomme était terriblement seul. Il pensait que vous l'aviez abandonné. »

« Pas « il » — « elle ». »

« Hein ? »

« Mr. Chips est une fille », dit-elle d'un air d'excuse. « C'était une erreur que n'importe qui pouvait faire. Ensuite il était trop tard, parce que ça l'aurait embrouillée de changer son nom. »

Le chiot-araignée leva les yeux joyusement et répéta : « Mr. Chips est une fille. Bon-bon, Ellie ? »

« La prochaine fois, mon chou. »

Max doutait que le nom soit important, avec le chiot-araignée le plus proche à des années-lumière. « Vous n'avez pas répondu à ma question ? »

« Oh. J'étais tellement en colère à ce sujet que je voulais mordre. Ils ne m'ont pas laissée. »

« Qui ça « ils » ? Vos parents ? »

« Oh, non ! Le Capitaine et Mme Dumont. »

Max décida qu'il était presque aussi difficile d'extraire des informations d'elle que de Mr. Chips. « Vous voyez, je suis montée à bord sur une civière — une fièvre idiote, probablement une intoxication alimentaire. Ça ne pouvait pas être grand-chose parce que je suis solide. Mais ils m'ont gardée au lit et quand le Médecin m'a laissée me lever, Mme Dumont a dit que je ne devais pas descendre sous le pont « C ». Elle avait une notion insipide que ce n'était pas convenable. »

Max comprit l'objection de l'hôtesse ; il avait déjà découvert que certains de ses camarades de bord étaient des types rudes — bien qu'il doutât qu'aucun d'eux ne risque d'ennuyer une passagère. Le Capitaine Blaine ferait probablement éjecter un homme dans l'espace pour ça.

« Alors j'ai dû m'échapper en douce. Ils me cherchent probablement en ce moment. Je ferais mieux de filer. »

Cela ne correspondait pas aux plans de Mr. Chips ; le chiot-araignée s'accrochait à elle et sanglotait, s'arrêtant de temps en temps pour essuyer ses larmes avec ses petits poings.

« Oh là là ! »

Max parut troublé. « Je suppose que je l'ai gâté — gâtée. Mr. Chips, je veux dire. » Il expliqua comment la cérémonie du bercement du bébé était née.

Eldreth protesta : « Mais je dois y aller. Qu'est-ce que je fais ? »

« Tenez, voyons s'il — si elle — veut venir à moi. »

Mr. Chips voulait bien et vint. Eldreth lui donna une tape et courut dehors, après quoi Mr. Chips mit encore plus longtemps que d'habitude à s'assoupir. Max se demanda si on pouvait hypnotiser les chiots-araignées ; le rituel devenait monotone.

Eldreth se présenta le lendemain sous l'œil sévère de Mme Dumont. Max fut respectueux envers l'hôtesse et prit soin d'appeler Eldreth « Mademoiselle Coburn ». Elle revint seule le lendemain. Il regarda au-delà d'elle et haussa les sourcils. « Où est votre chaperon ? »

Eldreth gloussa. « La Dumont a consulté son mari et il a fait appel à votre chef — le gros. Ils ont convenu que vous étiez un parfait petit gentleman, totalement inoffensif. Comment vous trouvez ça ? »

Max y réfléchit. « Eh bien, je suis tueur à la hache de profession, mais je suis en vacances. »

« C'est gentil. Qu'est-ce que vous avez là ? »

C'était un jeu d'échecs tridimensionnel. Max avait joué avec son oncle, c'était un jeu que tous les astrogateurs pratiquaient. Découvrant que certains des cartographes et opérateurs de calculateurs y jouaient, il avait investi ses pourboires dans un jeu du magasin du bord. C'était un jeu bon marché, sans lumières d'attention ni dispositif de déplacement à distance, étant simplement des plateaux transparents empilés et des pièces moulées au lieu de sculptées, mais cela suffisait.

« C'est des échecs en volume. Vous avez déjà vu ? »

« Oui. Mais je ne savais pas que vous y jouiez. »

« Pourquoi pas ? Vous avez déjà joué aux échecs plats ? »

« Un peu. »

« Les principes sont les mêmes, mais il y a plus de pièces et une direction de plus pour se déplacer. Tenez, je vais vous montrer. »

Elle s'assit en tailleur face à lui et il passa en revue les mouvements. « Ceux-ci sont des cargos robots... des pions. Ils peuvent être promus en n'importe quoi d'autre s'ils atteignent le bord opposé. Ces quatre-là sont des vaisseaux stellaires ; ce sont les seuls avec des mouvements bizarres, ils correspondent aux cavaliers. Ils doivent faire des transitions interespace, toujours hors du niveau où ils sont vers un autre niveau et la transition doit être liée d'une certaine façon, comme ceci — ou ceci. Et voici le vaisseau amiral impérial ; c'est celui qu'il faut mater. Ensuite il y a... »

Ils firent une partie d'entraînement, avec l'aide de Mr. Chips, qui aimait déplacer les pièces et ne se souciait pas de savoir à qui c'était le tour. Bientôt il dit : « Vous comprenez

vite. »

« Merci. »

« Bien sûr, les *vrais* joueurs jouent aux échecs à quatre dimensions. »

« Vous y jouez ? »

« Eh bien, non. Mais j'espère apprendre un jour. C'est juste une question de garder en tête une relation spatiale de plus. Mon oncle y jouait. Il allait me l'apprendre, mais il est mort. »

Il se retrouva à parler de son oncle. Il s'arrêta sans mentionner sa propre déception. Eldreth prit une des pièces vaisseau stellaire sur un plateau. « Dites, Max, on est assez près de notre première transition, non ? »

« Quelle heure est-il ? »

« Euh, seize heures vingt et une — dites, je ferais mieux de remonter. »

« Alors c'est, euh, environ trente-sept heures et sept minutes, selon l'équipe des calculateurs. »

« Mmm... vous semblez vous y connaître en ces choses. Pourriez-vous me dire exactement ce qu'on fait ? J'ai entendu l'Astrogateur en parler à table mais je n'ai rien compris. On plonge dans une sorte de distorsion spatiale ; c'est bien ça ? »

« Oh non, pas une distorsion spatiale. C'est un terme idiot — l'espace ne se « distord » pas sauf aux endroits où π n'est pas exactement trois virgule un quatre un cinq neuf deux six cinq trois cinq huit neuf sept neuf trois deux trois huit quatre six deux six quatre trois trois huit trois deux sept, et ainsi de suite — comme à l'intérieur d'un noyau atomique. Mais nous nous dirigeons vers un endroit où l'espace est *vraiment* plat, pas juste légèrement courbé comme il l'est près d'une étoile. Les anomalies sont toujours plates, sinon elles ne pourraient pas s'emboîter — être congruentes. »

Elle parut perplexe. « Pardon ? »

« Écoutez, Eldreth, jusqu'où êtes-vous allée en mathématiques ? »

« Moi ? J'ai échoué aux fractions impropres. Mlle Mimsey était très mécontente de moi. »

« Mlle Mimsey ? »

« L'École pour Jeunes Filles de Mlle Mimsey, alors vous voyez que je peux écouter avec un esprit ouvert. » Elle fit une grimace. « Mais vous m'avez dit que tout ce que vous avez fréquenté c'était un lycée de campagne et que vous n'avez même pas pu finir. Hein ? »

« Oui, mais j'ai appris de mon oncle. C'était un grand mathématicien. Bon, il n'avait pas de théorèmes à son nom — mais un grand quand même, *moi* je pense. » Il fit une pause. « Je ne sais pas exactement comment vous expliquer ; ça demande des équations. Dites ! Pourriez-vous me prêter ce foulard que vous portez une minute ? »

« Hein ? Eh bien, bien sûr. » Elle le retira de son cou. C'était une impression photo montrant une image stylisée du système solaire, un souvenir du Jour de l'Union Solaire. Au milieu du carré de tissu se trouvait le soleil conventionnel entouré de cercles représen-

tant les orbites des planètes solaires, avec quelques comètes jetées dedans. L'échelle était terriblement déformée et c'était inutile comme image structurelle du système natal, mais cela suffisait.

Max le prit et dit : « Voici Mars. »

Eldreth dit : « Vous lisez dessus. C'est de la triche. »

« Chut un moment. Voici Jupiter. Pour aller de Mars à Jupiter, vous devez aller d'ici à ici, n'est-ce pas ? »

« Évidemment. »

« Mais supposons que je le plie de sorte que Mars soit sur Jupiter ? Qu'est-ce qui empêche de simplement traverser ? »

« Rien, je suppose. Sauf que ce qui marche pour ce foulard ne marcherait pas très bien en pratique. N'est-ce pas ? »

« Non, pas aussi près d'une étoile. Mais ça marche très bien après qu'on s'éloigne assez d'une étoile. Vous voyez, c'est exactement ce qu'est une anomalie, un endroit où l'espace est replié sur lui-même, transformant une longue distance en pas de distance du tout. »

« Alors l'espace *est* distordu. »

« Non, non, non ! Regardez, j'ai juste plié votre foulard. Je ne l'ai pas étiré ! Je ne l'ai même pas froissé. L'espace est pareil ; il est chiffonné comme une feuille de papier froissé — mais il n'est pas distordu, juste chiffonné. À travers quelques dimensions supplémentaires, bien sûr. »

« Je ne vois pas de « bien sûr » là-dedans. »

« Les maths sont simples, mais c'est dur d'en parler parce qu'on ne peut pas le voir. L'espace — *notre* espace — peut être chiffonné assez petit pour tenir dans une tasse à café, tous les centaines de milliers d'années-lumière. Une tasse à café à quatre dimensions, bien sûr. »

Elle soupira. « Je ne vois pas comment une tasse à café à quatre dimensions pourrait même contenir du café, et encore moins une galaxie entière. »

« Pas de problème du tout. Vous pourriez fourrer ce foulard léger dans un dé à coudre. Même principe. Mais laissez-moi finir. Ils pensaient autrefois que rien ne pouvait aller plus vite que la lumière. Eh bien, c'était à la fois vrai et faux. Ça... »

« Comment ça peut être les deux ? »

« C'est une des anomalies de Horst. Vous ne pouvez pas aller plus vite que la lumière, pas dans notre espace. Si vous le faites, vous en sortez. Mais si vous le faites là où l'espace est replié et congruent, vous resurgissez dans notre propre espace — mais très loin. À quelle distance dépend de comment c'est replié. Et ça dépend de la masse dans l'espace, d'une façon compliquée qui ne peut pas être décrite en mots mais peut être calculée. »

« Mais supposons qu'on le fasse n'importe où ? »

« C'est ce qui est arrivé aux premiers qui ont essayé. Ils ne sont pas revenus. Et c'est pourquoi les missions d'exploration sont dangereuses ; les vaisseaux d'exploration passent

par des anomalies qui ont été calculées mais jamais essayées. C'est aussi pourquoi les astrogateurs sont si bien payés. Ils doivent diriger le vaisseau vers un endroit qu'on ne peut pas voir et ils doivent mettre le vaisseau là juste sous la vitesse de la lumière et ils doivent accélérer au bon point du monde. Oubliez une décimale ou utilisez un raccourci qui masque une indétermination et c'est trop tard. Maintenant on accélère à vingt-quatre g depuis qu'on a quitté l'atmosphère. On ne le sent pas bien sûr parce qu'on est transportés à l'intérieur d'un champ de discontinuité à une gravité artificielle — c'est une autre des anomalies. Mais on s'approche de la vitesse de la lumière, contre le Mur d'Einstein ; bientôt on sera pressés à travers comme un pépin de pastèque entre votre pouce et votre index et on ressortira près de Thêta du Centaure à cinquante-huit années-lumière. Simple, si on le regarde bien. »

Elle frissonna. « *Si* on ressort, vous voulez dire. »

« Eh bien... je suppose. Mais ce n'est pas aussi dangereux que les hélicoptères. Et regardez ça de cette façon : s'il n'y avait pas les anomalies, il n'y aurait jamais eu de moyen pour nous d'atteindre les étoiles ; les distances sont trop grandes. Mais rétrospectivement, il est évident que tout ce vide ne pouvait pas être réel — il *fallait* qu'il y ait les anomalies. C'est ce que mon oncle disait. »

« Je suppose qu'il devait avoir raison, même si je ne comprends pas. » Elle se leva d'un bond. « Mais je sais que je ferais mieux de remonter, ou Mme Dumont pourrait changer d'avis. » Elle serra Mr. Chips dans ses bras et fourra la petite créature dans les bras de Max. « Bercez le bébé — soyez sympa. »

Chapitre 8

Trois façons de réussir

Max avait l'intention de rester éveillé pendant la première transition, mais il dormit tout du long. Elle eut lieu peu après cinq heures du matin, heure du vaisseau. Quand il fut réveillé par le réveil des non-postés à six heures, tout était fini. Il enfila ses vêtements à la hâte, furieux de ne pas s'être réveillé plus tôt, et se précipita vers les ponts supérieurs.

Les coursives au-dessus du pont Charlie étaient silencieuses et vides ; même les lève-tôt parmi les passagers ne seraient pas debout avant une heure encore. Il alla directement au Salon Bifrost et le traversa jusqu'au hublot d'observation, placé là pour le plaisir des passagers.

Les étoiles semblaient normales mais les constellations familières et séculaires avaient disparu. Seule la Voie Lactée, notre propre galaxie, semblait comme d'habitude — pour cette énorme spirale d'étoiles, d'environ cent mille années-lumière de diamètre, un minuscule déplacement de moins de soixante années-lumière était négligeable. Une étoile extrêmement brillante jaune-blanc était visible ; Max décida que ce devait être Thêta du Centaure, le soleil de la Planète de Garson, leur premier arrêt.

Il partit peu après, ne voulant pas risquer d'être surpris à flâner dans le territoire des passagers. Les bacs à litière qui constituaient son prétexte furent ensuite remplacés avec plus de rapidité que d'habitude et il était de retour dans les quartiers de l'équipage à temps pour le petit-déjeuner.

Le passage vers la Planète de Garson prit presque un mois même à la haute accélération possible à un vaisseau Horst-Conrad. Eldreth continuait à faire des visites quotidiennes pour voir Mr. Chips — et pour parler et jouer aux échecs 3-D avec Max. Il apprit que bien qu'elle ne soit pas née sur Hespéra, mais à Auckland sur Terre, Hespéra était néanmoins son foyer.

« Papa m'a envoyée pour qu'on fasse de moi une dame, mais ça n'a pas pris. »

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

Elle sourit. « Je suis un problème. C'est pour ça qu'on m'a fait revenir. Tu es en échec, Max. Chipsie ! Repose ça. Je crois que ce petit démon joue dans ton camp. »

Il reconstitua peu à peu ce qu'elle voulait dire. L'école de Mlle Mimsey avait été la troisième d'où elle avait été expulsée. Elle n'aimait pas la Terre, elle était déterminée à rentrer chez elle, et elle avait créé un règne de terreur dans chaque institution à laquelle elle avait été confiée. Son père veuf avait été déterminé à ce qu'elle reçoive une éducation « convenable », mais elle avait été dans une meilleure position stratégique pour imposer

sa volonté — les avocats terriens de son père s'étaient lavé les mains d'elle et l'avaient renvoyée chez elle.

Sam fit l'erreur de taquiner Max à propos d'Eldreth. « Tu as réussi à lui faire fixer la date, mon vieux ? »

« Qui a fixé quelle date ? »

« Voyons, voyons ! Tout le monde dans le vaisseau est au courant, sauf peut-être le Capitaine. Pourquoi jouer les idiots avec ton vieux pote ? »

« Je ne sais pas de quoi tu parles ! »

« Je ne critiquais pas, j'admirais. Je n'aurais jamais le culot de viser une trajectoire si haute moi-même. Mais comme grand-papa disait toujours, il n'y a que trois façons de réussir : la sueur et le génie, naître dans la bonne famille, ou s'y marier. Des trois, épouser la fille du patron est la meilleure, parce que... Hé ! Doucement ! » Sam recula vivement hors de portée.

« Retire ça ! »

« Je retire, je retire. J'avais tort. Mais mes remarques étaient inspirées par une pure admiration. Erronée, j'admets. Alors je m'excuse et retire l'admiration. »

« Mais... » Max sourit malgré lui. C'était impossible de rester en colère contre Sam. Bien sûr, l'homme était un gredin, probablement un déserteur, certainement un rabaisseur qui regardait toujours les choses sous le jour le plus mesquin, mais — eh bien, voilà. Sam était son ami.

« Je savais que tu plaisantais. Comment pourrais-je envisager de me marier quand toi et moi allons... »

« Baisse la voix. » Sam continua doucement : « Tu t'es décidé ? »

« Oui. C'est la seule issue, je suppose. Je ne veux pas retourner sur Terre. »

« Bravo ! Tu ne le regretteras jamais. » Sam parut pensif. « On aura besoin d'argent. »

« Eh bien, j'en aurai un peu sur les livres. »

« Ne sois pas bête. Tu essaies de retirer plus que de l'argent de poche et ils ne te laisseront jamais mettre le pied à terre. Mais ne t'inquiète pas — garde tes pourboires, tout ce que le Gros te laissera garder, et je nous trouverai une mise. C'est mon tour. »

« Comment ? »

« Plein de façons. Tu peux oublier ça. »

« Bon... d'accord. Dis, Sam, qu'est-ce que tu voulais dire quand — je veux dire, bon, supposons que je veuille épouser Ellie — ce n'est pas le cas bien sûr ; c'est juste une gamine et de toute façon je ne suis pas du genre à me marier — mais supposons ? Pourquoi quelqu'un s'en soucierait ? »

Sam parut surpris. « Tu ne sais pas ? »

« Pourquoi je demanderais ? »

« Tu ne sais pas qui elle est ? »

« Hein ? Elle s'appelle Eldreth Coburn et elle rentre chez elle à Hespéra, c'est une coloniale. Et alors ? »

« Mon pauvre garçon ! Elle n'a pas mentionné qu'elle est la fille unique de Son Excellence Suprême, le Général Sir John FitzGerald Coburn, O.B.E., K.B., O.S.U., et probablement X.Y.Z., Ambassadeur Impérial sur Hespéra et Commissaire Résident Plénipotentiaire ? »

« *Hein* ? Oh mon Dieu ! »

« Tu comprends, gamin ? Avec le moindre soupçon de finesse tu peux être un rentier exilé, au moins. Choisis ta planète, du moment que ce n'est pas Hespéra. »

« Oh, va te faire cuire un œuf ! C'est une fille bien de toute façon. »

Sam ricana. « Ça c'est sûr. Comme grand-papa disait, « c'est un mal qui ne ramasse pas de mousse ». »

Cette connaissance troubla Max. Il avait réalisé qu'Eldreth devait être aisée — elle était passagère, non ? Mais il n'avait aucune crainte révérencielle de la richesse. L'accomplissement tel qu'exemplifié par son oncle tenait beaucoup plus de respect à ses yeux. Mais l'idée qu'Eldreth venait d'une strate si impossiblement haute — et que lui, Maximilian Jones, était considéré comme un chasseur de fortune et un arriviste social pour cette raison — était assez perturbante.

Il décida d'y mettre fin. Il commença par laisser son travail s'accumuler pour pouvoir dire honnêtement qu'il n'avait pas le temps de jouer aux échecs 3-D. Alors Ellie mit la main à la pâte et l'aida.

Pendant qu'il jouait la partie inévitable qui suivit, il tenta une approche directe. « Écoute, Ellie, je ne pense pas que tu devrais rester ici à jouer aux échecs 3-D avec moi. Les autres passagers descendent voir leurs animaux et ils remarquent. Ils vont jaser. »

« Peuh ! »

« Je suis sérieux. Oh, toi et moi savons que c'est innocent, mais ça n'en a pas l'air. »

Elle avança sa lèvre inférieure. « Tu vas me créer des problèmes ? Tu parles exactement comme Mlle Mimsey. »

« Tu peux descendre voir Chipsie, mais tu ferais mieux de descendre avec un des autres propriétaires d'animaux. »

Elle commença à faire une réponse cinglante, puis haussa les épaules. « D'accord, ce n'est pas l'endroit le plus confortable de toute façon. À partir de maintenant on joue au Salon Bifrost, les après-midi quand ton travail est fini et les soirs. »

Max protesta que M. Giordano ne le laisserait pas ; elle répondit rapidement : « Ne t'inquiète pas pour ton chef. Je peux l'enrouler autour de mon petit doigt. » Elle illustra par un geste.

L'image du corpulent M. Gee dans une telle position ralentit la réponse de Max, mais il réussit finalement à dire : « Ellie, les membres d'équipage ne peuvent pas utiliser le salon des passagers. C'est... »

« Si, ils peuvent. Plus d'une fois, j'ai vu M. Dumont prendre un café là avec le Capitaine Blaine. »

« Tu ne comprends pas. M. Dumont est presque un officier, et si le Capitaine le veut comme invité, eh bien, c'est le privilège du Capitaine. »

« Tu serais mon invité. »

« Non, je ne le serais pas. » Il essaya de lui expliquer le règlement strict interdisant aux membres d'équipage de fréquenter les passagers. « Le Capitaine serait furieux s'il nous voyait en ce moment — pas contre toi, contre moi. S'il me surprenait dans le salon des passagers, il me botterait le derrière jusqu'au pont « H ». »

« Je ne le crois pas. »

« Mais... » Il haussa les épaules. « Très bien. Je monterai ce soir. Il ne me bottera pas, en fait ; ce serait indigne de lui. Il enverra juste M. Dumont me dire de partir, puis il me convoquera demain matin. Je ne me soucie pas d'être mis à l'amende d'un mois de salaire si c'est ce qu'il faut pour te montrer comment sont les choses. »

Il put voir qu'il l'avait enfin atteinte. « Eh bien, je trouve ça parfaitement pourri ! Tout le monde est égal. Tout le monde ! C'est la loi. »

« Ils le sont ? Seulement vu d'en haut. »

Elle se leva soudain et partit. Max dut de nouveau apaiser Mr. Chips, mais il n'y avait personne pour l'apaiser lui. Il décida que le jour où lui et Sam disparaîtraient par-dessus un horizon et se perdraient ne pouvait pas venir assez tôt.

Eldreth revint le lendemain mais en compagnie d'une Mme Mendoza, la propriétaire dévouée d'un chow-chow qui lui ressemblait beaucoup. Eldreth traita Max avec la politesse impersonnelle d'une dame qui « est gentille » avec les domestiques, sauf pour un bref moment quand Mme Mendoza fut hors de portée d'oreille.

« Max ? »

« Oui, mademoiselle ? »

« Je vais t'« oui mademoiselle » ! Écoute, Max, quel était le nom de ton oncle ? C'était *Chester Jones* ? »

« Eh bien, oui, c'était ça. Mais pourquoi... »

« Peu importe. »

Mme Mendoza les rejoignit. Max fut forcé de laisser tomber. Le lendemain matin, le magasinier des provisions sèches vint le chercher. « Hé, Max ! Le Ventre te veut. Tu ferais mieux de te dépêcher — je crois que tu as des ennuis. »

Max s'inquiéta en se dépêchant. Il ne pouvait penser à rien qu'il ait fait dernièrement ; il essaya de supprimer la peur horrible qu'Ellie était impliquée. Il était clair que M. Giordano n'était pas content mais tout ce qu'il dit fut : « Présente-toi au bureau du Commissaire. Vite. »

Max se dépêcha. Le Commissaire n'était pas là ; M. Kuiper le reçut et l'examina d'un œil froid. « Mets un uniforme propre et fais vite. Puis présente-toi à la cabine du

Capitaine. »

Max resta immobile et déglutit. M. Kuiper aboya : « Eh bien ? Bouge ! »

« Monsieur », balbutia Max, « je ne sais pas où est la cabine du Capitaine. »

« Quoi ? Ça alors ! Pont Able, rayon neuf zéro et vers l'extérieur. »

Max bougea. Le Capitaine était dans sa cabine. Avec lui se trouvaient M. Samuels le Commissaire, M. Walther le Second, et le Dr Hendrix l'Astrogateur. Max conclut que quoi que ce fût pour quoi il allait être jugé, ce ne pouvait être rien de trivial.

Mais il se souvint de dire : « L'aide-intendant de troisième classe Jones se présente, monsieur. »

Le Capitaine Blaine leva les yeux. « Oh, oui. Trouvez une chaise. »

Max en trouva une, s'assit sur le bord. Le Capitaine dit au Second : « Dans ces circonstances, Dutch, je suppose que c'est la meilleure chose à faire — bien que ça semble un peu drastique. Vous êtes d'accord, Hal ? »

Le Commissaire était d'accord. Max se demanda à quel point c'était drastique et s'il y survivrait.

« On l'enregistrera comme une exception, donc, Doc, et j'écirai une explication pour la commission. Après tout, les règlements sont faits pour être enfreints. C'est tout. »

Max décida qu'ils allaient simplement le jeter dans l'espace et expliquer plus tard. Le Capitaine se retourna vers son bureau d'une manière qui signifiait que la réunion était terminée.

Le Second se racla la gorge. « Capitaine... » Il indiqua Max des yeux.

Le Capitaine Blaine releva les yeux. « Oh, oui ! Jeune homme, votre nom est Jones ? »

« Oui, monsieur. »

« J'ai consulté votre dossier. Je vois que vous avez une fois essayé de devenir cartographe pendant un court moment sur le *Thule* ? »

« Euh, oui, Capitaine. »

« Ça ne vous a pas plu ? »

« Eh bien, monsieur. » Max se demanda ce que Sam dirait confronté à un tel fantôme. « C'était comme ça... pour dire la vérité, je n'ai pas fait grand-chose à part vider les cendriers dans le Trou — dans la salle de contrôle. » Il retint son souffle.

Le Capitaine sourit brièvement. « Ça peut parfois se passer comme ça. Seriez-vous intéressé à réessayer ? »

« Quoi ? Oui, *monsieur* ! »

« Dutch ? »

« Capitaine, d'ordinaire je ne vois pas l'intérêt qu'un homme essaie deux fois pour le même poste. Mais il y a cette affaire personnelle. »

« En effet. Vous pouvez vous passer de lui, Hal ? »

« Oh, certainement, Capitaine. Il n'est guère un homme clé là où il est. » Le Commissaire sourit. « Valet du pont du bas. »

Le Capitaine sourit et se tourna vers l'Astrogateur. « Je ne vois pas d'objection, Doc. C'est une affaire de guildes, bien sûr. »

« Kelly est prêt à l'essayer. Il lui manque un homme, vous savez. »

« Très bien, alors... »

« Juste un moment, Capitaine. » L'Astrogateur se tourna vers Max. « Jones... vous aviez un parent dans ma guilde ? »

« Mon oncle, monsieur. Chester Jones. »

« J'ai servi sous ses ordres. J'espère que vous avez un peu de son habileté avec les chiffres. »

« Euh, je l'espère, monsieur. »

« Nous verrons. Présentez-vous au Chef Opérateur de Calculateur Kelly. »

Max réussit à trouver la salle de contrôle sans demander son chemin, bien qu'il pût à peine voir où il allait.

Chapitre 9

Cartographe Jones

Le changement de statut de Max changea toute la perspective de sa vie. Ses relations sociales avec les autres membres d'équipage changèrent, pas entièrement pour le mieux. L'équipe de la salle de contrôle se considérait comme la noblesse de l'équipage, un statut contesté par les techniciens de la salle des machines et ressenti par les intendants. Max découvrit que la guilde qu'il quittait ne le traitait plus avec autant de chaleur tandis que la guilde pour laquelle il tentait sa chance ne l'acceptait pas encore.

M. Gee l'ignorait simplement — il lui marcherait dessus si Max ne se poussait pas. Il semblait considérer la promotion d'essai de Max comme un affront personnel.

Il lui fallut passer au magasin du bord pour des uniformes de cérémonie. Maintenant que son poste de travail était dans la salle de contrôle, maintenant qu'il devait traverser le territoire des passagers pour aller et revenir du travail, il n'était plus permis de traîner en bleu de travail. M. Kuiper le laissa signer ; son argent liquide ne suffisait pas. Il dut aussi signer pour le coût de la permission de travailler hors de sa guilde, avec la perspective de s'endetter encore plus envers les deux guildes s'il était finalement accepté.

Il signa avec joie.

Le département de contrôle de l'*Asgard* consistait en deux officiers et cinq hommes — le Dr Hendrix l'Astrogateur, son assistant astrogateur M. Simes, le Chef Opérateur de Calculateur Kelly, le Cartographe de Première Classe Kovak, le Cartographe de 2^e Classe Smythe, et les opérateurs de calculateur Noguchi et Lundy, tous deux de deuxième classe. Il y avait aussi « Sac » Bennett, communicateur de première classe, mais il ne faisait pas vraiment partie de l'équipe de contrôle, même si son poste était dans le Trou à Soucis ; un vaisseau stellaire était rarement à portée radio de quoi que ce soit sauf aux tout premiers et derniers moments d'un voyage. Bennett faisait double emploi comme secrétaire et factotum du Capitaine Blaine et devait son surnom à la croyance souvent exprimée des autres qu'il passait le plus clair de sa vie dans sa couchette.

Puisque l'*Asgard* était toujours en accélération, un quart continu était maintenu ; pour eux c'en était fini des vieux jours faciles des fusées, avec dix minutes de pilotage suivies de semaines de chute libre avant qu'un nouveau pilotage soit requis. Puisque l'*Asgard* ne transportait pas d'astrogateur apprenti, il n'y avait que deux officiers pour assurer les quarts (le Capitaine Blaine était nécessairement lui-même astrogateur, mais les capitaines n'assurent pas de quarts) ; ce manque était comblé par le Chef Opérateur de Calculateur Kelly, qui assurait un quart régulier comme officier de contrôle de quart. Les autres grades

faisaient un quart sur quatre ; la distinction entre un opérateur de calculateur et un cartographe était nominale dans une salle de contrôle dominée par « Point Décimal » Kelly — ce qu'un homme ne savait pas, il l'apprenait vite, ou trouvait un autre vaisseau.

Des quarts faciles pour tout le monde sauf Max — il fut placé en quart alterné pour instruction, quatre heures de service suivies de quatre heures de repos pendant lesquelles il devait manger, se tenir propre, se détendre, et — s'il trouvait le temps — dormir. Mais il s'en accommodait bien, arrivant en avance et devant parfois recevoir l'ordre de quitter le Trou à Soucis. Ce ne fut que bien plus tard qu'il découvrit que ce régime rigide était la façon de Kelly d'essayer de le briser, de découvrir sa faiblesse et de se débarrasser de lui rapidement s'il n'était pas à la hauteur.

Tous les quarts n'étaient pas agréables. Le tout premier quart de Max fut sous M. Simes. Il grimpa par l'écoutille dans la salle de contrôle et regarda autour de lui avec émerveillement. Sur quatre côtés se trouvaient les merveilleusement délicates caméras à parallaxe. Entre deux d'entre elles, Lundy était assis à la selle du calculateur principal ; il leva les yeux et hocha la tête mais ne parla pas. M. Simes était assis à la console de contrôle, face à l'écoutille ; il avait dû voir Max mais n'en donna aucun signe.

Il y avait d'autres instruments entassés autour des murs, dont certains que Max reconnaissait de ses lectures et des images, et d'autres qui étaient étranges — témoins et jauges de chacun des compartiments du vaisseau, un écran pour reproduire la vue arrière ou « en dessous », microphone et commandes pour le système d'annonces du vaisseau, le « bac » ou stéréographe de vernier dans lequel les plaques des caméras à parallaxe pouvaient être comparées aux cartes, spectrostellographe, dopplerscope, enregistreur multipointt de température de coque, répétiteur radar pour l'atterrissage, trop de choses à assimiler d'un coup. Au-dessus, à travers le dôme d'astrogation, c'était l'univers étoilé.

Il le fixa, bouche bée.

Vivant comme il l'avait fait, à l'intérieur d'une caverne d'acier, il avait à peine vu les étoiles ; le firmament avait été plus présent pour lui à la ferme.

« Hé ! Toi ! »

Max secoua la tête et trouva M. Simes qui le regardait. « Viens ici. »

Max s'exécuta ; l'assistant astrogateur continua : « Tu ne sais pas qu'il faut se présenter à l'officier de quart quand tu prends ton service ? »

« Euh — désolé, monsieur. »

« En plus, tu es en retard. »

Max glissa les yeux vers le chronomètre dans la console ; il manquait encore cinq minutes à l'heure. Simes continua : « Un triste état de choses quand les membres d'équipage relèvent le quart plus tard que l'officier de quart. Comment tu t'appelles ? »

« Jones, monsieur. »

M. Simes renifla. C'était un jeune homme au visage rouge avec des cheveux fins et carotte et un reniflement était son ornement conversationnel habituel, du moins avec les

subalternes. « Fais du café frais. »

« À vos ordres, monsieur. » Max allait demander où et comment, mais M. Simes était retourné à sa lecture. Max regarda Lundy d'un air impuissant, qui indiqua une direction des yeux. Derrière le coffre à cartes, Max trouva une cafetière et dessous des tasses, soucoupes, sucre et boîtes de crème. Il se brûla avant de comprendre les particularités de l'appareil.

M. Simes accepta le breuvage sans le regarder. Max se demanda quoi faire ensuite, décida d'offrir une tasse à Lundy. L'opérateur de calculateur le remercia discrètement et Max décida de risquer d'en prendre une lui-même, puisque cela semblait être accepté. Il l'emporta près du calculateur pour la boire.

Il était encore en train de le faire quand l'officier de quart prit la parole. « Qu'est-ce que c'est ? Une réception de thé ? Jones ! »

« Oui, monsieur ? »

« Nettoie-moi cet endroit. On dirait qu'un troupeau de chucks s'y est vautré. »

La pièce semblait propre, mais Max trouva quelques bouts de papier à ramasser et à jeter dans la goulotte, après quoi il essuya des chromes déjà étincelants. Il avait commencé à repasser les choses une deuxième fois quand Lundy lui fit signe de venir. Max aida alors Lundy à changer les plaques des caméras à parallaxe et le regarda régler la minuterie électronique. M. Simes appuya lui-même sur le bouton de mise en marche, ce qui semblait être son seul travail pendant le quart. Lundy retira les plaques et les installa dans le bac pour comparaison avec les cartes, prit les mesures et les nota dans le journal. Max lui apporta une aide nominale et se fit une idée de comment c'était fait, après quoi il essuya de nouveau les chromes.

Ce fut un long quart. Il alla à sa couchette vidé de l'exaltation qu'il avait ressentie.

Mais les quarts avec le Dr Hendrix et avec le Chef Kelly étaient tout différents. Le Trou à Soucis était un endroit joyeux sous Kelly ; il régnait en tyran bienveillant, criant, jurant, calomniant le café, médissant de ses subalternes et se faisant renvoyer la pareille. Max ne toucha jamais un chiffon à polir quand Kelly était aux commandes ; il était trop occupé non seulement à aider mais à étudier systématiquement tout ce qui se trouvait dans la pièce.

« On n'a pas une fichue chose à faire », lui criait Kelly, « jusqu'à ce qu'on arrive à la Folie de Carson. Rien à faire sauf suivre cette rainure jusqu'à ce qu'on touche terre. Alors toi, mon gaillard, tu vas en faire un paquet. Quand on y sera tu connaîtras ce fichu trou mieux que ta mère connaissait ton père — ou tu peux passer ton temps là à apprendre ce que tu as raté pendant que tes camarades seront à terre à se soûler. Sors le manuel d'instruction du calculateur principal, enlève le panneau arrière et perds-toi dans ces fils. Je ne veux voir que ton derrière tout le reste de ce quart. »

En dix minutes Kelly était à genoux avec lui, l'aidant à tracer les circuits complexes.

Max apprenait, grandement aidé par sa mémoire photographique et plus encore par les

solides bases théoriques qu'il avait reçues de son oncle. Kelly était content. « Je suppose que tu as un peu exagéré quand tu as dit que tu n'avais rien appris sur le *Thule*. »

« Eh bien, pas beaucoup. »

« Johansen avait le Trou à Soucis quand tu essayais ? »

« Euh, oui. » Max espéra frénétiquement que Kelly ne demanderait pas d'autres noms.

« Je m'en doutais. Ce Scandinave ne dirait pas à sa propre mère quel âge il a. »

Vint un quart où Kelly lui fit confiance pour faire un essai à blanc d'une approche de transition sur le calculateur, avec Noguchi s'occupant des tables et Kelly remplaçant l'astrogateur en suivant les enregistrements de la transition réelle que le vaisseau avait faite la dernière fois. La programmation était faite oralement, comme c'est le cas quand l'astrogateur travaille sous pression extrême à partir des dernières données, juste avant de donner le signal crucial d'accélérer au-delà de la vitesse de la lumière. Kelly le prenait beaucoup plus lentement que cela ne se produirait en pratique, pendant que Noguchi consultait les tables et appelait les chiffres à Max.

Il était nerveux au début, ses doigts tremblant tellement qu'il était difficile d'appuyer sur les bonnes touches — puis il se détendit et apprécia, se sentant comme si lui et la machine étaient nés l'un pour l'autre. Kelly disait : « ... fois le logarithme naturel binaire de zéro virgule huit sept oh neuf deux. »

Max entendit la voix de Noguchi renvoyer la donnée pendant qu'il cherchait la page du pouce — mais dans son esprit Max vit la page devant ses yeux bien avant que Noguchi ne la localise ; sans pensée consciente il enfonça les bonnes touches.

« Correction ! » chanta Kelly. « Écoute, tête de mule, tu n'entres pas ces chiffres ; tu attends la traduction par Noggy ici. Combien de fois je dois te le dire ? »

« Mais j'ai... » commença Max, puis s'arrêta. Jusque-là il avait réussi à empêcher quiconque à bord de l'*Asgard* d'apprendre sa mémoire embarrassante et étrange.

« Tu as quoi ? » Kelly commença à effacer la dernière donnée du tableau, puis hésita. « À bien y penser, tu ne peux pas entrer des chiffres décimaux dans ce moulin à spaghetti. Qu'est-ce que tu as fait exactement ? »

Max savait qu'il avait raison et détestait paraître ne pas savoir poser un problème. « Eh bien, j'ai entré les chiffres que Noguchi allait me donner. »

« Répète un peu ? » Kelly le fixa. « Tu lis dans les pensées ? »

« Non. Mais j'ai entré les bons chiffres. »

« Hmm... » Kelly se pencha sur le clavier. « Lis-les, Noggy. »

L'opérateur de calculateur débita une chaîne de uns et de zéros, l'équivalent binaire de l'expression décimale que Kelly lui avait donnée ; Kelly vérifia les touches enfoncées, ses lèvres remuant de concentration. Il se redressa. « J'ai vu une fois un homme faire treize sept avec des dés honnêtes. C'était un coup de bol idiot, Max ? »

« Non. »

« Eh bien ! Noggy, passe-moi ce livre. »

Kelly parcourut le reste du problème, donnant à Max des données brutes et les opérations à effectuer, mais sans traduire les chiffres dans la notation binaire requise par le calculateur. Il feuilletait le livre et jetait des coups d'œil par-dessus l'épaule de Max. Max combattit le trac et enfonça les touches, tandis que la sueur lui coulait dans les yeux.

Enfin Kelly dit : « Okay. Fais-lui cracher. »

Max bascula l'interrupteur qui permettait au calculateur d'avaler le programme et de le ruminer un instant ; la réponse apparut en lumières, éteintes ou allumées — l'équivalent machine des chiffres binaires. Kelly traduisit les lumières en notation décimale, utilisant le manuel. Il jeta alors un coup d'œil au problème enregistré.

Il ferma le registre et le tendit à Noguchi. « Je crois que je vais prendre un café », dit-il tranquillement et s'éloigna.

Noguchi rouvrit le registre, regarda les lumières brillant sur le tableau et consulta le manuel, après quoi il regarda Max très bizarrement. Max vit Kelly le fixer par-dessus une tasse avec la même expression.

Max tendit la main et effaça complètement le tableau ; les lumières s'éteignirent. Il descendit de la selle de l'opérateur de calculateur. Personne ne dit rien.

Le quart suivant de Max fut avec le Dr Hendrix. Il appréciait les quarts avec l'Astrogateur presque autant que ceux avec Kelly ; le Dr Hendrix était un gentleman amical et à la voix douce et accordait autant d'attention à la formation de Max que Kelly. Mais cette fois Kelly s'attarda après avoir été relevé — en soi rien d'inhabituel, car le Chef Opérateur de Calculateur consultait fréquemment, ou simplement rendait visite à l'Astrogateur à ces moments-là. Mais aujourd'hui, après avoir relevé le quart, le Dr Hendrix dit agréablement : « Kelly me dit que vous apprenez à utiliser le calculateur, Jones ? »

« Euh, oui, monsieur. »

« Très bien, faisons un exercice. »

Le Dr Hendrix sortit un vieux journal d'astrogation et sélectionna un problème d'approche de transition similaire à celui que Max avait posé plus tôt. Kelly prit le manuel, prêt à agir comme son « homme des chiffres » — mais n'appela pas les traductions. Max attendit la première ; quand elle ne vint pas, il lut les chiffres sur la page brillant dans son esprit et les enfonça. Cela continua ainsi. Kelly ne dit rien, mais se mouilla les lèvres et vérifia ce que Max faisait chaque fois que le docteur proposait un bout du problème. Kovak regardait de près, ses yeux passant d'acteur en acteur.

Enfin le Dr Hendrix ferma le livre. « Je vois », acquiesça-t-il, comme si c'était un événement quotidien. « Jones, c'est un talent extrêmement intéressant. J'ai lu des cas pareils, mais vous êtes le premier que je rencontre. Vous avez entendu parler de Tom l'Aveugle ? »

« Non, monsieur. »

« Peut-être que la bibliothèque du vaisseau a un compte rendu sur lui. » L'Astrogateur resta silencieux un moment. « Je ne veux pas déprécier votre talent, mais vous ne devez

pas l'utiliser pendant une manœuvre réelle. Vous comprenez pourquoi ? »

« Oui, monsieur. Je crois. »

« Mieux vaut dire que vous ne devez pas l'utiliser sauf si vous pensez qu'une erreur a été commise — auquel cas vous parlerez immédiatement. Mais les tables imprimées restent l'autorité finale. »

« À vos ordres, monsieur. »

« Bien. Venez me voir, s'il vous plaît, dans ma cabine quand vous finirez votre quart. »

C'était le « jour » selon les horloges du vaisseau quand il descendit de quart. Il alla dans la coursive devant la cabine du Dr Hendrix et attendit ; là Ellie le trouva.

« Max ! »

« Oh. Bonjour, Ellie. » Il réalisa avec gêne qu'il ne l'avait pas vue depuis sa promotion provisoire.

« Bonjour qu'il dit ! » Elle se planta devant lui. « Tu es beau à voir — avec tes yeux injectés de sang assortis au passepoil de ta chemise. Où tu étais ? Trop bien pour tes vieux amis ? Tu n'es même pas venu voir Chipsie. »

Il y était allé, une fois, bien qu'il n'ait pas croisé Ellie. Il n'avait pas répété la visite parce que le camarade qui l'avait remplacé n'avait pas aimé être assigné comme femme de chambre aux vaches, moutons, lamas, *et al.* ; il avait semblé penser que c'était la faute de Max.

« Je suis désolé », dit humblement Max, « mais je n'ai pas eu le temps. »

« Une excuse minable. Tu sais ce que tu vas faire maintenant ? Tu vas aller directement au salon et je vais te battre à plates coutures — j'ai trouvé un moyen de contrer ton gambit favori qui te laissera pantois. »

Max ouvrit la bouche, la ferma, l'ouvrit de nouveau. « Non. »

« Parle plus fort. Tu as utilisé un mot que je ne comprends pas. »

« Écoute, Ellie, sois raisonnable. J'attends le Dr Hendrix et dès qu'il me laissera partir je dois dormir un peu. J'ai environ dix heures de retard. »

« Tu peux dormir n'importe quand. »

« Pas quand tu fais quatre heures de service et quatre de repos. Tu dors dès que tu en as l'occasion. »

Elle parut perplexe. « Tu ne veux pas dire que tu travailles un quart sur deux ? Mais c'est criminel. »

« Peut-être, mais c'est comme ça. »

« Mais — je vais arranger ça ! Je vais parler au Capitaine. »

« Ellie ! N'ose pas ! »

« Pourquoi pas ? Le Capitaine Blaine est un vieux sucre d'orge. T'inquiète pas, je vais arranger ça. »

Max prit une grande inspiration, puis parla soigneusement. « Ellie, ne dis rien au Capitaine, rien du tout. C'est une grande opportunité pour moi et ça ne me dérange pas.

Si tu vas toucher à des choses que tu ne comprends pas, tu vas ruiner mes chances. Je serai renvoyé aux écuries. »

« Oh, il ne ferait pas ça. »

« Tu ne comprends pas. Il est peut-être un « vieux sucre d'orge » pour toi ; pour moi il est le Capitaine. Alors ne fais pas ça. »

Elle bouda. « J'essayais juste d'aider. »

« J'apprécie. Mais ne le fais pas. Et de toute façon, je ne peux pas venir au salon, jamais. C'est interdit pour moi. »

« Mais je pensais — je crois que tu essaies juste de m'éviter. Tu circules ici maintenant et tu t'habilles en beaux vêtements. Pourquoi pas ? »

Ils furent interrompus par le Dr Hendrix retournant à sa cabine. « Bonjour, Jones. Bonjour, Mademoiselle Coburn. » Il entra.

Max dit désespérément : « Écoute, Ellie, je dois y aller. » Il se tourna et frappa à la porte de l'Astrogateur.

Le Dr Hendrix ignore l'avoir vu avec Ellie. « Asseyez-vous, Jones. C'était une démonstration très intéressante que vous avez faite. » L'Astrogateur continua : « Je suis curieux de savoir jusqu'où s'étend votre talent. Est-ce juste pour les chiffres ? »

« Eh bien, je suppose que non, monsieur. »

« Devez-vous étudier dur pour le faire ? »

« Non, monsieur. »

« Hmm... On va essayer quelque chose. Avez-vous lu — voyons voir — des pièces de Shakespeare ? »

« Euh, on a eu *Hamlet* et *Comme il vous plaira* à l'école, et j'ai lu *Le Conte d'hiver*. Mais je ne l'ai pas aimé », répondit-il honnêtement.

« Dans ce cas je suppose que vous ne l'avez pas relu. Vous vous en souvenez ? »

« Oh, certainement, monsieur. »

« Hmm... » Le Dr Hendrix prit un volume souple. « Voyons voir. Acte deux, scène trois ; Léontes dit : « Ni nuit ni jour ni repos : ce n'est que faiblesse... » »

Max prit le relais. « ...ce n'est que faiblesse de supporter la chose ainsi ; simple faiblesse. Si la cause n'était pas en existence... » Il continua jusqu'à ce qu'on l'arrête.

« Ça suffit. Je n'aime pas beaucoup cette pièce moi-même. Même l'immortel Will avait ses mauvais jours. Mais comment se fait-il que vous ayez lu ce livre de tables ? Shakespeare à son plus ennuyeux n'est pas si ennuyeux. Je ne les ai jamais lues, pas ce qu'on appellerait « lire ». »

« Eh bien, monsieur, l'oncle Chet avait ses manuels d'astrogation à la maison après sa retraite et il avait l'habitude de me parler beaucoup. Alors je les ai lus. »

« Dois-je comprendre que vous avez mémorisé toute la bibliothèque professionnelle d'un astrogateur ? »

Max prit une grande inspiration. « Eh bien, monsieur, je les ai lus. »

Le Dr Hendrix prit sur ses étagères ses propres outils de sa profession. Il ne se donna pas la peine des tables binaires, celles-ci étant celles que Max avait montré connaître. Il les feuilleta, posa des questions à Max, identifiant finalement ce qu'il voulait seulement par numéro de page. Il ferma la dernière.

« Ouf ! » commenta-t-il, et cligna des yeux. « Bien que je sois conscient qu'il y a de nombreux cas de votre talent dans l'histoire de la psychologie, je dois admettre qu'il est déconcertant d'en rencontrer un. » Il sourit. « Je me demande ce que Frère Witherspoon penserait de cela. »

« Monsieur ? »

« Notre Haut Secrétaire. J'ai peur qu'il serait choqué ; il a des notions conservatrices sur la protection des « secrets » de notre profession. »

Max dit avec malaise : « Est-ce que je risque d'avoir des ennuis, monsieur ? Je ne savais pas que c'était mal de lire les livres de mon oncle. »

« Quoi ? N'importe quoi. Il n'y a pas de « secrets » en astrogation. Vous utilisez ces livres en service, tout comme chaque membre de l'équipe du « Trou ». Les passagers peuvent les lire, pour ce que j'en ai à faire. L'astrogation n'est pas secrète ; elle est simplement difficile. Peu de gens sont assez doués pour pouvoir suivre avec précision le raisonnement mathématique nécessaire pour planifier une — oh, une transition, disons. Mais ça arrange ceux qui se mêlent de politique de guilde de faire croire que c'est un art ésotérique — le prestige, vous savez. »

Le Dr Hendrix fit une pause et tapota l'accoudoir de son fauteuil. « Jones, je veux que vous me compreniez. Kelly pense que vous pourriez faire l'affaire. »

« Euh, c'est bien, monsieur. »

« Mais ne supposez pas que vous en savez plus que lui juste parce que vous avez mémorisé les livres. »

« Oh, non, monsieur ! »

« En fait, votre talent n'est pas nécessaire dans la salle de contrôle. Les vertus nécessaires sont celles que Kelly possède — attention sans faille au devoir, connaissance approfondie de ses outils, soin méticuleux des détails, loyauté profonde envers son travail et son équipage et son vaisseau et envers ceux placés au-dessus de lui professionnellement. Kelly n'a pas besoin de mémoire eidétique ; une bonne mémoire ordinaire combinée à l'intelligence et à l'intégrité sont ce que le travail exige — et c'est ce que je veux dans ma salle de contrôle. »

« Oui, monsieur. »

L'Astrogateur hésita. « Je ne veux pas être offensant mais je veux ajouter ceci. Des talents étranges sont parfois associés à une mentalité ordinaire, voire inférieure — assez souvent pour que les psychologues utilisent le terme « *idiot savant* ». Désolé. Vous n'êtes manifestement pas un idiot, mais vous n'êtes pas nécessairement un génie, même si vous pouvez mémoriser l'Encyclopédie Impériale. Mon point est : je suis plus intéressé par

votre bon sens et votre attention au devoir que par votre mémoire phénoménale. »

« Euh, j'essaierai, monsieur. »

« Je pense que vous ferez un bon cartographe, avec le temps. » Le Dr Hendrix indiqua que l'entretien était terminé ; Max se leva.

« Une dernière chose. »

« Oui, monsieur ? »

« Il y a d'excellentes raisons de discipline et d'efficacité pour lesquelles les membres d'équipage ne fréquentent pas les passagers. »

Max déglutit. « Je sais, monsieur. »

« Faites attention. Les membres de mon département sont prudents sur ce point — même alors c'est difficile. »

Max partit en se sentant dégonflé. Il y était allé en pensant qu'il allait recevoir quelque chose — même une chance de devenir astrogateur. Il se sentait maintenant ramené à sa juste mesure.

Chapitre 10

La Planète de Garson

Max ne vit pas beaucoup Sam pendant les semaines qui suivirent ; le programme rigide lui laissait peu de temps pour les visites. Mais Sam avait prospéré. Comme tous les grands vaisseaux, l'*Asgard* avait une force de police miniature, des gradés expérimentés qui agissaient comme délégués du Second pour faire respecter le règlement du vaisseau. Sam, avec son talent pour la politique et un faux certificat de premier aide-intendant, réussit pendant le remaniement suivant le transfert de Max à être assigné comme maître d'armes pour le département du Commissaire.

Il s'en sortait bien, ne marchant sur les pieds de personne, fermant les yeux sur les violations qui étaient des prérogatives ancestrales et faisant respecter les règles d'hygiène, d'économie et de comportement qui étaient vraiment nécessaires pour un vaisseau bien tenu et heureux... tout cela sans trouver nécessaire de traîner les contrevenants devant le Second pour punition — ce qui convenait à M. Walther comme à l'équipage.

Quand le Commis aux Approvisionnements Maginnis consumma un peu trop librement du produit de M. Gee et insista pour donner une sérénade à ses compagnons de chambrée, Sam l'emmena simplement à la cuisine et lui fit avaler du café noir — puis le lendemain le descendit au pont « H », mit de côté son propre écusson officiel, et donna à Maginnis une correction scientifique qui ne laissa pas de cicatrices mais marqua profondément son âme.

Dans son passé obscur, Sam avait appris à se battre, pas la bagarre de rue, pas le combat simulé stylisé de la boxe, mais l'art qualifié dans lequel un homme désarmé devient une machine mortelle.

Sam avait choisi sa victime soigneusement. S'il l'avait dénoncé, Maginnis aurait considéré Sam comme un mouchard, un simple fouineur à déjouer ou défier, et si la punition avait été sévère, il aurait pu devenir un problème de discipline permanent — sans oublier que dénoncer Maginnis aurait aussi pu mettre en danger une vache sacrée, le Chef Intendant Giordano. En l'état, cela transforma Maginnis en le plus fervent partisan et le meilleur publiciste de Sam, car la fierté particulière mais pas unique de Maginnis exigeait qu'il considère l'homme qui l'avait vaincu comme « le type le plus redoutable sur deux jambes, la mort dans chaque main, un *vrai* homme ! Pas de blagues avec le vieux Sam — essaie toi-même et vois comment *tu* t'en sors. Vas-y, je veux parier. »

Il ne fut pas nécessaire pour Sam de donner une deuxième leçon.

Un mécanicien supérieur était chef maître d'armes et le supérieur nominal de Sam ; ces

deux-là constituaient la force de police de leur petite ville. Quand le technicien demanda à retourner au quart de veille de la salle des machines et fut remplacé par un mécanicien de troisième classe, il était naturel que Walther désigne Sam comme Chef Maître d'Armes. Il avait visé ce poste depuis le moment où il s'était engagé.

Tout chef de police n'importe où a des pouvoirs bien au-delà de ceux établis par la loi. Tant que Sam restait en bons termes avec M. Kuiper, M. Giordano, et (dans une moindre mesure) avec M. Dumont, tant qu'il prenait soin d'éviter d'exercer son autorité soit dans les espaces mécaniques soit dans le Trou à Soucis, il était l'homme le plus puissant du vaisseau — plus puissant dans toutes les questions pratiques que le Second lui-même puisqu'il était la présence visible du Second.

Telle était la situation quand le vaisseau se posa sur la Planète de Garson.

La Planète de Garson nous apparaissait comme un morceau de rebut laissé quand l'univers fut terminé. Elle a une gravité de surface d'un et quart, trop pour le confort, elle est froide comme le cœur d'un usurier, et elle a une atmosphère de méthane irrespirable par les humains. Avec le ciel grouillant de meilleures planètes, elle serait évitée si elle n'était pas une étape indispensable.

Il n'y a qu'une seule congruence Horst d'exploration près du Soleil de la Terre et sa transition place le voyageur près de Thêta du Centaure — et des treize planètes de ce soleil, la Planète de Garson possède la maigre vertu d'être la moins désagréable. Mais il y a une demi-douzaine de congruences cartographiées accessibles depuis Thêta du Centaure, ce qui fait de la Planète de Garson l'inévitable carrefour du commerce de l'Union Solaire.

Max y toucha terre une seule fois ; une fois était bien assez. La colonie au port spatial, en partie sous dôme, en partie creusée sous les dômes, ressemblait beaucoup aux villes lunaires et n'était pas très différente des terriers sous n'importe quelle grande ville terrienne, mais pour Max c'était nouveau puisqu'il n'était jamais allé sur Luna et n'avait jamais vu de grande ville sur Terre autre qu'Earthport.

Il descendit à terre avec Sam, habillé de ses plus beaux vêtements et rempli de curiosité.

Il n'était pas nécessaire de mettre une combinaison pressurisée ; le port fournissait à chaque paquebot un tube pressurisé du sas du vaisseau au sas du dôme. Une fois à l'intérieur, Sam se dirigea vers les niveaux inférieurs. Max protesta : « Sam, montons voir autour. »

« Hein ? Il n'y a rien là-haut. Un hôtel et quelques boutiques chères et des pièges à touristes pour les passagers payants. Tu veux payer un mois de salaire pour un steak ? »

« Non. Je veux voir *dehors*. Me voilà sur une planète étrangère et je ne l'ai pas vue du tout. Je n'ai pas pu la voir de la salle de contrôle quand on a atterri et maintenant je n'ai rien vu que l'intérieur d'un tube de transport et ça. » Il désigna les murs du couloir.

« Rien à voir qu'un brouillard jaune, épais et sale qui ne se lève jamais. Pire que Vénus. Mais fais comme tu veux. J'ai des choses à faire, mais si tu ne veux pas rester avec moi tu n'es certainement pas obligé. »

Max décida de rester. Ils continuèrent à descendre et débouchèrent dans un large couloir éclairé pas très différent de cette rue à Earthport où se trouvait le restaurant de Percy, sauf qu'il était couvert. Il y avait les mêmes bars, les mêmes attractions tape-à-l'œil pour que l'étranger se sépare de son argent, même jusqu'à la boutique de tailleur avec la vente permanente de « LIQUIDATION ».

Plusieurs autres vaisseaux étaient arrivés et le secteur était bondé. Sam regarda autour de lui. « Maintenant, trouvons un endroit pour un verre tranquille et une discussion. »

« Et là ? » répondit Max, pointant vers une enseigne qui disait LE MEILLEUR TROU. « Ça a l'air propre et gai. »

Sam le guida rapidement devant. « Ça l'est », acquiesça-t-il, « mais pas pour nous. »

« Pourquoi pas ? »

« Tu n'as pas remarqué les clients ? Des Marines Impériaux. »

« Et alors ? Je n'ai rien contre les Impériaux. »

« Mmm...non », acquiesça Sam, toujours pressant le pas, « mais ces gars-là sont solidaires et ils ont la mauvaise habitude de ne pas apprécier qu'un civil ait le mauvais goût de s'asseoir dans un établissement qu'ils se sont approprié. Tu veux te faire casser les côtes ? »

« Hein ? Ça n'arriverait pas si je m'occupais de mes affaires, non ? »

« Peut-être. Peut-être pas. Suppose qu'une hôtesse décide que tu es « mignon » — et que le beau gosse tiré à quatre épingles avec qui elle était veuille en faire une affaire ? Max, tu es un bon garçon — mais il n'y a tout simplement pas de demande pour les bons garçons. Pour éviter les ennuis il faut s'en tenir éloigné. »

Ils se frayèrent un chemin à travers la foule pendant encore cent mètres avant que Sam ne dise : « Nous y voilà — pourvu que Lippy tienne encore l'endroit. »

L'enseigne disait L'ATTERRISSAGE SÛR ; c'était plus grand mais moins plaisant que LE MEILLEUR TROU.

« Qui est Lippy ? »

« Tu ne le rencontreras probablement pas. » Sam entra et choisit une table. Max regarda autour de lui. Ça ressemblait à n'importe quel autre bar-grill de cinquième ordre.

« Je pourrais avoir un soda à la fraise ici ? J'en ai envie depuis des lustres — j'avais l'habitude d'en prendre un le samedi quand j'allais au Carrefour. »

« Ils ne peuvent pas t'interdire d'essayer. »

« D'accord. Sam, quelque chose que tu as dit — tu te souviens de l'histoire que tu m'as racontée sur ton ami dans les Impériaux ? Le Sergent Roberts ? »

« Qui ? »

« Ou Richards. Je n'ai pas bien entendu. »

« Jamais entendu parler de ce type. »

« Mais... »

« Jamais entendu parler de lui. Voilà le serveur. »

Le serveur humanoïde sirien n'avait pas non plus entendu parler de soda à la fraise. Il n'avait pas de muscles faciaux mais la peau de son dos rampait et ondulait avec une incompréhension embarrassée. Max se rabattit sur quelque chose appelé « Vieux Heidelberg » bien que ça n'ait jamais été à moins de cinquante années-lumière de l'Allemagne. Ça avait pour Max le goût d'eau savonneuse froide, mais puisque Sam avait payé, il le fit durer et fit semblant de boire.

Sam bondit presque immédiatement. « Reste là, gamin. J'en ai pas pour longtemps. » Il parla au barman, puis disparut vers l'arrière.

Une jeune femme s'approcha de la table de Max. « Seul, spaceman ? »

« Euh, pas vraiment. »

« Mais *moi* si. Ça te dérange si je m'assois ? » Elle s'effondra dans la chaise que Sam avait libérée.

« Fais comme tu veux. Mais mon ami revient tout de suite. »

Elle ne répondit pas mais se tourna vers le serveur à son coude. « Un spécial brun, Giggles. »

Max fit un geste emphatique de refus. « Non ! »

« Pardon, chéri ? »

« Écoute », répondit Max en rougissant, « j'ai peut-être l'air vert comme un chou — je le suis, probablement. Mais je n'achète pas de l'eau colorée aux prix de la maison. Je n'ai pas beaucoup d'argent. »

Elle eut l'air blessé. « Mais tu dois commander ou je ne peux pas m'asseoir ici. »

« Eh bien... » Il jeta un coup d'œil au menu. « Je pourrais me permettre un sandwich, je suppose. »

Elle se retourna vers le serveur. « Oublie le spécial, Giggles. Un fromage sur seigle avec plein de moutarde. » Elle se retourna vers Max. « Comment tu t'appelles, chéri ? »

« Max. »

« Moi c'est Dolores. D'où tu viens ? »

« Des Ozarks. C'est sur Terre. »

« Alors ça c'est une coïncidence ! Je suis de Winnipeg — on est voisins ! »

Max décida que ça pouvait paraître ainsi, de cette distance. Mais alors que Dolores bavardait, il devint évident qu'elle ne connaissait ni la situation des Ozarks ni celle de Winnipeg, n'avait probablement jamais été sur Terre de sa vie.

Elle finissait le sandwich tout en disant à Max qu'elle adorait les hommes de l'espace, ils étaient si romantiques, quand Sam revint. Il la regarda de haut en bas.

« Combien tu lui as soutiré ? »

Dolores dit avec indignation : « C'est pas une façon de parler ! M. Lipski ne permet pas... »

« Laisse tomber, petite », continua Sam, pas méchamment. « Tu ne savais pas que mon associé est un invité de Lippy. Tu comprends ? Pas de « spéciaux », pas de « paye-moi »

— tu perds ton temps. Alors combien ? »

Max dit précipitamment : « C'est bon, Sam. Tout ce que je lui ai payé c'est un sandwich. »

« Bon... d'accord. Mais tu es excusée, ma sœur. Plus tard, peut-être. »

Elle haussa les épaules et se leva. « Merci, Max. »

« De rien, Dolores. Je dirai bonjour aux gens de Winnipeg. »

« Fais ça. »

Sam ne s'assit pas. « Gamin, je dois sortir un moment. »

« D'accord. » Max commença à se lever ; Sam lui fit signe de rester.

« Non, non. Ça je ferais mieux de le faire seul. Attends-moi ici, d'accord ? Ils ne t'embêteront plus — ou s'ils le font, demande Lippy. »

« Je n'aurai pas d'ennuis. »

« J'espère. » Sam avait l'air inquiet. « Je ne sais pas pourquoi je devrais m'en faire, mais il y a quelque chose chez toi qui éveille l'instinct maternel en moi. Tes grands yeux bleus, je suppose. »

« Hein ? Oh, va te faire voir ! D'ailleurs, mes yeux sont marron. »

« Je parlais », dit Sam doucement, « des yeux de ton âme rose et pure. Ne parle pas aux inconnus pendant mon absence. »

Max utilisa une expression qu'il avait apprise de M. Gee ; Sam sourit et partit.

Mais l'injonction de Sam ne s'appliquait pas à M. Simes. Max vit l'assistant astrogateur apparaître dans l'embrasure de la porte. Son visage était plus rouge que d'habitude et ses yeux semblaient vagues. Il laissa son corps pivoter lentement tandis qu'il inspectait la salle. Bientôt ses yeux se posèrent sur Max et il sourit désagréablement.

« Eh bien, eh bien, eh bien ! » dit-il en s'avancant vers Max. « Si ce n'est pas le Petit Génie. »

« Bonsoir, Monsieur Simes. » Max se leva.

« Alors c'est « bonsoir, Monsieur Simes » ! Mais qu'est-ce que tu as dit tout bas ? »

« Rien, monsieur. »

« Peuh ! Je sais ! Mais je pense la même chose de toi, en pire. »

Max ne répondit pas ; Simes continua : « Bon, tu ne vas pas me demander de m'asseoir ? »

« Prenez place, monsieur », dit Max sans expression.

« Eh bien, ça alors ? Le Petit Génie veut que je m'assoie avec lui. » Il s'assit, appela le serveur, commanda, et se retourna vers Max. « Petit Génie, tu sais pourquoi je m'assois avec toi ? »

« Non, monsieur. »

« Pour te mettre la puce à l'oreille, voilà pourquoi. Depuis que tu as fait ton petit tour de passe-passe avec le calculateur, tu es le chouchou de Kelly. Ça ne t'avance à rien avec

moi. Mets-toi bien ça dans la tête : tu te mets à lécher les bottes de l'Astrogateur comme Kelly et je te fais virer de la salle de contrôle. Tu me comprends ? »

Max sentit qu'il perdait son sang-froid. « Qu'est-ce que vous voulez dire par « tour de passe-passe », Monsieur Simes ? »

« Tu sais. Tu as probablement mémorisé les six dernières transitions — maintenant tu as fait croire à Kelly et au Prof que tu as mémorisé le livre. Un génie parmi nous ! Tu sais ce que c'est ? C'est un tas de... »

Heureusement pour Max ils furent interrompus ; il sentit une main ferme sur son épaule et la voix calme de Sam dit : « Bonsoir, Monsieur Simes. »

Simes parut confus, puis reconnut Sam et s'éclaira. « Eh bien, si ce n'est pas le flic. Asseyez-vous, Constable. Prenez un verre. »

« Je ne dis pas non. » Sam tira une autre chaise. « Vous connaissez le Petit Génie ici présent ? »

« Je l'ai vu traîner. »

« Gardez un œil sur lui. C'est un ordre. Il est très, très malin. Trop malin. Demandez-lui un chiffre. Choisissez un chiffre entre un et dix. »

« Sept. »

M. Simes frappa la table. « Qu'est-ce que je vous disais ? Il l'a mémorisé avant que vous arriviez. Un jour il en mémorisera un et ils le lui marqueront sur la poitrine. Vous savez quoi, Constable ? Je ne fais pas confiance aux petits malins. Ils ont des idées. »

Renforcé par la présence apaisante de Sam, Max garda le silence. Giggles était venu à la table dès que Sam les avait rejoints ; Max vit Sam écrire quelque chose au dos d'un menu et le passer avec de l'argent à l'humanoïde. Mais M. Simes était trop occupé par son monologue pour remarquer.

Sam le laissa divaguer, puis l'interrompit soudain. « Vous semblez avoir une amie ici, monsieur. »

« Hein ? Où ? »

Sam pointa. Au bar, Dolores souriait et faisait signe à l'assistant navigateur de la rejoindre. Simes fixa ses yeux, sourit et dit : « Eh bien, ça alors ! C'est ma grand-tante Sadie. » Il se leva brusquement.

Sam s'essuya les mains. « Voilà qui est réglé. Il t'a fait passer un sale moment, gamin ? »

« Un peu. Merci, Sam. Mais je n'aime pas le voir largué sur Dolores. C'est une fille bien. »

« Ne t'inquiète pas pour elle. Elle va lui prendre tout ce qu'il a sur lui — et c'est bien fait. » Ses yeux devinrent durs. « J'aime quand un officier se comporte comme un officier. S'il veut se soûler, il devrait le faire dans son quartier. Enfin bon. » Sam se détendit. « Il y a eu des changements, hein, gamin ? Les choses sont différentes de quand on a décollé de Terre. »

« Ça c'est sûr ! »

« Tu aimes ça dans l'équipe du Trou ? »

« C'est plus amusant que tout ce que j'ai fait dans ma vie. Et j'apprends vite — c'est ce que dit M. Kelly. Ce sont des types super — sauf *lui*. » Il hocha la tête vers Simes.

« Ne le laisse pas t'inquiéter. La meilleure soupe a généralement une mouche dedans. Fais juste attention à ce qu'il n'ait rien contre toi. »

« Je n'ai certainement pas l'intention de lui en donner l'occasion. »

Sam le regarda, puis dit doucement : « Prêt à faire le grand saut ? »

« Hein ? »

« Je réunis notre mise. On sera parés. »

Max eut du mal à répondre. Il avait su que son transfert n'avait rien changé de fondamental ; il était toujours en autant de danger qu'avant. Mais il avait été tellement occupé par la joie d'un travail dur et intéressant, tellement mort de sommeil quand il ne travaillait pas, que le sujet avait été repoussé dans son esprit. Maintenant il traçait des motifs sur la table dans la condensation des verres et y réfléchissait.

« J'aimerais », dit-il lentement, « qu'il y ait un moyen de s'en sortir autrement. »

« Il y a un moyen, je te l'ai dit. Ton dossier se perd. »

Max leva les yeux. « À quoi ça servirait ? Bien sûr, ça me donnerait un autre voyage. Mais je ne veux pas juste un autre voyage ; je veux continuer. » Il baissa les yeux sur le dessus de la table et dessina soigneusement un hyperboloïde. « Je ferais mieux de partir avec toi. Si je retourne sur Terre, c'est les compagnies de travail pour moi — même si j'évite la prison. »

« N'importe quoi. »

« Quoi ? »

« Comprends-moi, gamin. J'aimerais t'avoir avec moi. Dans un moment pareil, avoir un partenaire à tes côtés c'est la différence entre — eh bien, être dans le pétrin et être au sommet. Mais tu peux rester dans l'espace, avec un dossier aussi propre qu'un bébé. »

« Hein ? Comment ? »

« Parce que tu changes de guilde. Maintenant un *seul* papier doit se perdre — ton dossier de transfert avec les intendants, cuisiniers et commis. Et il ne leur manquera jamais parce que tu n'es pas sur leurs livres de toute façon. Tu repars à zéro avec les cartographes et calculateurs, tout bien et légal. »

Max resta immobile et fut tenté. « Et le rapport au Département des Guildes et du Travail ? »

« Pareil. Différents formulaires à différents bureaux. J'ai vérifié. Un formulaire se perd, l'autre arrive — et l'Aide-Intendant Jones s'évanouit dans les limbes tandis que l'Apprenti Cartographe Jones commence un dossier propre. »

« Sam, pourquoi *tu* ne le fais pas ? Avec l'influence que tu as maintenant tu pourrais passer à... euh, eh bien, à... »

« À quoi ? » Sam secoua tristement la tête. « Non, mon vieux, il n'y a rien vers quoi

je puisse passer. En plus, il y a des raisons pour lesquelles je ferais mieux d'être enterré profondément. » Il s'éclaira. « Je te dis quoi — je choisirai mon nouveau nom avant de sauter et je te le dirai. Puis un jour, deux ans, dix, vingt, tu feras escale à Nova Terra et tu viendras me voir. On partagera une bouteille et on parlera du temps où on était jeunes et insoucients. Hein ? »

Max sourit bien qu'il ne se sentît pas heureux. « On le fera, Sam. On le fera sûrement. » Puis il fronça les sourcils. « Mais, Sam, je ne sais pas comment arranger le coup — et tu seras parti. »

« Je l'arrangerai avant de partir. J'ai Nelson qui mange dans ma main maintenant. Comme ça : moitié comptant à l'avance et moitié à la livraison — et je ferai en sorte que tu aies quelque chose sur lui — peu importe quoi ; tu n'as pas besoin de savoir encore. Quand tu atterris à Earthport, il te demande de poster les rapports parce que tu descends à terre et lui a du travail à finir. Tu vérifies que les deux rapports que tu veux sont là, puis tu lui donnes son paiement. C'est fait. »

Max dit lentement : « Je suppose que c'est le mieux. »

« Arrête de t'inquiéter. Tout le monde a un squelette dans le placard ; l'important c'est de les y garder et pas à la fête. » Il repoussa un verre vide. « Gamin, ça t'ennuierait si on rentrait au vaisseau ? Ou tu avais prévu de faire la fête ? »

« Non, ça ne m'ennuie pas. » L'exaltation de Max de poser le pied sur sa première planète étrangère avait disparu — le Trou de Garson était, il devait l'admettre, un triste échantillon de la Galaxie.

« Alors allons-y. J'ai des trucs à porter et je pourrais utiliser de l'aide. »

Il s'avéra que c'étaient quatre paquets assez grands que Sam avait cachés dans des casiers publics.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Max curieusement.

« Des cache-théières, mon vieux. Des milliers. Je vais les vendre aux têtes d'épingle de Procyon comme calottes. »

Quelque peu vexé, Max se tut. Tout ce qui entraît dans le vaisseau était censé être inspecté, mais le maître d'armes de service au sas n'insista pas pour examiner les articles appartenant au Chef Maître d'Armes pas plus qu'il n'aurait fouillé un officier du vaisseau. Max aida Sam à porter les paquets jusqu'à la cabine qui était la prérogative du chef de police du vaisseau.

Chapitre 11

Par la soute à cargaison

De la Planète de Garson à Halcyon autour de Nu Pegasi, il faut un double crochet de trois transitions, de 105, 487 et 19 années-lumière respectivement pour atteindre une distance « en ligne droite » de moins de 250 années-lumière. Mais ni la distance en ligne droite ni la pseudo-distance de transition n'importent ; l'*Asgard* parcourut moins d'une année-lumière entre les portails. Une distance « à vol d'oiseau » n'a de sens que pour les oiseaux. La première transition eut lieu à peine un mois après avoir quitté la Planète de Garson. En repartant de là, Kelly affecta Max à un quart sur trois, l'assignant au propre quart de Kelly, ce qui donna à Max beaucoup plus de sommeil, lui offrit autant d'instruction (puisque le quart avec Simes était sans valeur du point de vue pédagogique), et tint Max à l'écart de Simes, à son immense soulagement. Que Kelly ait prévu cet aspect ou non, Max ne le sut jamais – et n'osa pas demander. Le quart de Max restait un quart d'instruction, il n'avait personne à relever ni par qui être relevé. Il prit l'habitude de ne pas quitter la salle de contrôle avant Kelly, sauf si on le lui ordonnait. Cela eut pour résultat qu'il se retrouvait encore fréquemment en compagnie du Dr Hendrix, puisque l'Astrogateur relevait le Chef Calculateur et que Kelly restait généralement bavarder... pendant lequel temps l'Astrogateur s'enquérât parfois des progrès de Max. À l'occasion, le Capitaine se montrait pendant le quart du Dr Hendrix. Peu après avoir quitté la Planète de Garson, le Dr Hendrix profita d'une de ces occasions pour faire démontrer au Capitaine Blaine et au Premier Officier Walther le talent particulier de Max. Max s'exécuta sans une erreur, bien que la présence du Capitaine le rendît très mal à l'aise. Le Capitaine observa attentivement avec une expression de douce surprise. Ensuite il dit : « Merci, mon garçon. C'était stupéfiant. Voyons – quel est votre nom ? »

« Jones, monsieur. »

« Jones, oui. » Le vieil homme cligna des yeux, pensif. « Ce doit être terrifiant de ne pas pouvoir oublier – surtout au milieu de la nuit. Gardez la conscience tranquille, fiston. »

Douze heures plus tard, le Dr Hendrix lui dit : « Jones, ne partez pas. Je veux vous voir. »

« Oui, monsieur. »

L'Astrogateur parla avec Kelly pendant quelques instants, puis s'adressa de nouveau à Max. « Le Capitaine a été impressionné par votre numéro de music-hall, Jones. Il se demande si vous avez une aptitude mathématique parallèle. »

« Eh bien – non, monsieur. Je ne suis pas un calculateur prodige, en tout cas. J'en ai vu un dans une foire une fois. Il pouvait faire des choses que je ne pouvais pas. »

Hendrix balaya l'objection d'un geste. « Pas important. Je crois que vous m'avez dit que votre oncle vous avait enseigné un peu de théorie mathématique ? »

« Juste pour l'astrogation, monsieur. »

« De quoi croyez-vous que je parle ? Savez-vous comment calculer une approche de transition ? »

« Euh, je crois que oui, monsieur. »

« Franchement, j'en doute, peu importe combien d'exercices théoriques le Frère Jones vous a donnés. Mais allez-y. »

« *Maintenant*, monsieur ? »

« Essayez. Faites comme si vous étiez l'officier de quart. Kelly sera votre assistant. Je ne serai que spectateur. Calculez l'approche sur laquelle nous sommes. Je sais que nous ne sommes pas assez près pour que ça importe – mais vous devez supposer que la sécurité du vaisseau en dépend. »

Max prit une profonde inspiration. « Bien, monsieur. » Il commença à sortir des plaques neuves pour les caméras. Hendrix dit : « Non ! »

« Monsieur ? »

« Si vous avez le quart, où est votre équipe ? Noguchi, aidez-le. »

« Bien, monsieur. » Noguchi sourit et s'approcha. Tandis qu'ils se penchaient sur la première caméra, Noguchi chuchota : « Ne le laisse pas te déstabiliser, mon vieux. On va lui donner un bon spectacle. Kelly t'aidera dans les passages difficiles. »

Mais Kelly n'aida pas ; il agit comme « homme des chiffres » et rien d'autre, sans aucun indice montrant si Max avait raison, ou complètement tort. Après que Max eut pris ses visées et recueilli ses données de comparaison entre les plaques et les cartes, il ne passa pas lui-même le problème à travers l'ordinateur, mais laissa Noguchi manipuler la machine, avec Kelly traduisant. Après un long moment et beaucoup de sueur, les lumières clignotèrent ce qu'il espérait être la réponse. Le Dr Hendrix ne dit rien mais prit les mêmes plaques vers le réservoir et recommença à résoudre le problème, avec la même équipe. Très rapidement les lumières clignotèrent de nouveau ; l'Astrogateur prit les tables des mains de Kelly et chercha lui-même la traduction.

« Nous ne différons qu'à la neuvième décimale. Pas mal. »

« Je ne me suis trompé qu'à la neuvième décimale, monsieur ? »

« Je n'ai pas dit ça. Peut-être que je me suis davantage trompé. » Max commença à sourire, mais le Dr Hendrix fronça les sourcils. « Pourquoi n'avez-vous pas pris de spectres Doppler pour vérifier ? »

Max sentit un frisson glacé. « Je suppose que j'ai oublié, monsieur. »

« Je croyais que vous étiez l'homme qui n'oublie jamais ? »

Max pensa intuitivement – et correctement – que deux types de mémoire étaient

impliqués, mais il n'avait pas le jargon d'un psychologue pour l'expliquer. Un type était comme oublier son chapeau dans un restaurant, ça pouvait arriver à n'importe qui ; l'autre était être incapable de se rappeler ce que l'esprit avait un jour su. Hendrix poursuivit : « Un homme de salle de contrôle ne doit pas oublier les choses nécessaires à la sécurité du vaisseau. Cependant, comme exercice, vous l'avez très bien résolu – sauf que vous n'avez aucune rapidité. Si nous avions été proches de la vitesse de la lumière, prêts à traverser, votre vaisseau aurait été en enfer et se serait écrasé dans le Styx avant que vous ayez obtenu la réponse. Mais c'était un bon premier essai. » Il se détourna.

Kelly fit un signe de tête vers l'écoutille et Max descendit. Alors qu'il s'endormait, Max retourna dans son esprit l'idée que le Dr Hendrix pourrait même penser à lui pour – Oh non ! Il écarta cette pensée. Après tout, Kelly aurait pu le faire ; il l'avait vu faire des approches précoces de nombreuses fois, et plus rapidement aussi. Probablement que Noguchi aurait pu le faire. Certainement que Noguchi aurait pu le faire, se corrigea-t-il. Après tout, il n'y avait pas de « secrets ».

À mesure qu'ils approchaient de la première anomalie, le quart facile sur trois pour les officiers et sur quatre pour les hommes se transforma en quart-et-quart, avec un astrogateur, un assistant, un cartographe et un calculateur à chaque quart. Max fut enfin assigné à un quart régulier ; le premier quart était le Dr Hendrix assisté du Cartographe 1^{re} classe Kovak, Max comme cartographe de quart et Noguchi à l'ordinateur ; l'autre quart était M. Simes assisté du Chef Kelly, Smythe comme cartographe et Lundy comme calculateur. Max remarqua que le Dr Hendrix avait assigné sa « première équipe » à Simes et avait pris pour lui-même les techniciens moins expérimentés. Il se demanda pourquoi, mais fut content de ne pas travailler pour Simes.

Il apprit enfin pourquoi on l'appelait le « Trou aux Soucis ». Le Dr Hendrix devint un automate au masque figé, effectuant correction d'approche après correction et exigeant un service rapide, précis et silencieux. Pendant les dernières vingt heures de l'approche, l'Astrogateur ne quitta jamais la salle de contrôle, pas plus que quiconque d'autre, sauf pour de courtes périodes quand ils n'étaient nominalement pas de quart. Simes continua à prendre son quart régulier mais le Dr Hendrix le surveillait, vérifiant tout ce qu'il faisait. Deux fois il exigea que l'astrogateur junior refasse des portions de son travail et une fois l'écarta du coude et le fit lui-même. La première fois que cela arriva, Max fixa la scène – puis il remarqua que les autres faisaient attention à être occupés à autre chose chaque fois que le Dr Hendrix parlait en privé à Simes.

La tension monta à mesure que l'instant critique approchait. L'approche d'une transition intraspacialement anormale peut difficilement être comparée à toute autre forme de pilotage jamais effectuée par des êtres humains, bien qu'on puisse la comparer au tour impossible de décoller dans un avion atmosphérique, de voler mille miles à l'aveugle – tout en effectuant une navigation à l'estime si parfaite qu'on traverse un tunnel étroit à

l'autre bout, sans jamais voir le tunnel. Une congruence de Horst ne peut pas être vue, elle ne peut être calculée que par les mathématiques absconses des effets de la masse sur l'espace ; un « portail » est simplement un espace vide non marqué dans un vide plus vaste. En approchant d'une planète, un astrogateur peut voir sa destination, directement ou par radar, et sa vitesse n'est que de quelques miles par seconde. Mais en effectuant une approche horstienne, la vitesse du vaisseau approche celle de la lumière – et l'atteint, au dernier instant. Les repères les plus proches sont à plusieurs milliards de miles, les repères eux-mêmes se déplacent à des vitesses stellaires et semblent se rapprocher les uns des autres dans les effets de parallaxe exagérés possibles uniquement quand l'observateur se déplace presque aussi vite que son seul indice de position et de vitesse – les fronts d'onde du spectre électromagnétique. Comme chercher à minuit dans une cave sombre un chat noir qui n'y est pas.

Vers la fin, Kelly lui-même était à l'ordinateur avec Lundy à son oreille. Smythe et Kolvak cartographiaient, transmettant de nouvelles données au Dr Hendrix, qui programmait oralement pour l'équipe de calcul, posant les problèmes dans sa tête et les alimentant au cerveau électronique presque sans délai. La salle des machines était maintenant sous son contrôle direct ; il avait un interrupteur mené depuis la console de contrôle dans chaque main, un pour guider le vaisseau juste en dessous de la vitesse de la lumière, l'autre pour donner à l'*Asgard* le coup de pied final qui la ferait traverser. Max fut mis de côté, il ne restait aucune tâche dans laquelle il n'y avait pas quelqu'un de plus expérimenté. À un niveau différent, Simes aussi avait été mis de côté ; il n'y avait de place que pour un seul astrogateur au moment de vérité.

De tous ceux qui se trouvaient dans le Trou aux Soucis, seul le Capitaine Blaine semblait détendu. Il était assis dans le fauteuil qui lui était sacré, fumant tranquillement et observant Hendrix. Le visage de l'Astrogateur était gris de fatigue, grasseux de sueur non lavée. Son uniforme était ouvert au col et semblait avoir été dormi dedans, bien qu'il n'eût certainement pas dormi. Max le regarda et se demanda pourquoi il avait jamais aspiré à être astrogateur, jamais été assez fou pour souhaiter porter ce fardeau indivis et insupportable.

Mais la voix nette du docteur ne montrait aucune fatigue ; la procession interminable de chiffres défilait, tranchante comme l'imprimerie, chacun prononcé de façon qu'il ne puisse y avoir d'erreur, pas besoin de répéter, « neuf » sonnait toujours comme une syllabe, « cinq » toujours étiré en deux. Max écoutait, apprenait et s'émerveillait.

Il leva les yeux à travers le dôme, vers l'espace lui-même, l'espace montré déformé par leur vitesse impensable. Les étoiles devant, ou au-dessus, s'étaient rapprochées les unes des autres pendant les derniers quarts, l'énorme effet de parallaxe les déplaçant à l'œil de sorte qu'elles semblaient reculer dans le secteur même du ciel qu'ils approchaient. Ils voyaient maintenant par ondes infrarouges, labourant les trains d'ondes venant en sens inverse si vite que l'effet Doppler réduisait les longueurs d'onde de chaleur en lumière

visible.

Le flot de chiffres s'arrêta. Max baissa les yeux, puis les releva précipitamment en entendant le Dr Hendrix dire : « Préparez-vous ! »

Les étoiles semblèrent ramper ensemble, puis instantanément elles disparurent pour être remplacées sans aucun laps de temps par un autre univers étoilé, nouveau et totalement différent. Hendrix se redressa et soupira, puis leva les yeux. « Voilà l'Albert Memorial, » dit-il calmement. « Et voilà l'Hexagone. Eh bien, Capitaine, il semble que nous ayons réussi encore une fois. » Il se tourna vers Simes. « Prenez le relais, Monsieur. » Il laissa le Capitaine passer en premier, puis le suivit par l'écoutille.

L'équipe de contrôle reprit les quarts faciles ; la prochaine transition était à plusieurs jours. Max continua comme cartographe de quart à la place de Kovak, qui remplaçait temporairement le Dr Hendrix pendant que l'Astrogateur prenait une semaine de repos : il n'y avait vraiment pas grand-chose à faire pendant la première partie d'une étape et le talent superbe du docteur n'était pas nécessaire. Mais Max appréciait grandement les nouveaux arrangements ; cela le rendait fier de signer le journal de bord brut « M. Jones, Crtgrph d/Q ». Il sentait qu'il était arrivé – même si Simes lui trouvait des défauts et que Kelly continuait à le former impitoyablement aux arts de la salle de contrôle.

Il fut surpris mais pas inquiet quand on lui dit, pendant une période de repos, de se présenter à l'Astrogateur. Il enfila un uniforme propre, lissa ses cheveux, et monta au-dessus du pont « C ».

« L'Apprenti Cartographe Jones se présente, monsieur. »

Kelly était là, prenant un café avec l'Astrogateur. Hendrix accusa réception du salut de Max mais le laissa debout. « Oui, Jones. » Il se tourna vers Kelly. « Supposons que vous lui annonciez la nouvelle. »

« Si vous le dites, monsieur. » Kelly avait l'air mal à l'aise. « Eh bien, Jones, voilà – vous n'appartenez pas vraiment à ma guilde. »

Max fut si choqué qu'il ne put répondre. Il était sur le point de dire qu'il avait pensé – qu'il avait compris – qu'il ne savait pas – Mais il n'arriva à rien dire ; Kelly poursuivit : « Le fait est que vous devriez viser astrogateur. Le Docteur et moi en avons discuté. »

Le bourdonnement dans sa tête empira. Il prit conscience que le Dr Hendrix répétait : « Eh bien, Jones ? Voulez-vous essayer ? Ou pas ? »

Max réussit à dire : « Oui. Oui, monsieur. »

« Bien. Kelly et moi vous avons observé. Il est d'avis, et moi aussi, que vous avez peut-être, juste peut-être, la capacité latente de développer l'habileté et la rapidité nécessaires. La question est : *vous*, le pensez-vous ? »

« Euh... c'est-à-dire – je l'espère, monsieur ! »

« Moi aussi, » répondit Hendrix sèchement. « Nous verrons. Si vous ne l'avez pas, vous pourrez retourner à votre propre guilde et il n'y aura pas de mal. L'expérience fera de vous un meilleur cartographe. » L'Astrogateur se tourna vers Kelly. « Je vais interroger

Jones un peu, Kelly. Ensuite nous pourrons nous décider. »

« Très bien, monsieur. » Kelly se leva.

Quand le Chef Calculateur fut parti, Hendrix se tourna vers son bureau, en sortit un dossier personnel de membre d'équipage. À Max il dit durement : « Est-ce le vôtre ? »

Max le regarda et déglutit. « Oui, monsieur. »

Le Dr Hendrix soutint son regard. « Eh bien ? Quelle représentation de votre carrière jusqu'ici est-ce ? Avez-vous un commentaire à faire ? »

La pause aurait pu être une douzaine de battements de cœur, bien que pour Max ce fût une épreuve sans fin. Puis une catharsis jaillit de lui et il s'entendit répondre : « Ce n'est pas du tout une bonne représentation, monsieur. C'est bidon d'un bout à l'autre. » Même en le disant, il se demanda pourquoi. Il sentit qu'il avait mis en pièces sa seule chance d'atteindre son ambition. Pourtant, au lieu de se sentir tragique, il se sentit étrangement détendu.

Hendrix reposa le dossier personnel sur son bureau. « Bien, » répondit-il. « Très bien. Si vous aviez donné toute autre réponse, je vous aurais chassé de ma salle de contrôle. Maintenant, voulez-vous m'en parler ? Asseyez-vous. »

Alors Max s'assit et lui raconta. Tout ce qu'il garda pour lui fut le nom de Sam et les détails qui auraient permis d'identifier Sam. Naturellement le Dr Hendrix remarqua l'omission et lui demanda de but en blanc. « Je ne vous le dirai pas, monsieur. »

Hendrix hocha la tête. « Très bien. Permettez-moi d'ajouter que je ne ferai aucune tentative pour identifier cet, ah, ami à vous – si par hasard il est dans ce vaisseau. »

« Merci, monsieur. »

Il y eut un silence considérable. Finalement Hendrix dit : « Fiston, qu'est-ce qui vous a poussé à tenter cette supercherie grotesque ? Ne vous êtes-vous pas rendu compte que vous seriez pris ? »

Max y réfléchit. « Je suppose que je savais que je le serais, monsieur – tôt ou tard. Mais je voulais aller dans l'espace et il n'y avait pas d'autre moyen de le faire. »

Quand Hendrix ne répondit pas, Max poursuivit. Après le premier soulagement de pouvoir dire la vérité, il se sentit sur la défensive, anxieux de se justifier – et juste un peu irrité que le Dr Hendrix ne voie pas qu'il avait simplement fait ce qu'il *devait* faire – du moins c'est ce qu'il semblait à Max. « Qu'auriez-vous fait, monsieur ? »

« Moi ? Comment puis-je répondre à cela ? Ce que vous demandez vraiment c'est : est-ce que je considère vos actions comme moralement mauvaises, en plus d'être illégales ? »

« Euh, je suppose que oui, monsieur. »

« Est-ce mal de mentir, de falsifier et de corrompre pour obtenir ce que vous voulez ? C'est pire que mal, c'est indigne ! » Le Dr Hendrix se mordit la lèvre et poursuivit. « Peut-être que cette opinion est le péché des pharisiens... ma propre faiblesse. Je ne suppose pas qu'un jeune vagabond sans le sou, tel que vous vous êtes décrit, puisse s'offrir le luxe de la dignité. Quant au reste, la personnalité humaine est une chose complexe, et je ne

suis pas un juge. L'Amiral Lord Nelson était un menteur, un libertin et remarquablement indiscipliné. Le Président Abraham Lincoln était un vulgaire et nerveusement instable. La liste est infinie. Non, Jones, je ne vais pas porter de jugement ; c'est à vous de le faire. Les autorités compétentes compteront vos offenses ; je ne me préoccupe que de savoir si vous avez ou non les qualités dont j'ai besoin. »

Les émotions de Max reçurent un autre choc. Il s'était déjà résigné à l'idée qu'il avait perdu sa chance. « Monsieur ? »

« Ne vous méprenez pas. » Hendrix tapota le dossier falsifié. « Je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça du tout. Mais peut-être pourrez-vous racheter votre erreur. En attendant, j'ai grand besoin d'un autre officier de quart ; si vous faites l'affaire, je peux vous utiliser. C'est aussi en partie personnel ; votre oncle m'a enseigné, j'essaierai de vous enseigner. »

« Euh, je vais essayer, monsieur. Merci. »

« Ne me remerciez pas. Je ne me sens même pas particulièrement amical envers vous, en ce moment. Ne parlez à personne. Je demanderai au Capitaine de convoquer une réunion de guildes et lui, M. Simes et moi voterons sur vous. Nous ferons de vous un apprenti probatoire, ce qui permettra au Capitaine de vous nommer au rang temporaire de cadet marchand. Les formalités légales sont un peu différentes de celles de la voie habituelle, comme vous le savez sans doute. »

Max ne savait pas, bien qu'il fût conscient que des officiers montaient parfois « par la soute à cargaison » – mais un autre point le frappa. « M. Simes, monsieur ? »

« Certainement. Par cette procédure, tous les astrogateurs sous lesquels vous servez doivent voter pour vous. »

« Euh, est-ce que ça doit être unanime, monsieur ? »

« Oui. »

« Alors – Eh bien, monsieur, autant laisser tomber. Je veux dire, j'apprécie votre volonté de, euh, mais... » Sa voix s'éteignit.

Le Dr Hendrix sourit sans joie. « Ne feriez-vous pas mieux de me laisser m'en inquiéter ? »

« Oh. Pardon, monsieur. »

« Quand ce sera consigné au journal, je vous préviendrai. Ou « quand et si », si vous préférez. »

« Oui, monsieur. » Max se leva. « Monsieur ? Il y avait, euh, deux ou trois autres choses que je me demandais. »

Hendrix s'était retourné vers son bureau. Il répondit « Eh bien ? » avec une certaine impatience.

« Accepteriez-vous de me dire – juste par curiosité – comment vous m'avez démasqué ? »

« Oh, ça. Vous vous êtes sans doute trahi auprès de plusieurs personnes. Je suis sûr que Kelly sait, d'après les sujets qu'il évitait. Par exemple, j'ai entendu une fois Lundy

vous mentionner le Ritz de Kiefer sur Luna. Votre réponse, bien qu'évasive, impliquait que vous ne saviez pas vraiment de quel bouge il parlait – et il est impossible pour un spacien de ne pas connaître cet endroit, son entrée fait face au sas est du spatioport. »

« Oh. »

« Mais l'affaire m'est venue à l'esprit en relation avec ceci. » Il indiqua de nouveau le faux dossier. « Jones, je travaille avec les chiffres et mon esprit ne peut pas plus s'empêcher de les manipuler pour en extraire toute l'information qu'ils contiennent que je ne peux m'empêcher de respirer. Ce dossier dit que vous êtes allé dans l'espace un an avant la retraite de votre oncle – je me souviens de quelle année c'était. Mais vous m'avez dit que votre oncle vous avait formé chez vous et votre performance confirmait cette déclaration. Deux ensembles de faits prétendus étaient contradictoires ; ai-je besoin d'ajouter que j'étais assez sûr de la vérité ? »

« Oh. Je suppose que je n'ai pas été très malin ? »

« Non, vous ne l'avez pas été. Les chiffres sont des choses tranchantes, Jones. Ne jongler pas avec, vous vous couperez. Quelle était l'autre question ? »

« Eh bien, monsieur, je me demandais un peu ce qui allait m'arriver. Je veux dire à propos de ça. »

« Oh, » répondit Hendrix avec indifférence, « c'est à la guilde des Stewards & Clerks de décider. Ma guilde ne prendra pas de mesures concernant une affaire disciplinaire d'une autre guilde. À moins, bien sûr, qu'ils n'invoquent la « turpitude morale » et ne la fassent tenir. »

Avec ce maigre réconfort, Max partit. Néanmoins il se sentait plus à l'aise qu'à aucun moment depuis qu'il avait signé son engagement. La perspective d'une punition semblait un fardeau moindre que de s'inquiéter constamment d'être pris. Bientôt il oublia et exulta dans l'opportunité – enfin ! – de tenter sa chance comme astrogateur. Il aurait aimé pouvoir le dire à Sam... ou à Ellie.

Chapitre 12

Halcyon

La nomination probatoire fut enregistrée plus tard ce même jour. Le Capitaine le fit venir, lui fit prêter serment, puis le félicita et l'appela « Monsieur » Jones. La cérémonie était simple, sans autre spectateur qu'Hendrix et le secrétaire du Capitaine. Les banalités qui accompagnèrent le changement furent, pendant un moment, plus surprenantes pour Max que la promotion elle-même. Elles commencèrent immédiatement. « Vous feriez mieux de prendre le reste de la journée pour vous installer, M. Jones, » dit le Capitaine, clignant vaguement des yeux. « D'accord, Doc ? »

« Certainement, monsieur. »

« Bien. Bennett, voulez-vous demander à Dumont d'entrer ? »

Le Chef Steward des Passagers ne fut pas du tout surpris de trouver le récent aide-steward de troisième classe devenu officier du vaisseau. À la question du Capitaine il répondit : « Je comptais installer M. Jones dans la cabine B-014, monsieur. Est-ce satisfaisant ? »

« Sans doute, sans doute. »

« Je vais faire transporter ses bagages immédiatement. »

« Bien. Allez donc avec Dumont, M. Jones. Non, attendez un instant. Il faut vous trouver une casquette. » Le Capitaine alla à son armoire, fouilla un peu. « J'en avais une qui ferait l'affaire quelque part ici. »

Hendrix se tenait les mains derrière le dos. « J'en ai apporté une, Capitaine. M. Jones et moi faisons la même taille de tête, je crois. »

« Bien. Quoique peut-être que sa tête a un peu enflé ces dernières minutes. Hein ? »

Hendrix sourit féroce. « Si c'est le cas, je la lui dégonflerai. » Il tendit la casquette à Max. Le large galon d'or et le soleil rayonnant de l'Astrogateur avaient été retirés ; à leur place, il y avait un galon étroit avec un minuscule soleil rayonnant entouré du cercle distinctif de l'apprenti. Max pensa que ce devait être d'anciens insignes gardés pour des raisons sentimentales par Hendrix lui-même. Il eut la gorge serrée en marmonnant ses remerciements, puis suivit Dumont hors de la cabine du Capitaine, trébuchant sur ses pieds. Quand ils atteignirent l'échelle, Dumont s'arrêta. « Il n'est pas nécessaire de descendre au dortoir, monsieur. Si vous voulez me donner la combinaison de votre casier, nous nous occuperons de tout. »

« Oh, bon sang, M. Dumont ! Je n'ai qu'une petite quantité d'affaires. Je peux les monter moi-même. »

Le visage de Dumont avait l'impassibilité d'un majordome. « Si je puis me permettre une suggestion, monsieur, vous aimeriez peut-être voir votre cabine pendant que je fais s'occuper de cette affaire. »

Ce n'était pas une question ; Max l'interpréta correctement comme voulant dire : « *Écoute, imbécile, je connais les règles et pas toi. Fais ce que je te dis avant de commettre une erreur terrible !* » Max se laissa guider. Il n'est pas facile de faire le saut de membre d'équipage à officier tout en restant dans le même vaisseau. Dumont le savait, Max non. Que son intérêt fût paternel, ou simplement un goût pour le protocole correct – ou les deux – Dumont n'avait pas l'intention de permettre au tout nouveau jeune officier de descendre plus bas que le pont « C » avant qu'il ait appris à porter sa nouvelle dignité avec grâce.

Alors Max chercha la cabine B-014. La couchette avait un vrai matelas en mousse et un dessus-de-lit. Il y avait un minuscule lavabo avec eau courante et un miroir. Il y avait une étagère à livres au-dessus de la couchette et une armoire pour ses uniformes. Il y avait même une petite tablette-bureau qui s'abaissait pour sa commodité. Il y avait un téléphone au mur, une sonnette par laquelle il pouvait appeler l'aide-steward de quart ! Il y avait une chaise mobile rien qu'à lui, une corbeille à papier, et – oui ! – un petit tapis sur le pont. Et mieux que tout, il y avait une porte avec une serrure. Le fait que la pièce entière fût à peu près aussi grande qu'une caisse de piano ne le gênait nullement.

Il était en train d'ouvrir des tiroirs et de fouiner partout quand Dumont revint. Dumont ne portait pas lui-même les maigres possessions de Max ; cette tâche était déléguée à un membre de son personnel des ponts supérieurs. L'aide-steward suivit Dumont à l'intérieur et dit : « Où dois-je mettre cela, monsieur ? »

Max réalisa avec un embarras soudain que l'homme qui le servait avait mangé en face de lui pendant des mois. « Oh ! Bonjour, Jim. Pose ça sur la couchette. Merci beaucoup. »

« Oui, monsieur. Et félicitations ! »

« Euh, merci ! » Ils se serrèrent la main.

Dumont laissa cette cérémonie convenable durer un minimum de temps, puis dit : « Ce sera tout, Gregory. Tu peux retourner à l'office. » Il se tourna vers Max. « Autre chose, monsieur ? »

« Oh, non, tout est parfait. »

« Puis-je suggérer que vous ne voudrez probablement pas coudre vous-même les insignes sur ces uniformes ? À moins que vous ne soyez plus habile avec une aiguille que moi, » ajouta Dumont avec juste le petit rire qu'il fallait.

« Eh bien, je suppose que je pourrais. »

« Mme Dumont est habile avec une aiguille, s'occupant des passagères comme elle le fait. Si je prenais celui-ci ? Il peut être prêt et repassé à temps pour le dîner. »

Max fut heureux de le laisser faire. Il fut soudain épouvanté par une idée terrifiante – il allait devoir manger au Salon Bifrost ! Mais il y eut d'autres perturbations avant le

dîner. Il était en train d'achever la petite tâche de ranger ses affaires quand on frappa à la porte, suivi immédiatement par quelqu'un qui entra. Max se retrouva nez à nez avec M. Simes.

Simes regarda la casquette sur sa tête et rit. « Enlevez ce truc avant de vous user les oreilles. »

Max ne le fit pas. Il dit : « Vous me vouliez, monsieur ? »

« Oui. Juste assez longtemps, P'tit Malin, pour vous donner un mot de conseil. »

« Oui ? »

Simes se tapota la poitrine. « Juste ceci. Il n'y a qu'un seul assistant astrogateur dans ce vaisseau – et c'est moi. Souvenez-vous de ça. Je le serai encore longtemps après que vous aurez été rétrogradé à balayer derrière les vaches. Ce qui est là où vous appartenez. »

Max sentit une rougeur monter le long de son cou et brûler ses joues. « Pourquoi, » demanda-t-il, « si vous pensez cela, n'avez-vous pas mis votre veto à ma nomination ? »

Simes rit de nouveau. « Est-ce que j'ai l'air d'un imbécile ? Le Capitaine dit oui, l'Astrogateur dit oui – je devrais me mouiller ? C'est plus facile d'attendre et de vous laisser vous mouiller vous-même – ce que vous ferez. Je voulais juste vous faire savoir qu'un petit bout de galon doré ne signifie rien. Vous êtes toujours mon subalterne de loin. Ne l'oubliez pas. »

Max serra la mâchoire et ne répondit pas. Simes poursuivit : « Eh bien ? »

« « Eh bien » quoi ? »

« Je viens de vous donner un ordre. »

« Oh. Bien reçu, M. Simes. Je ne l'oublierai pas. Je ne l'oublierai certainement pas. »

Simes le regarda d'un air perçant, dit : « Veillez-y, » et partit.

Max était encore face à sa porte, serrant les poings, quand Gregory frappa à la porte. « Le dîner, monsieur. Cinq minutes. »

Max retarda autant qu'il put, souhaitant ardemment pouvoir se glisser jusqu'au pont Easy et prendre sa place habituelle dans le confort chaleureux, bruyant et détendu du mess de l'équipage. Il hésita dans l'embrasement de la porte du salon, paralysé par le trac. La belle salle flamboyait de lumière et paraissait inconnue ; il n'y était jamais entré sauf tôt le matin, pour changer le bac à sable situé au bout du passage de l'office – moments où seules les veilleuses étaient allumées. Il arrivait à peine à temps ; certaines des dames étaient assises mais le Capitaine était encore debout. Max réalisa qu'il devrait être près de sa chaise, prêt à s'asseoir quand le Capitaine le ferait – ou dès que les dames seraient assises, rectifia-t-il – mais où devait-il aller ? Il était encore en train de s'agiter quand il entendit son nom crié.

« Max ! » Ellie accourut et lui jeta les bras autour du cou. « Max ! Je viens d'apprendre. Je trouve ça *merveilleux* ! » Elle le regarda, les yeux brillants, puis l'embrassa sur les deux joues.

Max rougit jusqu'aux oreilles. Il avait l'impression que tous les regards étaient tournés vers lui – et il avait raison. Pour ajouter à son embarras, Ellie portait une tenue de soirée formelle du grand style d'Hespérus, qui non seulement la faisait paraître plus âgée et beaucoup plus féminine, mais aussi choquait ses standards puritains de montagnard. Elle le lâcha, ce qui était bien mais le laissait en danger de s'effondrer sur les genoux. Elle commença à babiller quelque chose, Max ne savait pas quoi, quand le Chef Steward Dumont apparut à son coude. « Le Capitaine attend, Mademoiselle, » dit-il fermement.

« Le Capitaine peut bien attendre ! Oh, bon – à plus tard, Max. » Elle se dirigea vers la table du Capitaine. Dumont toucha la manche de Max et murmura : « Par ici, monsieur. »

Sa place était en bout de la table du Chef Mécanicien. Max connaissait M. Compagnon de vue mais ne lui avait jamais parlé. Le Chef leva les yeux et dit : « Bonsoir, M. Jones. Content de vous avoir parmi nous. Mesdames et messieurs, notre nouvel officier d'astrogation, M. Jones. À votre droite, M. Jones, se trouve Mme Daigler. M. Daigler à sa droite, puis – » et ainsi de suite autour de la table : le Dr et Mme Weberbauer et leur fille Rebecca, M. et Mme Scott, un M. Arthur, le Senhor et la Senhora Vargas.

Mme Daigler trouvait cela *adorable*, sa promotion. Et si *agréable* d'avoir plus de jeunes gens à table. Elle était beaucoup plus âgée que Max mais assez jeune pour être belle et en avoir conscience. Elle portait plus de bijoux que Max n'en avait jamais vu et ses cheveux étaient laqués en une structure d'un pied de haut et parsemée de perles. Elle était aussi parfaitement finie et aussi coûteuse qu'une machine de précision et elle mettait Max mal à l'aise.

Mais il n'était pas encore aussi mal à l'aise qu'il pouvait l'être. Mme Daigler sortit un soupçon de mouchoir de son corsage, l'humecta et dit : « Ne bougez pas, M. Jones. » Elle lui frotta la joue. « Tournez la tête. » Rougissant, Max obéit. « Voilà, c'est mieux, » annonça Mme Daigler. « Maman a arrangé ça. » Elle se détourna et dit : « Ne pensez-vous pas, M. Compagnon, que la science, avec toutes les choses merveilleuses qu'ils font de nos jours, pourrait découvrir un rouge à lèvres qui ne partirait pas ? »

« Arrête, Maggie, » interrompit son mari. « Ne faites pas attention, M. Jones. Elle a une veine de sadisme large comme elle. »

« George, tu vas me le payer. Eh bien, Chef ? »

Le Chef Mécanicien tapota ses lèvres avec du lin immaculé. « Je pense que ça a déjà dû être inventé, mais il n'y avait pas de marché. Les femmes aiment marquer les hommes, même temporairement. »

« Oh, sottises ! »

« C'est un monde de femmes, madame. »

Elle se tourna vers Max. « Eldreth est une chérie, n'est-ce pas ? Je suppose que vous la connaissiez « côté terre » ? – comme dit M. Compagnon. »

« Non, madame. »

« Alors comment ? Je veux dire, après tout, il n'y a pas beaucoup d'occasions. Ou

si ? »

« Maggie, arrête de l'embêter. Laisse cet homme manger son dîner. »

Mme Weberbauer de l'autre côté était aussi facile et maternelle que Mme Daigler était difficile. Sous sa présence apaisante, Max réussit à commencer à manger. Puis il remarqua que la façon dont il tenait sa fourchette n'était pas celle des autres, essaya de changer, fit un gâchis, prit conscience de ses ongles mal soignés, et voulut ramper sous la table. Il mangea environ trois cents calories, principalement du pain et du beurre.

À la fin du repas, Mme Daigler lui accorda de nouveau son attention, bien qu'elle s'adressât au Chef Mécanicien. « M. Compagnon, n'est-il pas coutume de porter un toast à une promotion ? »

« Si, » concéda le Chef. « Mais il doit payer. C'est une obligation. »

Max se retrouva à signer une note présentée par Dumont. Le prix le fit cligner des yeux – son premier voyage pouvait être un succès professionnel, mais jusqu'ici c'était un désastre financier. Du champagne, glacé dans un seau brillant, accompagnait la note et Dumont coupa les fils et tira le bouchon avec panache.

Le Chef Mécanicien se leva. « Mesdames et messieurs – je vous propose l'Astrogateur Jones. Qu'il ne déplace jamais une virgule ! »

« Santé ! » – « Bravo ! » – « Un discours, un discours ! »

Max se mit debout en trébuchant et marmonna : « Merci. »

Son premier quart était à huit heures le lendemain matin. Il prit son petit-déjeuner seul et réfléchit avec bonheur qu'en tant qu'officier de quart, il mangerait généralement soit avant soit après les passagers. Il était dans la salle de contrôle une bonne vingtaine de minutes en avance. Kelly leva les yeux et dit : « Bonjour, monsieur. »

Max déglutit. « Euh – bonjour, Chef ! » Il surprit Smythe en train de sourire derrière l'ordinateur, détourna précipitamment les yeux. « Du café frais, M. Jones. Vous en prendrez une tasse ? »

Max laissa Kelly lui servir ; pendant qu'ils buvaient, Kelly passa tranquillement en revue les détails – programme d'accélération, position et vecteur, unités de puissance en service, visées prises, pas d'ordres spéciaux, etc. Noguchi releva Smythe, et peu avant l'heure, le Dr Hendrix apparut. « Bonjour, monsieur. »

« Bonjour, Docteur. »

« 'jour. » Hendrix accepta du café, se tourna vers Max. « Avez-vous relevé l'officier de quart ? »

« Euh, non, monsieur. »

« Alors faites-le. Il manque moins d'une minute avant huit heures. »

Max se tourna vers Kelly et salua d'une main tremblante. « Je vous relève, monsieur. »

« Très bien, monsieur. » Kelly descendit aussitôt.

Le Dr Hendrix s'assit, sortit un livre et commença à lire. Max réalisa avec un sentiment

glacé qu'on l'avait poussé à l'eau, pour nager ou non. Il prit une profonde inspiration et alla vers Noguchi. « Noggy, préparons les plaques pour les visées du milieu de quart. »

Noguchi jeta un coup d'œil au chronomètre. « Comme vous dites, monsieur. »

« Eh bien... je suppose que c'est tôt. Prenons quelques Doppler. »

« Bien, monsieur. » Noguchi sortit de la selle où il paressait.

Max dit à voix basse : « Écoute, Noggy, tu n'as pas besoin de me dire « monsieur ». »

Noguchi répondit tout aussi doucement. « Kelly n'aimerait pas si je ne le faisais pas. Vaut mieux laisser courir. »

« Oh. » Max fronça les sourcils. « Noggy ? Comment le reste de la bande du Trou aux Soucis le prend ? »

Noguchi ne fit pas semblant de ne pas comprendre. Il répondit : « Ben, ils sont tous pour toi, si tu y arrives. »

« Tu es sûr ? »

« Certain. Du moment que tu n'essaies pas de jouer les gros bonnets comme – eh bien, comme certains que je pourrais nommer. » Le calculateur ajouta : « Peut-être que Kovak n'applaudit pas exactement. Il a eu un quart à lui, tu sais – pour la première fois. »

« Il est fâché ? »

« Pas exactement. Il ne pouvait pas s'attendre à le garder longtemps de toute façon, pas avec une transition qui approche. Il ne se donnera pas de mal pour te créer des ennuis, il sera correct. »

Max prit mentalement note de voir ce qu'il pourrait faire pour rallier Kovak à son côté. Les deux hommes se mirent au dopplerscope, prirent des lectures sur des étoiles en avant du vecteur, vérifièrent ce qu'ils trouvaient par spectrostellographe, et comparèrent les deux avec les plaques standard du coffre des cartes. Au début Max dut se rappeler qu'il était aux commandes ; puis il s'intéressa tellement aux détails méticuleux des mesures qu'il n'était plus gêné.

Enfin Noguchi lui toucha la manche. « Bientôt dix heures, monsieur. Je ferais mieux de m'installer. »

« Hein ? Bien sûr, vas-y. » Il se rappela de ne pas aider Noggy ; le cartographe a ses prérogatives aussi. Mais il vérifia l'installation comme Hendrix le faisait toujours, comme Simes le faisait rarement, et comme Kelly le faisait parfois, selon qui l'avait faite.

Après avoir obtenu les nouvelles données, Max programma le problème sur papier (ayant largement le temps), puis le dicta à Noguchi à l'ordinateur. Il consulta lui-même le livre, n'ayant pas d'« homme des chiffres » disponible. Les chiffres étaient aussi clairs dans son souvenir que jamais, mais il obéit à l'injonction d'Hendrix de ne pas se fier à sa mémoire.

Le résultat l'inquiéta. Ils n'étaient pas « dans le sillon ». Non que l'*Asgard* fût très décalé, mais la discordance était mesurable. Il vérifia ce qu'il avait fait, puis fit Noguchi résoudre le problème à nouveau, utilisant une méthode de programmation différente. Le

résultat fut le même. Soupirant, il calcula la correction et commença à la porter à Hendrix pour approbation.

Mais l'Astrogateur ne faisait toujours pas attention ; il était assis à la console, lisant un roman de la bibliothèque du vaisseau. Max prit sa décision. Il alla à la console et dit : « Excusez-moi, monsieur. J'ai besoin d'y accéder un moment. »

Hendrix se leva sans répondre et trouva un autre siège. Max s'assit et appela la salle des machines. « Officier de contrôle. J'ai l'intention d'augmenter la poussée à onze heures. Tenez-vous prêt pour la vérification horaire. » Hendrix devait l'avoir entendu, pensa-t-il, mais l'Astrogateur ne donna aucun signe.

Max introduisit la correction, régla le chronomètre de contrôle pour exécuter ses souhaits à onze heures plus ou moins zéro. Peu avant midi, Simes se montra. Max avait déjà écrit son propre journal de bord, basé sur le journal de Noguchi, et l'avait signé « M. Jones ». Il avait hésité, puis ajouté « O.C. d/Q ».

Simes alla vers le Dr Hendrix, salua et dit : « Prêt à vous relever, monsieur. »

Hendrix prononça son premier mot depuis huit heures. « C'est lui qui l'a. »

Simes parut déconcerté, puis alla vers Max. « Prêt à vous relever. »

Max récita les données de situation pendant que Simes lisait le journal et le livre des ordres. Simes l'interrompt alors qu'il énumérait encore des données mineures du vaisseau. « Okay, je vous relève. Sortez de ma salle de contrôle, Monsieur. »

Max sortit. Le Dr Hendrix était déjà descendu. Noguchi s'était attardé au pied de l'échelle. Il croisa le regard de Max, fit un cercle avec le pouce et l'index et hocha la tête. Max lui sourit, commença à poser une question ; il voulait savoir si cette discordance était un piège, laissée intentionnellement par Kelly. Puis il décida que ce ne serait pas convenable ; il demanderait à Kelly lui-même, ou le calculerait à partir des registres. « Merci, Noggy. »

Ce quart s'avéra typique seulement en un point : le Dr Hendrix continua à exiger que Max soit lui-même l'officier de quart. Il ne resta plus silencieux mais talonna Max sans répit, le faisant s'exercer heure après heure, l'obligeant à prendre des visées et poser des problèmes continuellement, comme si l'*Asgard* était réellement proche de la transition.

Il ne permit pas à Max de programmer sur papier mais le força à faire comme si le temps était trop court et que les données devaient immédiatement entrer dans l'ordinateur, être traitées sur-le-champ. Max suait, les commandes à distance dans chaque poing et avec Hendrix lui-même agissant comme « homme des chiffres ». L'Astrogateur continuait à le pousser vers plus de vitesse, de vitesse, et encore plus de vitesse – jamais au sacrifice de la précision, car toute erreur était impardonnable. Mais l'objectif était toujours une plus grande vitesse.

Une fois Max protesta. « Monsieur, si vous me laissez le mettre directement dans la machine, je pourrais beaucoup réduire le temps. »

Hendrix répliqua sèchement : « Quand vous aurez votre propre salle de contrôle, vous

pourrez faire ça, si vous le jugez sage. Pour l'instant vous le ferez à *ma façon*. »

De temps en temps Kelly prenait le relais comme superviseur. Le Chef Calculateur était formel, utilisant des phrases comme « Puis-je suggérer, monsieur – » ou « Je pense que je ferais comme ça, monsieur. » Mais une fois il éclata : « Bon sang, Max ! Ne refais jamais un coup aussi stupide ! » Puis il commença à amender ses remarques. Max sourit. « S'il vous plaît, Chef. Pendant un instant vous m'avez fait me sentir chez moi. Merci. »

Kelly eut l'air penaud. « Je suis fatigué, je suppose. Je pourrais bien faire avec une cigarette et du café. »

Pendant qu'ils se reposaient, Max remarqua que Lundy était hors de portée de voix et dit : « Chef ? Vous en savez plus que je n'en apprendrai jamais. Pourquoi *vous* n'avez-vous pas visé astrogateur ? Vous n'avez jamais eu l'occasion ? »

Kelly eut soudain l'air sombre. « J'en ai eu une, une fois, » dit-il raidement. « Maintenant je connais mes limites. »

Max se tut, très embarrassé. Par la suite Kelly revint à l'appeler Max chaque fois qu'ils étaient seuls.

Max ne vit pas Sam pendant plus d'une semaine après avoir déménagé au pont Baker. Même alors la rencontre fut fortuite ; il tomba sur lui devant le bureau du Commissaire. « Sam ! »

« Bonjour, monsieur ! » Sam se redressa dans un salut impeccable avec un large sourire sur le visage.

« Hein ? « Bonjour, monsieur » mon œil ! Comment ça va, Sam ? »

« Vous n'allez pas me rendre mon salut ? En ma capacité officielle je peux vous signaler, vous savez. Le Capitaine est très, très à cheval sur l'étiquette du vaisseau. »

Max fit un bruit grossier. « Tu peux garder ce salut jusqu'à ce que tu gèles, clown. »

Sam se détendit. « Gamin, j'avais l'intention de monter te féliciter – mais chaque fois je découvre que tu es de quart. Tu dois vivre dans le Trou aux Soucis. »

« Presque. Écoute, je serai libre ce soir jusqu'à minuit. Si je descendais te voir ? »

Sam secoua la tête. « Je serai occupé. »

« Occupé comment ? Tu attends une évasion ? Ou une émeute, peut-être ? »

Sam répondit sobrement : « Gamin, ne te méprends pas – mais reste dans ton coin du vaisseau et je resterai dans le mien. Non, non, tais-toi et écoute. Je suis aussi fier que si je t'avais inventé. Mais tu ne peux pas fraterniser dans les quartiers de l'équipage, même pas avec le Chef Maître d'Armes. Pas encore. »

« Qui le saura ? Qui s'en souciera ? »

« Tu sais fichtre bien que Giordano adorerait dire à Kuiper que tu ne sais pas te comporter comme un officier – et la vieille dame Kuiper le transmettrait au Commissaire. Suis mon conseil. T'ai-je déjà joué un mauvais tour ? »

Max abandonna l'affaire, bien qu'il eût très envie de bavarder avec Sam. Il avait besoin

de lui dire que son faux dossier avait été percé à jour et de le consulter sur les conséquences probables. Bien sûr, réfléchit-il en retournant à sa cabine, rien ne l'empêchait de mettre à exécution son intention originale de désertre avec Sam à Nova Terra – sauf que c'était maintenant impossible à imaginer. Il était officier.

Ils approchaient de la transition du milieu ; la salle de contrôle passa au quart-et-quart. Mais le Dr Hendrix ne prit toujours pas le quart ; Simes et Jones alternaient. L'Astrogateur faisait chaque quart avec Max mais exigeait qu'il fasse le travail et porte lui-même la responsabilité. Max suait et apprit que les problèmes d'entraînement et l'étude de la théorie n'étaient rien comparés au fait que ça compte quand il n'avait aucun moyen ni aucun temps de vérifier. Il fallait avoir *raison*, à chaque fois – et il y avait toujours le doute.

Quand, pendant les dernières vingt-quatre heures, l'équipe du Trou aux Soucis passa au quart continu, Max pensa que le Dr Hendrix le mettrait de côté. Mais il n'en fit rien. Simes fut mis de côté, oui, mais Max prit le siège de responsabilité, avec Hendrix penché sur lui et observant tout ce qu'il faisait, mais sans interférer. « Grand Dieu ! » pensa Max. « Sûrement qu'il ne va pas me laisser faire cette transition ? Je ne suis pas prêt, pas encore. Je n'arriverai jamais à suivre. »

Mais les données arrivaient trop vite pour s'inquiéter davantage ; il devait continuer à les traiter, voir les réponses et prendre des décisions. Ce ne fut que vingt minutes avant la transition qu'Hendrix le poussa de côté sans un mot et prit la relève. Max était encore en train de se remettre quand ils percèrent dans un nouveau ciel.

La dernière approche-et-transition avant Halcyon ressembla beaucoup à la deuxième. Il y eut deux semaines de quarts faciles, dirigés par Simes, Jones et Kovak, avec Kelly et Hendrix qui se reposaient un peu tous les deux. Max aimait ça, de quart comme hors quart. De quart il continuait à s'exercer, essayant d'atteindre la vitesse inhumaine du Dr Hendrix. Hors quart il dormait et s'amusait. Le Salon Bifrost ne le terrifiait plus. Il jouait maintenant au trois-dés avec Ellie là-bas, avec Chipsie sur son épaule, donnant des conseils. Ellie avait depuis longtemps fait les yeux doux au Capitaine Blaine et l'avait convaincu qu'un animal de compagnie si bien élevé, si propre, et en particulier si bien éduqué (elle avait dressé le chiot-araignée à dire « Bonjour, Capitaine » chaque fois qu'il voyait Blaine) – à tous égards si civilisé ne devrait pas être forcé de vivre dans une cage. Max avait même appris à échanger de faibles réparties avec Mme Daigler, préparant ses remarques et attendant une occasion. Ellie menaçait de lui apprendre à danser, bien qu'il réussît à la faire patienter jusqu'à la reprise du quart-et-quart avant la transition qui rendit la chose impossible. De nouveau il se retrouva poussé dans le siège de responsabilité pour la dernière partie de l'approche. Cette fois le Dr Hendrix ne le déplaça que moins de dix minutes avant la percée.

Pendant la descente facile vers Halcyon, la détermination d'Ellie l'emporta. Max apprit

à danser. Il découvrit que ça lui plaisait. Il avait un bon sens du rythme, n'oubliait pas ses instructions, et Ellie était une brassée parfumée et agréable. « J'ai fait tout ce que je pouvais, » annonça-t-elle enfin. « Tu es le meilleur danseur avec deux pieds gauches que j'aie jamais rencontré. » Elle exigea qu'il danse avec Rebecca Weberbauer et avec Mme Daigler. Mme Daigler n'était pas si mal après tout, tant qu'elle gardait la bouche fermée – et Rebecca était mignonne. Il commença à se réjouir des plaisirs d'Halcyon, cela étant la raison invoquée par Ellie pour l'instruire ; il devait être réquisitionné comme son cavalier.

Une seule chose gâcha la dernière étape ; Sam avait des ennuis. Max ne l'apprit qu'après que les ennuis eurent éclaté. Il se leva tôt pour prendre son quart et trouva Sam en train de nettoyer les ponts dans les passages silencieux des quartiers des passagers. Il était en salopette et ne portait pas d'insigne. « Sam ! »

Sam leva les yeux. « Oh. Salut, gamin. Parle moins fort, tu vas réveiller les gens. »

« Mais Sam, qu'est-ce que tu fais, bon sang ? »

« Moi ? J'ai l'air de faire la manucure à ce pont. »

« Mais pourquoi ? »

Sam s'appuya sur son balai. « Eh bien, gamin, c'est comme ça. Le Capitaine et moi avons eu une différence d'opinion. C'est lui qui a gagné. »

« Tu as été rétrogradé ? »

« Ton intuition est éblouissante. »

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

« Max, moins tu en sais, mieux c'est. Ne t'en fais pas. *Sic transit gloria mundi* – le mardi est généralement pire. »

« Mais – Écoute, je dois aller manger et prendre mon quart. Je viendrai te voir plus tard. »

« Non. »

Max apprit l'histoire par Noguchi. Sam, apparemment, avait installé un casino dans une réserve vide. Il aurait pu s'en tirer indéfiniment si c'était resté une affaire de cartes et de dés, avec un pourcentage pour la maison – la « maison » étant le Chef Maître d'Armes. Mais Sam avait ajouté une roulette et ça avait été sa perte ; Giordano avait fini par soupçonner que la roue avait moins d'élément de hasard que de coutume dans les maisons de jeu mieux tenues – et avait exprimé son soupçon au Chef Commis Kuiper. À partir de là, les événements avaient suivi leur cours inévitable.

« Quand a-t-il installé cette roulette ? »

« Juste après avoir quitté la Planète de Garson. »

Max pensa avec malaise aux « couvre-théières » qu'il avait aidé Sam à monter à bord là-bas. Noguchi poursuivit : « Euh, vous ne saviez pas, monsieur ? Je pensais que vous et lui étiez assez proches avant – vous savez, avant que vous montiez de pont. »

Max évita de répondre et se plongea dans le journal de bord. Il le trouva sous la veille, ajouté par Bennett au journal de Simes. Sam était consigné au vaisseau pour le reste du

voyage, toute mesure disciplinaire finale reportée jusqu’au retour sur Terre. Cette dernière partie semblait signifier que le Capitaine Blaine avait l’intention de donner à Sam une chance de montrer une bonne conduite avant de faire sa recommandation aux guildes – le Capitaine était un gentil vieux bonhomme, vraiment. Mais « consigné » ? Alors Sam n’aurait jamais la chance de fuir ce qu’il fuyait.

Il localisa Sam dès qu’il fut hors quart, le sortant de son dortoir et l’emmenant dans le couloir. Sam le regarda d’un air maussade. « Je croyais t’avoir dit de ne pas me chercher ? »

« Peu importe ! Sam, je suis inquiet pour toi. Ce truc de « consigné »... ça veut dire que tu n’auras pas la chance de – »

« *Tais-toi !* » C’était un murmure mais Max se tut. « Maintenant écoute-moi, » poursuivit Sam, « Oublie ça. J’ai mon magot et c’est le point important. »

« Mais... »

« Tu crois qu’ils peuvent sceller ce vaisseau assez hermétiquement pour me garder dedans quand je déciderai de partir ? Maintenant reste loin de moi. Tu es le chouchou du prof et je veux que ça reste comme ça. Je ne veux pas qu’on te fasse la leçon sur les mauvaises fréquentations, c’est-à-dire moi. »

« Mais je veux aider, Sam. Je... »

« Tu veux bien remonter au-dessus du pont « C » où est ta place ? »

Il ne revit pas Sam de cette étape ; bientôt il cessa de s’en inquiéter. Hendrix exigea qu’il calcule l’approche planétaire – un jeu d’enfant comparé à une transition – puis plaça Max à la barre quand ils se posèrent. C’était une responsabilité titulaire puisque c’était précalculé et fait en radar-automatique. Max était assis avec les commandes sous les mains, prêt à passer outre au pilote automatique – et Hendrix se tenait derrière lui, prêt à passer outre à Max – mais il n’y eut pas besoin ; l’*Asgard* descendit selon la courbe tracée aussi facilement qu’en descendant des escaliers. Les faisceaux de poussée mordirent et Max rapporta : « Posés, monsieur, à l’heure prévue. »

« Terminé. »

Max parla dans les haut-parleurs du vaisseau. « Salle des machines, terminé. Terminé pour tous les postes spatiaux. Routine terrestre, deuxième section. »

Des quatre jours qu’ils passèrent là, il passa les trois premiers nominalement à superviser, et en fait à apprendre de, Kovak dans l’inspection et révision de routine de quatre-vingt-dix jours des instruments de la salle de contrôle. Ellie était fâchée contre lui, car elle avait d’autres projets. Mais le dernier jour il mit pied à terre avec elle, chaperonnés par M. et Mme Mendoza.

Ce fut des vacances merveilleuses. Comparé à la Terre, Halcyon est un endroit austère et Bonaparte n’est pas une grande ville. Néanmoins Halcyon est une planète de type terrestre avec une atmosphère respirable, et le groupe de l’*Asgard* n’avait pas mis le pied dehors depuis Earthport, des mois de temps et des années-lumière impensables en arrière. La saison était post-aphélie, le milieu de l’été, Nu Pegasi brûlait chaud et brillant dans le

ciel bleu.

M. Mendoza loua une voiture à chevaux et ils partirent dans une verte campagne vallonnée derrière quatre petits poneys d'Halcyon renifleurs. Là ils visitèrent un pueblo indigène, une grande structure en ruche de boue, conoïde sur conoïde, et achetèrent des souvenirs – dont deux s'avérèrent porter la mention « Fabriqué au Japon » discrètement imprimée dessus.

Leur cocher, Herr Eisenberg, servit d'interprète pour eux. L'indigène qui vendait les souvenirs n'arrêtait pas de tourner ses yeux, l'un après l'autre, vers Mme Mendoza. Il gazouilla quelques remarques au cocher, qui s'esclaffa.

« Qu'est-ce qu'il dit ? » demanda-t-elle.

« Il vous faisait des compliments. »

« Ah ? Mais comment ? »

« Eh bien... il dit que vous êtes faite pour un feu doux et qu'on n'a pas besoin d'assaisonnement ; vous cuisiriez bien. Et il le ferait, aussi, » ajouta le colon, « si vous restiez ici après la tombée de la nuit. »

Mme Mendoza poussa un petit cri. « Vous ne nous aviez pas dit qu'ils étaient *cannibales*. Josie, ramène-moi ! »

Herr Eisenberg eut l'air horrifié. « Cannibales ? Oh, non, madame ! Ils ne se mangent pas entre eux, ils nous mangent nous – quand ils nous attrapent, c'est-à-dire. Mais il n'y a pas eu d'incident depuis vingt ans. »

« Mais c'est pire ! »

« Non, ça ne l'est pas, madame. Regardez de leur point de vue. Ils sont civilisés. Ce vieux bonhomme ne violerait jamais une de leurs lois. Mais pour eux nous sommes juste du bœuf de première qualité, malheureusement difficile à attraper. »

« Ramène-nous tout de suite ! Mais il y en a des centaines, et nous ne sommes que cinq. »

« Des milliers, madame. Mais vous êtes en sécurité tant que Gneeri brille. » Il fit un geste vers Nu Pegasi. « C'est tabou de tuer de la viande pendant la journée. L'esprit reste pour hanter. »

Malgré ses assurances, le groupe repartit. Max remarqua qu'Eldreth n'avait pas eu peur. Lui-même s'était demandé ce qui avait empêché les indigènes de les ligoter jusqu'à la nuit.

Ils dînèrent au Joséphine, le meilleur (et unique) hôtel de Bonaparte. Mais il y avait un vrai orchestre de trois musiciens, une piste de danse, et de la nourriture qui était au moins un changement bienvenu des menus du Salon Bifrost. Beaucoup de passagers du vaisseau et plusieurs officiers étaient là ; ça faisait une joyeuse compagnie. Ellie fit danser Max entre chaque plat. Il rassembla même son courage pour inviter Mme Daigler à danser, après qu'elle fut venue le suggérer.

Pendant l'entracte, Eldreth le guida vers le balcon adjacent. Là elle leva les yeux vers

lui. « Laisse cette dévergondée de Daigler tranquille, tu m'entends ? »

« Hein ? Je n'ai rien fait. »

Elle sourit soudain chaleureusement. « Bien sûr que non, grand nigaud adorable. Mais Ellie doit prendre soin de toi. » Elle se retourna et s'appuya sur la balustrade.

La nuit précoce d'Halcyon était tombée, ses trois lunes se poursuivaient. Le ciel flamboyait de plus d'étoiles qu'on ne peut en voir dans le voisinage solitaire de la Terre. Max lui montra les constellations étranges et lui indiqua la direction de départ qu'ils prendraient demain pour atteindre la transition vers Nova Terra. Il avait appris quatre nouveaux ciels jusqu'ici, les connaissait aussi bien qu'il connaissait celui qui surplombait les Ozarks – et il en apprendrait beaucoup d'autres. Il étudiait déjà, sur les cartes, d'autres ciels où ils seraient pendant ce voyage.

« Oh, Max, n'est-ce pas *magnifique* ! »

« Ça c'est sûr. Tiens, il y a une étoile filante. Elles sont rares ici, très rares. »

« Fais un vœu ! Fais un vœu vite ! »

« D'accord. » Il souhaita s'en tirer facilement quand viendrait le règlement de comptes. Puis il décida que ce n'était pas bien ; il devrait souhaiter que le vieux Sam se sorte de son pétrin – pas qu'il y croyait, de toute façon. Elle se tourna et lui fit face. « Qu'est-ce que tu as souhaité ? »

« Hein ? » Il fut soudain gêné. « Oh, il ne faut pas le dire, ça gâche tout. »

« D'accord. Mais je parie que tu auras ton vœu, » ajouta-t-elle doucement.

Il pensa un instant qu'il aurait pu l'embrasser, là, tout de suite, s'il avait bien joué ses cartes. Mais le moment passa et ils rentrèrent.

Le sentiment resta avec lui sur le trajet du retour, le rendit euphorique. C'était un bon vieux monde, même s'il y avait des passages difficiles. Le voilà pratiquement astrogateur junior à son premier voyage – et ça ne faisait que quelques semaines qu'il empruntait les mules de McAllister pour travailler les champs et allait souvent pieds nus pour économiser les chaussures. Et pourtant le voilà en uniforme, assis à côté de la fille la mieux habillée de quatre planètes. Il caressa l'insigne sur sa poitrine.

Épouser Ellie n'était plus une idée aussi impossible maintenant qu'il était officier – s'il décidait un jour de se marier. Peut-être que son vieux ne considérerait pas un officier – et un astrogateur qui plus est – comme complètement inéligible. Ellie n'était pas mal ; elle avait du cran et elle jouait une partie correcte de trois-dés – la plupart des filles ne seraient même pas capables d'en apprendre les règles.

Il était encore dans une douce euphorie quand ils atteignirent le vaisseau et furent hissés à bord. Kelly l'accueillit au sas. « M. Jones – le Capitaine veut vous voir. »

« Hein ? Oh. Bonne nuit, Ellie – il faut que je file. » Il se hâta derrière Kelly. « Qu'est-ce qui se passe ? »

« Le Dr Hendrix est mort. »

Chapitre 13

Transition

Max interrogea Kelly tandis qu'ils se hâtaient vers la cabine du Capitaine. « Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas, Max. » Kelly semblait au bord des larmes. « Je l'ai vu avant le dîner – il est venu au Trou pour vérifier ce que toi et Kovak avez fait. Il avait l'air d'aller bien. Mais le Commissaire l'a trouvé mort dans sa couchette, au milieu de la soirée. » Il ajouta avec inquiétude : « Je ne sais pas ce qui va se passer maintenant. »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Eh bien... si j'étais capitaine, je resterais ici et j'enverrais chercher un remplaçant. Mais je ne sais pas. »

Pour la première fois Max réalisa que ce changement ferait de M. Simes l'astrogateur. « Combien de temps faudrait-il pour avoir un remplaçant ? »

« Calcule. Le *Dragon* est à environ trois mois derrière nous ; il ramasserait notre courrier. Un an environ. »

Dans les contradictions du voyage interstellaire, les vaisseaux eux-mêmes étaient le moyen de communication le plus rapide ; un message radio (si une chose aussi stupide avait été tentée) aurait mis plus de deux siècles pour atteindre la Terre, autant pour une réponse.

Max trouva la cabine du Capitaine ouverte et bondée d'officiers, tous debout, ne disant rien, et l'air solennel ; il se glissa à l'intérieur sans s'annoncer et essaya de se faire discret. Kelly n'entra pas. Le Capitaine Blaine était assis à son bureau, la tête baissée. Plusieurs retardataires, membres de la joyeuse compagnie du *Joséphine*, arrivèrent après Max ; le Premier Officier Walther les compta des yeux, puis dit doucement à Blaine : « Tous les officiers du vaisseau présents, monsieur. »

Le Capitaine Blaine leva la tête et Max fut choqué de voir combien il avait l'air vieux. « Messieurs, » dit-il d'une voix basse, « vous connaissez la triste nouvelle. Le Dr Hendrix a été trouvé mort dans sa chambre ce soir. Crise cardiaque. Le Médecin me dit qu'il est passé environ deux heures avant d'être trouvé – et que sa mort a probablement été presque indolore. » Sa voix se brisa, puis il continua. « Le Frère Hendrix sera placé sur sa dernière orbite deux heures après notre décollage demain. C'est ainsi qu'il l'aurait voulu, la Galaxie était son foyer. Il s'est donné sans compter pour que les hommes voyagent en sécurité parmi les étoiles. »

Il fit une pause si longue que Max crut que le vieil homme avait oublié que d'autres étaient présents. Mais quand il reprit, sa voix était presque vive. « C'est tout, messieurs.

Les astrogateurs voudront bien rester. » Max n'était pas sûr de compter comme astroga-
teur mais l'usage du pluriel le décida. Le Premier Officier Walther commença à partir ;
Blaine le rappela. Quand les quatre furent seuls, le Capitaine dit : « M. Simes, vous
prendrez les fonctions de chef de département immédiatement. M., euh... » ; ses yeux se
posèrent sur Max.

« Jones, monsieur. »

« M. Jones assumera vos fonctions de routine, bien sûr. Cette tragédie vous laisse à
court de personnel ; pour le reste de ce voyage je tiendrai un quart régulier. »

Simes intervint. « Ce n'est pas nécessaire, Capitaine. Nous nous débrouillerons. »

« Peut-être. Mais ce sont mes souhaits. »

« Bien, monsieur. »

« Préparez le décollage à l'heure prévue. Des questions ? »

« Non, monsieur. »

« Bonne nuit, messieurs. Dutch, reste un moment, s'il te plaît ? »

Dehors, devant la porte, Simes commença à s'éloigner ; Max l'arrêta. « M. Simes ? »

« Hein ? Oui ? »

« Des instructions pour moi, monsieur ? »

Simes le toisa. « Vous tenez votre quart, Monsieur. Je m'occuperai de tout le reste. »

Le lendemain matin Max trouva un brassard de crêpe sur son bureau et un avis du
Premier Officier que le deuil durerait une semaine. L'*Asgard* décolla à l'heure, avec le
Capitaine assis tranquillement dans son fauteuil, avec Simes à la console de contrôle. Max
se tenait près du Capitaine, sans rien à faire. À part l'absence d'Hendrix tout était routine
– sauf que Kelly était d'assez mauvaise humeur.

Simes, Max l'admit, géra la manœuvre habilement – mais c'était précalculé, n'importe
qui aurait pu le faire ; bon sang, Ellie aurait pu être assise là. Ou Chipsie.

Max eut le premier quart. Simes le quitta après lui avoir enjoint de ne pas dévier du
programme sans l'appeler d'abord. Une heure plus tard Kovak releva Max temporairement
et Max se hâta vers le sas des passagers. Il y avait cinq porteurs honoraires, le Capitaine,
M. Walther, Simes, Max et Kelly. Derrière eux, encombrant les passages, se trouvaient les
officiers et la plupart de l'équipage. Max ne vit aucun passager.

La porte intérieure du sas fut ouverte ; deux aides-stewards portèrent le corps et le
placèrent contre la porte extérieure. Max fut soulagé de voir qu'il avait été enveloppé dans
un linceul le couvrant complètement. Ils fermèrent la porte intérieure et se retirèrent. Le
Capitaine se tenait face à la porte, avec Simes et le Premier Officier montant la garde
d'un côté de la porte et, de l'autre côté leur faisant face, Max et Kelly.

Le Capitaine lança un seul mot par-dessus son épaule : « Pression ! »

Derrière se tenait Bennett portant un téléphone portable ; il transmet le mot à la
salle des machines. Le manomètre au-dessus de la porte du sas indiquait une atmosphère ;
maintenant il commença à monter. Le Capitaine sortit un petit livre de sa poche et

commença à lire le service des morts.

Sentant qu'il ne pourrait pas supporter d'écouter, Max regarda le manomètre. Régulièrement il grimpait. Max réfléchit que le vaisseau avait déjà dépassé la vitesse de libération pour le système de Nu Pegasi avant qu'il n'ait été relevé ; le corps prendrait une orbite ouverte. La jauge atteignit dix atmosphères ; le Capitaine Blaine ferma son livre.

« Prévenez les passagers, » dit-il à Bennett.

Bientôt les haut-parleurs annoncèrent : « Tout l'équipage ! Tous les passagers ! Le vaisseau sera en chute libre pendant trente secondes. Ancrez-vous et ne changez pas de position. »

Max tendit le bras derrière lui, trouva l'une des nombreuses poignées toujours présentes autour d'un sas et tira vers le bas pour que sa prise maintienne ses pieds en contact avec le pont. Une sirène d'avertissement hurla – puis soudain il fut en apesanteur quand la poussée du vaisseau et le champ de gravité artificielle anormale furent tous deux coupés.

Il entendit le Capitaine dire d'une voix forte et ferme : « « Cendres aux cendres, poussière à la poussière. » Que le corps soit jeté au loin. »

Le manomètre tomba soudain à zéro et le Dr Hendrix fut lancé dans l'espace, là pour errer parmi les étoiles pour l'éternité. Max sentit le poids revenir quand la salle des machines les ramena à la normale du vaisseau. Le manomètre montra une pression qui remontait graduellement. Les gens se détournèrent et partirent, leurs voix murmurant bas. Max monta et prit le quart.

Le matin suivant Simes emménagea dans la cabine du Dr Hendrix. Il y eut des problèmes avec le Premier Officier Walther à ce sujet – Max n'entendit que des rapports de troisième main – mais le Capitaine donna raison à Simes ; il resta dans les quartiers de l'Astrogateur.

Le Trou aux Soucis s'installa dans une routine pas très différente de ce qui s'était passé avant, sauf que la personnalité de Simes imprégnait tout. Il n'y avait jamais eu de liste de quarts affichée auparavant ; Kelly avait toujours assigné les membres d'équipage et le Docteur avait simplement informé oralement les officiers de quart de ses souhaits. Maintenant une liste dactylographiée apparut :

PREMIER QUART

Randolph Simes, Astrogateur

DEUXIÈME QUART

Capitaine Blaine

(M. Jones, apprenti intérimaire, en instruction)

TROISIÈME QUART

Kelly, Ch. Calc.

(signé) Randolph Simes, Astrogateur

En dessous se trouvait une liste de quatre quarts pour les membres d'équipage, également signée par Simes.

Max la regarda et haussa les épaules. Il était évident que Simes lui en voulait, bien qu'il ne pût comprendre pourquoi. Il était également évident que Simes n'avait pas l'intention de le laisser faire de l'astrogation et que les chances de Max d'être accepté à temps comme frère à part entière avaient maintenant, avec la mort du Dr Hendrix, sombré à zéro. À moins, bien sûr, que le Capitaine Blaine ne passe outre à Simes et ne force un rapport favorable, ce qui était extrêmement improbable.

Max recommença à penser à partir avec Sam à Nova Terra. Eh bien, en attendant il tiendrait ses quarts et essaierait de rester hors d'ennuis. Voilà tout.

Il n'y avait qu'une seule transition à faire entre Halcyon et Nova Terra, un saut de quatre-vingt-dix-sept années-lumière trois semaines après Halcyon à une poussée de dix-sept gravités – la poussée dépendait toujours de la distance entre l'étoile et le portail, puisque le but était d'y arriver juste en dessous de la vitesse de la lumière. Le Trou aux Soucis resta sur un quart sur trois pour les officiers et un sur quatre pour les membres d'équipage pendant les deux premières semaines.

Le Capitaine Blaine se montrait à chaque quart mais semblait tout à fait disposé à laisser Max accomplir les légères tâches de cette portion de l'étape. Il donnait peu d'instruction – quand il le faisait, il avait tendance à s'égarer dans des anecdotes, amusantes mais pas utiles. Max essaya de continuer son propre entraînement, effectuant le calcul de routine du milieu de quart comme si c'était l'affaire frénétique que ça aurait été près de la transition. Le Capitaine Blaine le regarda, puis dit doucement : « Ne vous mettez pas dans un tel état, fiston. Programmez toujours sur papier quand c'est possible – toujours. Et prenez le temps de vérifier. Se presser cause des erreurs. »

Max ne dit rien, pensant au Dr Hendrix, mais obéit aux ordres. À la fin de son premier quart sous le Capitaine, Max signa le journal comme d'habitude. Quand Simes vint prendre le quart quatre heures plus tard, Max fut tiré du lit et sommé de se présenter à la salle de contrôle.

Simes pointa le journal du doigt. « C'est quoi l'idée, Monsieur ? »

« De quoi, monsieur ? »

« De signer le journal. Vous n'étiez pas officier de quart. »

« Eh bien, monsieur, le Capitaine semblait s'y attendre. J'ai signé beaucoup de journaux et il les a toujours approuvés par le passé. »

« Hmm – je parlerai au Capitaine. Descendez. »

À la fin de son quart suivant, n'ayant reçu aucune instruction, Max prépara le journal et l'apporta au Capitaine. « Monsieur ? Voulez-vous signer ceci ? Ou dois-je ? »

« Hein ? » Blaine le regarda. « Oh, je suppose que je ferais mieux. Laissez toujours un chef de département faire les choses à sa façon si possible. Souvenez-vous de ça quand vous serez capitaine, fiston. » Il le signa.

Cela régla la question jusqu'à ce que le Capitaine prenne l'habitude de ne pas être là, d'abord pour de courtes périodes, puis pour plus longtemps. Vint le moment où il était absent à la fin du quart ; Max téléphona à M. Simes. « Monsieur, le Capitaine n'est pas là. Que voulez-vous que je fasse ? »

« Et alors ? C'est son privilège de quitter la salle de contrôle. »

« Mais Kelly est prêt à prendre la relève et le journal n'est pas signé. Dois-je le signer ? Ou dois-je lui téléphoner ? »

« Lui téléphoner ? Bon sang de bonsoir, non ! Vous êtes fou ? »

« Quels sont vos ordres, monsieur ? »

Simes resta silencieux, puis répondit : « Imprimez son nom, puis signez en dessous « Par ordre » – et à l'avenir utilisez votre tête. »

Ils passèrent au quart-et-quart pour la dernière semaine. Max continua sous le Capitaine ; Kelly assistait Simes. Une fois le changement effectué, Blaine devint méticuleux à propos d'être présent dans la salle de contrôle et, quand Max commença à faire le premier calcul, le poussa doucement de côté. « Je ferais mieux de prendre la relève, petit. Nous approchons maintenant. »

Alors Max l'assista – et prit horriblement conscience que le Capitaine n'était plus l'homme qu'il avait dû être autrefois. Sa connaissance de la théorie était solide et il connaissait tous les raccourcis – mais son esprit avait tendance à vagabonder. Deux fois en un seul calcul Max dut lui rappeler diplomatiquement des détails. Pourtant le Vieux semblait inconscient de cela, était tout à fait enjoué.

Cela continua ainsi. Max commença à prier pour que le Capitaine laisse le nouvel Astrogateur faire la transition lui-même – bien qu'il méprisât Simes. Il voulait discuter de ses inquiétudes avec Kelly – il n'y avait personne d'autre avec qui cela aurait été possible – mais Kelly était au quart opposé avec Simes. Il n'y avait rien à faire sinon s'inquiéter.

Quand le dernier jour arriva, il découvrit que le Capitaine Blaine n'avait l'intention ni de faire passer le vaisseau lui-même ni de laisser Simes le faire ; il avait son propre système. Quand ils furent tous dans le Trou aux Soucis, le Capitaine dit : « Je veux vous montrer

à tous une astuce qui enlève la tension de l'astrogation. Sans vouloir manquer de respect à notre cher frère, le Dr Hendrix, bien qu'il fût un grand astrogateur, le meilleur qui soit – néanmoins il travaillait trop dur. Maintenant voici une méthode que m'a enseignée mon propre maître. Kelly, si vous voulez bien faire sortir les commandes à distance, s'il vous plaît. »

Il les fit s'asseoir en demi-cercle, lui-même, Simes et Max, autour de la selle de l'ordinateur, avec Kelly dans la selle. Chacun d'eux était armé de formulaires de programmation et le Capitaine Blaine tenait les interrupteurs de commande à distance sur ses genoux.

« Maintenant l'idée est que chacun de nous travaille une visée à tour de rôle, d'abord moi, puis M. Simes, puis M. Jones. De cette façon nous maintenons le flux de données sans tension. Très bien, les gars, commencez. Postes de transition pour tout le monde. »

Ils firent une répétition à blanc, puis le Capitaine se leva. « Appelez-moi, M. Simes, deux heures avant la transition. Je crois que vous et M. Jones trouverez que cette méthode vous donne assez de repos entre-temps. »

« Oui, monsieur. Mais Capitaine – puis-je faire une suggestion ? »

« Hein ? Certainement, monsieur. »

« C'est un système excellent, mais je suggère que Kelly soit mis dans le groupe d'astrogation à la place de Jones. Jones n'est pas expérimenté. Nous pouvons mettre Kovak dans la selle et Lundy au livre. »

Blaine secoua la tête. « Non. La précision est tout, monsieur, donc nous devons avoir notre meilleur opérateur à l'ordinateur. Quant à M. Jones, c'est ainsi qu'il doit acquérir de l'expérience – s'il perd ses moyens, vous et moi pouvons toujours le remplacer. » Il commença à partir, puis ajouta : « Mais Kovak peut alterner avec Kelly jusqu'à mon retour. Il ne faut pas que quelqu'un se fatigue, c'est comme ça qu'on fait des erreurs. »

« Bien, monsieur. »

Simes ne dit rien de plus à Max. Ils commencèrent à traiter les visées, alternativement, utilisant la programmation écrite sur des formulaires imprimés. Les visées arrivaient selon un horaire de vingt minutes, donnant à chacun d'eux quarante minutes pour un problème s'il le désirait. Max commença à penser que la méthode du Capitaine avait ses mérites. Certainement le Dr Hendrix s'était tué à la tâche – les vaisseaux ne s'usaient pas mais les hommes oui.

Il avait largement le temps de travailler non seulement ses propres problèmes, mais aussi ceux de Simes. Les données sortaient oralement et rien n'empêchait Max de programmer les visées de Simes dans sa tête et de vérifier ce qui entraînait dans l'ordinateur. Pour autant qu'il pût voir, Simes s'en sortait bien – bien que bien sûr il n'y eût pas de vraie tension, pas encore.

Ils mangèrent des sandwiches et burent du café où ils étaient assis, ne quittant leurs places que pour cinq minutes environ à la fois. Le Capitaine Blaine se montra vingt minutes en avance. Il sourit et dit gaiement : « Tout le monde heureux et détendu ? Maintenant

nous passons aux choses sérieuses. J'ai juste le temps pour une tasse de café. »

Quelques minutes plus tard il s'assit et prit les interrupteurs de contrôle des mains de Simes. Les visées arrivaient maintenant selon un horaire de dix minutes, encore amplement de temps. Max continua à toutes les traiter, les siennes sur papier et les autres dans sa tête. Il avait toujours fini à temps pour attraper les données de la visée suivante, les programmer mentalement et vérifier les traductions pendant que Lundy feuilletait le livre. Cela lui donnait une image continue de la précision avec laquelle ils étaient dans le sillon, de combien de tâtonnements ils devaient faire en approchant leur cible invisible.

Il lui semblait que Simes avait tendance à sur-corriger et que le Capitaine sous-corrigeait avec un certain optimisme, mais aucun des deux n'était assez loin pour mettre le vaisseau en danger. Peut-être se trompait-il au sujet du Capitaine – le Vieux semblait se stabiliser quand ça comptait. Ses propres corrections, il fut content de voir, le Capitaine les appliquait sans question.

Après plus d'une heure, avec la transition à quarante-cinq minutes, le Capitaine Blaine leva les yeux et dit : « Très bien, les gars, nous approchons. Envoyez-les-nous aussi vite que vous pouvez maintenant. »

Smythe et Kovak, avec Noguchi et Bennett qui couraient pour eux, passèrent à la vitesse supérieure ; les données se déversèrent en un flot continu. Max continua à travailler chaque visée, programmant les siennes dans sa tête et dictant des chiffres plus vite qu'il ne les écrivait. Il remarqua que Simes transpirait, effaçant parfois et recommençant. Mais les chiffres que Simes dictait correspondaient à ce que Max pensait qu'ils devraient être, d'après sa propre programmation mentale. Le Capitaine Blaine semblait détendu, bien qu'il n'eût pas matériellement accéléré et utilisait parfois encore l'ordinateur quand Max était prêt à y verser sa visée.

À un moment Simes parla trop vite, avalant ses chiffres. Lundy dit promptement : « Répétez, monsieur ! »

« Bon sang ! Débouchez-vous les oreilles ! » Mais Simes répéta. Le Capitaine leva les yeux, puis se pencha de nouveau sur son propre problème.

Dès que l'ordinateur fut libre, le Capitaine Blaine dicta ses propres chiffres à Lundy. Max avait déjà posé la visée du Capitaine dans son esprit, écoutait inconsciemment tout en observant Simes. Une sonnette d'alarme retentit dans son esprit.

« Capitaine ! Je ne vous confirme pas ! »

Le Capitaine Blaine s'arrêta. « Hein ? »

« Ce programme est faux, monsieur. »

Le Capitaine ne sembla pas en colère. Il tendit simplement sa planchette de programmation à Simes. « Vérifiez-moi, monsieur. »

Simes jeta un rapide coup d'œil aux chiffres. « Je vous confirme, monsieur ! »

Blaine dit : « Laissez tomber, Jones. M. Simes et moi finirons. »

« Mais – »

« Laissez tomber, Monsieur ! »

Max sortit du cercle, bouillant intérieurement. La vérification de Simes du programme du Capitaine n'avait rien signifié, à moins que Simes n'ait écouté et retenu (comme Max l'avait fait) les données au fur et à mesure qu'elles arrivaient. Le Capitaine avait transposé un huit et un trois aux cinquième et sixième décimales – le programme semblerait correct à moins qu'on ne connaisse les bons chiffres. Si Simes s'était même donné la peine de le vérifier, ajouta-t-il amèrement.

Mais Max ne pouvait s'empêcher de noter et de traiter les données dans son esprit. La prochaine visée de Simes devrait attraper l'erreur du Capitaine ; sa correction devrait la réparer. Ce serait une grosse correction, Max le savait ; voyageant juste sous la vitesse de la lumière, le vaisseau avalait un million de miles en moins de six secondes.

Max put voir Simes hésiter quand les lumières de sa prochaine visée s'allumèrent sur l'ordinateur et que Lundy les traduisit. Ma parole, l'homme avait l'air effrayé ! La correction demandée pousserait le vaisseau extrêmement près de la vitesse critique – Simes hésita, puis ordonna moins de la moitié de la quantité que Max croyait nécessaire.

Blaine l'appliqua et continua avec son problème suivant. Quand la réponse sortit, l'erreur, multipliée par le temps et la vitesse impensable, était plus flagrante que jamais. Le Capitaine jeta à Simes un regard d'étonnement, puis fit promptement une correction. Max ne put dire ce qu'elle était, puisqu'elle fut faite sans mots au moyen de l'interrupteur sur ses genoux.

Simes se lécha les lèvres sèches. « Capitaine ? »

« Le temps juste pour une dernière visée, » répondit Blaine. « Je la prendrai moi-même, M. Simes. »

Les données lui furent transmises, il commença à poser son problème sur le formulaire. Max le vit effacer, puis lever les yeux ; Max suivit son regard. Le pré-réglage sur le chronomètre au-dessus de l'ordinateur montrait les secondes qui s'écoulaient.

« Tenez-vous prêts ! » annonça Blaine.

Max leva les yeux. Les étoiles faisaient ce rapprochement rampant qui marquait les derniers instants avant la transition. Le Capitaine Blaine devait avoir appuyé sur le second interrupteur, celui qui les ferait basculer, pendant que Max regardait, car les étoiles clignotèrent soudain et furent remplacées instantanément par un autre firmament étoilé, d'apparence normale.

Le Capitaine se renversa en arrière, leva les yeux. « Eh bien, » dit-il joyeusement, « il semble que nous ayons réussi encore une fois. » Il se leva et se dirigea vers l'écoutille, disant par-dessus son épaule : « Appelez-moi quand vous nous aurez mis dans le sillon, M. Simes. » Il disparut par l'écoutille.

Max leva de nouveau les yeux, essayant de se rappeler des cartes qu'il avait étudiées quelle partie de ce nouveau ciel ils avaient devant eux. Kelly regardait aussi en l'air.

« Oui, nous sommes passés, » l'entendit marmonner Max. « Mais où ? »

Simes aussi avait regardé le ciel. Maintenant il se retourna avec colère. « Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Ce que j'ai dit, » insista Kelly. « Ce n'est pas un ciel que j'aie jamais vu avant. »

« Absurdités, mon vieux ! Vous ne vous êtes simplement pas orienté. Tout le monde sait qu'un morceau de ciel peut sembler étrange quand on le regarde pour la première fois. Sortez les cartes plates pour cette zone ; nous trouverons nos repères assez vite. »

« Elles sont sorties, monsieur. Noguchi. »

Il ne fallut que quelques minutes pour convaincre tous les autres dans la salle de contrôle que Kelly avait raison, un peu plus longtemps pour convaincre même Simes. Il finit par lever les yeux des cartes avec un visage blanc verdâtre.

« Pas un mot à quiconque, » dit-il. « C'est un ordre – et je casserai tout homme qui bavarde. Kelly, prenez le quart. »

« Bien, monsieur. »

« Je serai dans la cabine du Capitaine. »

Il descendit pour dire à Blaine que l'*Asgard* avait émergé dans un espace inconnu – était perdu.

Chapitre 14

N'importe où

Deux heures plus tard Max monta avec lassitude dans le Trou aux Soucis. Il venait de passer une mauvaise demi-heure, disant la vérité telle qu'il la voyait. Le Capitaine Blaine avait été peu enclin à blâmer qui que ce soit d'autre que lui-même, mais avait semblé abasourdi et déconcerté. Simes avait été désagréable. Sa logique non formulée semblait être que, puisque ça ne pouvait pas être sa faute et puisqu'il était impensable de blâmer le Capitaine, ça devait être la faute de Max. Puisque Max avait été relevé quelques minutes avant la transition, sa théorie semblait être que Max l'avait causé en faisant du remue-ménage alors qu'ils approchaient de l'instant critique – leur avait fait trembler les coudes, pour ainsi dire. M. Walther avait été présent, juge muet. Ils parlaient de sujets hors de sa profession ; il avait semblé étudier leurs visages. Max s'était obstinément tenu à son histoire.

Il trouva Kelly encore de quart. Kovak et Smythe prenaient des spectrogrammes ; Noguchi et Lundy étaient occupés avec des papiers. « Tu veux être relevé ? » dit-il à Kelly.

Kelly eut l'air ennuyé. « Désolé, mais tu ne peux pas. »

« Hein ? »

« M. Simes a téléphoné pendant que tu montais. Il dit que tu ne dois pas tenir de quart jusqu'à nouvel ordre. »

« Vraiment ? Eh bien, je ne suis pas surpris. »

« Il a aussi dit que tu devais rester hors de la salle de contrôle. »

Max fit une déclaration violente à propos de Simes. Il ajouta : « Eh bien, c'était sympa tant que ça a duré. À plus tard. » Il se retourna mais Kelly l'arrêta.

« Ne sois pas si pressé, Max. Il ne montera pas avant un moment. Je veux savoir ce qui s'est passé. De l'ordinateur je ne peux pas dire ce qui se passe. »

Max lui raconta, puisant dans sa mémoire pour les chiffres. Kelly hocha enfin la tête. « Ça confirme ce que j'ai pu reconstituer. Le Capitaine a raté avec une transposition – facile à faire. Ensuite Simes n'a pas eu le cran de faire une grosse correction quand c'est venu à son tour. Mais il y a une autre chose que tu ne sais pas. Eux non plus – pas encore. »

« Hein ? Quoi ? »

« L'enregistreur de la salle des machines le montre. Guenther avait le quart là-bas et me l'a donné au téléphone. Non, je ne lui ai pas dit qu'il y avait un problème. J'ai juste

demandé l'enregistrement ; ce n'est pas inhabituel. Au fait, de l'agitation en bas ? Les passagers qui perdent les pédales ? »

« Pas quand je suis monté. »

« Ça ne va pas tarder. Ils ne peuvent pas garder ça secret éternellement. Revenons à mon histoire – les choses étaient déjà mal parties mais le Capitaine avait une dernière chance. Il a appliqué la correction et une sacrément grosse. Mais il l'a appliquée avec le mauvais signe, à l'envers. »

Les jurons étaient trop faibles. Tout ce que Max put dire fut : « Oh, mon Dieu ! »

« Ouais. Eh bien, il y a le diable à payer et il est sorti déjeuner. »

« Tu as une idée d'où nous sommes ? »

Kelly désigna Kovak et Smythe au spectrostellographe. « Ils pêchent, mais pas de touches. Les étoiles brillantes d'abord, les types B et O. Mais il n'y a rien qui corresponde aux catalogues jusqu'ici. »

Noguchi et Lundy utilisaient un appareil photo portatif. Max demanda : « Qu'est-ce qu'ils font ? »

« Ils photographient les registres. Tous – les feuilles de programmation, les données brutes des cartographes, la bande de l'ordinateur, tout. »

« À quoi ça servira ? »

« Peut-être à rien. Mais parfois les registres se perdent. Parfois ils sont même changés. Mais pas cette fois. Je vais avoir mon propre jeu. »

Les implications déplaisantes des commentaires de Kelly s'enfonçaient dans l'esprit de Max quand Noguchi leva les yeux. « C'est tout, Chef. »

« Bien. » Kelly se tourna vers Max. « Rends-moi un service. Mets ces films dans ta poche et emporte-les avec toi. Je les veux hors d'ici. Je les récupérerai plus tard. »

« Eh bien... d'accord. »

Pendant que Noguchi déchargeait l'appareil photo, Max ajouta à l'intention de Kelly : « Écoute, Chef, j'ai une idée. »

« Accouche. »

« Supposons que nous sommes dans la bonne galaxie, parce que – »

« – parce que si on n'y est pas, ça ne sert à rien d'essayer ! »

« Eh bien, oui. D'accord, nous sommes dans la Voie Lactée. Alors on regarde autour, on fait des comptages rapides d'étoiles échantillons et on estime la distance et la direction du centre. Ensuite on essaie d'identifier les spectres d'étoiles dans cette direction, après avoir décidé lesquelles on devrait chercher et calculé les magnitudes apparentes pour la distance estimée. Ça permettrait de... »

« ...gagner beaucoup de temps, » finit Kelly avec lassitude. « N'apprends pas à ton grand-père à gober des œufs. Qu'est-ce que tu crois que je fais depuis tout à l'heure ? »

« Oh. Pardon. »

« T'excuse pas. C'est plus que ce à quoi notre vénéré patron a pensé. Pendant que

j'essayais de travailler, il est resté là à geindre, à trouver à redire, et à essayer de me faire dire qu'il avait parfaitement raison en tout – s'inquiétant de lui-même au lieu de s'inquiéter de son vaisseau. Pfff! Au fait, il a pris les registres exactement comme je pensais qu'il le ferait – « pour les montrer au Capitaine. » *À l'en croire.* »

Kelly se leva. « Je ferais mieux d'y aller. »

« Ne te presse pas. Je vais sonner pour du café. »

« J'en ai par-dessus les oreilles maintenant. » Kelly sortit les films de sa poche et les regarda consciencieusement. « J'ai fait faire deux prises de tout à Noggy ; c'est un double jeu. C'est une bonne cachette que tu as là. Si on mettait un jeu là-dedans pour le laisser refroidir ? On ne sait jamais. »

« Kelly, tu t'attends vraiment à des ennuis à propos de ces registres ? Il me semble qu'on a assez d'ennuis avec le vaisseau perdu. »

« Hein ? Max, tu vas faire un bon officier un jour. Mais tu es innocent. Moi je suis du genre bretelles *et* ceinture. J'aime prendre aussi peu de risques que possible. Le Doc Hendrix – paix à son âme ! – était pareil. »

Kelly attendit que Max ait remis le jeu de rechange dans l'espace derrière le tiroir, puis se prépara à partir. Il fit une pause. « Une chose que j'ai oublié de te dire, Max. Il se trouve qu'on est sorti assez près d'une étoile et une de type G en plus. »

« Oh. » Max réfléchit. « Pas une qu'on connaît ? »

« Bien sûr que non, sinon je te l'aurais dit. On ne l'a pas encore mesurée, mais en estimant la fourchette normale dans les G on pourrait l'atteindre en pas moins de quatre semaines, pas plus d'un an, à forte poussée. Je pensais que tu aimerais savoir. »

« Eh bien, oui. Merci. Mais je ne vois pas que ça fasse une grande différence. »

« Non ? Ça ne te semble pas une bonne idée d'avoir une étoile de type solaire, avec peut-être des planètes de type terrestre autour, pas loin ? »

« Eh bien... »

« Moi si. L'histoire d'Adam et Ève est rude au mieux – et on pourrait être là pour un long séjour. »

Sur ce il partit.

Aucun aide-steward ne vint dire à Max que c'était l'heure du dîner ; quand il remarqua qu'il était passé l'heure, il alla au salon. La plupart des passagers étaient déjà assis, bien que certains se tinssent debout en train de parler. Il était impossible de ne pas sentir le malaise dans la salle. Max vit que le Capitaine n'était pas à sa table, pas plus que M. Walther à la sienne. Alors qu'il se dirigeait vers sa propre table, un M. Hornsby essaya de lui attraper le bras. Max se dégagea. « Désolé, monsieur. Je suis pressé. »

« Attendez une minute ! Je voulais vous demander... »

« Désolé. » Il se hâta et s'assit.

Le Chef Mécanicien Compagnon n'était pas à la table, mais les passagers habituels

étaient présents. Max dit : « Bonsoir, » et tendit la main vers sa cuillère à soupe, juste pour s'occuper.

Il n'y avait pas de soupe avec laquelle jouer, ni de petits pains et de beurre sur la table, bien qu'il fût dix minutes passé l'heure. De telles choses n'arrivaient tout simplement pas sous la juridiction du Chef Steward Dumont. Maintenant qu'il y pensait, Dumont n'était pas en vue.

Mme Daigler posa une main sur son bras. « Max ? Dis-moi, mon cher – c'est quoi cette rumeur ridicule qui circule ? »

Max essaya de garder un visage impassible. « Quelle rumeur, madame ? »

« Tu dois l'avoir entendue ! Après tout, tu es à l'astrogation. On dit que le Capitaine a pris le mauvais virage ou quelque chose et que nous tombons dans une étoile. »

Max essaya de donner un petit rire convaincant. « Qui vous a dit ça ? Qui que ce soit, il ne saurait probablement pas distinguer une étoile de son coude. »

« Tu ne roulerais pas ta Tante Maggie ? »

« Je peux vous assurer positivement que l'*Asgard* ne tombe pas dans une étoile. Pas même une petite étoile. » Il se retourna sur sa chaise. « Mais on dirait que quelque chose est tombé dans la cuisine. Le dîner est terriblement en retard. »

Il resta retourné, essayant d'éviter d'autres questions. Ça ne marcha pas. M. Arthur appela sèchement : « M. Jones ! »

Il se retourna. « Oui ? »

« Pourquoi nous faire attendre ? J'ai été informé de source autorisée que le vaisseau est perdu. »

Max essaya d'avoir l'air perplexe. « Je ne vous suis pas. Nous semblons être dedans. »

M. Arthur renifla. « Vous savez ce que je veux dire ! Quelque chose a mal tourné avec ce machin – la transition. Nous sommes perdus. »

Max prit un air professoral, comptant les points sur ses doigts. « M. Arthur, je vous assure que le vaisseau n'est en absolument aucun danger. Quant à être perdus, je vous assure tout aussi fermement que si nous le sommes, le Capitaine a négligé de me le dire. J'étais dans la salle de contrôle à la transition et il avait l'air tout à fait satisfait. Accepteriez-vous de me dire qui a répandu cette histoire ? C'est une chose grave de lancer de telles rumeurs. Les gens sont connus pour paniquer. »

« Eh bien... c'était un membre de l'équipage. Je ne connais pas son nom. »

Max hocha la tête. « C'est ce que je pensais. D'après mon expérience dans l'espace... » Il continua, citant son oncle. « ...j'ai appris que la seule chose plus rapide que la lumière est la vitesse à laquelle une histoire peut se répandre dans un vaisseau. Elle n'a pas besoin d'avoir le moindre fondement, elle se répand quand même. » Il regarda de nouveau autour de lui. « Je me demande ce qui est arrivé au dîner ? Je détesterais prendre mon quart le ventre vide. »

Mme Weberbauer dit nerveusement : « Alors tout va bien, Maxie ? »

« Tout va bien, madame. »

Mme Daigler se pencha de nouveau vers lui et chuchota : « Alors pourquoi tu transpires, Max ? »

Il fut sauvé par un aide-steward qui accourait à la table et commençait à distribuer des assiettes de soupe. Max l'arrêta quand il passa près de lui et dit doucement : « Jim, où est Dumont ? »

Du coin de la bouche le serveur dit : « Il cuisine. »

« Hein ? Où est le chef ? »

L'aide-steward se pencha et chuchota : « Frenchy est soûl comme un juge. Je suppose qu'il n'a pas pu le supporter. Tu sais. »

Max le laissa partir. M. Arthur dit sèchement : « Qu'est-ce qu'il vous a dit ? »

« J'essayais de découvrir ce qui n'allait pas à la cuisine, » répondit Max. « Il semble que le cuisinier se soit mis hors d'état de nuire. » Il porta une cuillerée de soupe à sa bouche. « À en juger par le goût, je dirais qu'il s'est brûlé le pouce dans cette soi-disant chaudière. Assez mauvaise, non ? »

Max fut sauvé d'autres faux-fuyants par l'arrivée du Premier Officier. M. Walther alla à la table du Capitaine et frappa sur un verre avec une cuillère. « Votre attention, s'il vous plaît ! » Il attendit le silence, puis sortit un papier de sa poche. « J'ai une annonce à faire de la part du Capitaine. Ceux d'entre vous qui sont familiers avec la théorie de l'astrogation savent que l'espace change constamment, en raison des mouvements des étoiles, et que par conséquent deux voyages ne sont jamais exactement semblables. Parfois il est nécessaire, pour cette raison, d'apporter certains changements à l'itinéraire d'un vaisseau. Une telle circonstance s'est produite dans ce présent voyage et l'*Asgard* sera quelque peu retardé pour atteindre sa prochaine destination. Nous le regrettons, mais nous ne pouvons pas changer les lois de la nature. Nous espérons que vous traiterez cela comme un inconvénient mineur – ou même comme des vacances supplémentaires, dans l'atmosphère amicale et confortable de notre vaisseau. Veuillez vous souvenir également que la police d'assurance accompagnant votre billet vous couvre entièrement contre toute perte ou dommage que pourrait vous coûter le retard du vaisseau. »

Il rangea le papier ; Max eut l'impression qu'il n'en avait pas vraiment lu le contenu. « C'est tout ce que le Capitaine avait à dire, mais je veux ajouter quelque chose moi-même. Il est venu à mon attention que quelqu'un a répandu des rumeurs ridicules à propos de ce changement mineur de programme. Je suis désolé si certains d'entre vous ont été alarmés par cela et je vous assure que je prendrai des mesures très strictes si l'instigateur peut être identifié. » Il risqua un sourire digne. « Mais vous savez comme il est difficile de remonter à la source d'un commérage. En tout cas, je veux vous assurer à tous que l'*Asgard* n'est en aucun danger d'aucune sorte. La vieille fille sillonnait l'espace bien avant que nous soyons nés, elle sera encore solide après que nous serons tous morts de vieillesse – que ses os robustes soient bénis ! » Il se retourna et partit aussitôt.

Max avait écouté bouche bée d'admiration. Il venait d'un pays où le « mensonge éhonté » était un art littéraire respecté et il lui semblait qu'il n'avait jamais entendu un mensonge raconté avec plus de grâce, jamais vu un mensonge entrelacé avec la vérité avec une telle habileté, de toute sa vie. Morceau par morceau, il était impossible de dire que quoi que ce soit que le Premier Officier avait dit était faux ; pris dans son ensemble c'était une affirmation catégorique que l'*Asgard* n'était pas perdu – un mensonge s'il en avait jamais entendu un.

Il se retourna vers ses compagnons de table. « Quelqu'un veut-il me passer le beurre, s'il vous plaît ? »

M. Arthur croisa son regard. « Et vous nous avez dit, » dit-il sèchement, « que rien n'allait mal ! »

M. Daigler gronda : « Laissez-le tranquille, Arthur. Max s'en est plutôt bien tiré, vu les circonstances. »

Mme Weberbauer avait l'air perdue. « Mais M. Walther a dit que tout allait bien ? »

Daigler la regarda avec compassion. « Nous avons des ennuis, Maman Weberbauer. C'est évident. Mais tout ce que nous pouvons faire c'est rester calmes et faire confiance aux officiers du vaisseau. N'est-ce pas, Max ? »

« Je suppose que c'est ça, monsieur. »

Chapitre 15

« Ce n'est pas un pique-nique »

Max resta dans sa chambre ce soir-là et le lendemain, ne souhaitant ni être interrogé par les passagers ni répondre à des questions sur la raison de sa mise à l'écart. En conséquence il manqua l'émeute, l'ayant traversée en dormant. Il en entendit parler pour la première fois quand l'aide-steward qui s'occupait de sa chambre se montra avec un œil au beurre noir.

« Qui t'a fait ce coquard, Garcia ? »

« Je ne suis pas sûr, monsieur. C'est arrivé pendant le grabuge d'hier soir. »

« Le grabuge ? Quel grabuge ? »

« Vous voulez dire que vous ne savez pas ? »

« C'est la première fois que j'en entends parler. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Garcia Lopez fixa le plafond. « Eh bien – je ne voudrais pas trop en dire. Vous savez comment c'est – personne ne veut témoigner contre un camarade. Non ? »

« Qui t'a demandé de balancer un camarade ? Tu n'es pas obligé de citer des noms – mais qu'est-ce qui s'est passé ? »

« Eh bien, monsieur. Certains de ces *chicos*, ils n'ont pas beaucoup de jugeote. »

Lentement Max apprit que l'agitation parmi l'équipage avait été plus grande que parmi les passagers, peut-être parce qu'ils comprenaient plus clairement leur situation difficile. Certains d'entre eux avaient consulté la vodka du pauvre de Giordano, puis avaient décidé de se rendre chez le Capitaine en groupe et d'exiger qu'on leur parle franchement. La violence avait eu lieu quand le maître d'armes avait tenté de les faire rebrousser chemin à l'échelle du pont « C ».

« Des blessés ? »

« Pas ce qu'on appellerait des blessés. Un peu coupés. J'ai reçu ça... » Il toucha son œil tendrement. « ...pour avoir été trop curieux de voir ce qui se passait. Slat Kovak s'est cassé une cheville. »

« Kovak ! Pourquoi *lui* serait-il dedans ? » Ça n'avait pas de sens qu'un membre de l'équipe du Trou aux Soucis prenne part à quelque chose d'aussi déraisonnable.

« Il descendait, il finissait son quart, je suppose. Peut-être qu'il aidait le gendarme. Ou peut-être qu'il s'est juste fait prendre dans les portes battantes. Votre ami Sam Anderson était sûrement au cœur de l'action. »

Sam ! Max eut mal au cœur – Sam de nouveau dans les ennuis ! « Tu es sûr ? »

« J'y étais. »

« Euh, il ne menait pas, n'est-ce pas ? »

« Oh, vous m'avez mal compris, M- M. Jones. C'est lui qui a réglé l'affaire. J'ai jamais vu un homme qui savait si bien se servir de ses mains. Il en attrapait deux... *cloc !* leurs têtes se cognaient l'une contre l'autre. Puis il en attrapait deux autres. »

Max décida de sortir de sa cachette et de faire deux choses ; aller voir Kovak, découvrir comment il allait et ce dont il pourrait avoir besoin ou envie, et deuxièmement, aller voir Sam. Mais avant qu'il puisse partir, Smythe arriva avec une liste de quarts à parapher. Il découvrit qu'il était assigné quart-et-quart avec Simes – et qu'il était lui-même de quart immédiatement.

Il monta, se demandant ce qui avait fait céder Simes. Kelly était dans la salle de contrôle ; Max regarda autour de lui, ne vit pas Simes. « C'est toi qui l'as, Chef ? »

« Jusqu'à ce que tu me relèves. C'est mon dernier quart. »

« Comment ça ? Tu es sa bête noire maintenant ? »

« On pourrait dire ça. Mais pas comme tu le penses, Max. Il a établi une liste de quarts avec lui et moi en alternance. J'ai poliment fait remarquer les règles de la guilde, que je n'étais pas payé pour prendre la responsabilité d'un quart supérieur. »

« Oh, bon sang ! Qu'est-ce qu'il a dit ? »

« Qu'est-ce qu'il pouvait dire ? Il pouvait m'ordonner par écrit et je pouvais accepter par écrit, avec mon objection aux ordres inscrite au journal – et il se mouille sérieusement. Ce qui lui laissait le choix de te remettre sur la liste, de demander au Capitaine de la partager avec lui, ou de retourner sa casquette et de se relever lui-même pour les prochaines semaines. Avec Kovak sur le flanc, ça ne lui laissait pas beaucoup de choix. Tu as entendu parler de Kovak ? »

« Oui. Dis, c'était quoi ? » Max jeta un coup d'œil vers Noguchi qui paraissait à l'ordinateur et baissa la voix. « Une mutinerie ? »

Les yeux de Kelly s'arrondirent. « Eh bien, d'après ce que je comprends, monsieur, Kovak a glissé et est tombé dans une échelle. »

« Oh. Comme ça, hein ? »

« C'est ce que dit le journal de bord. »

« Hmm... eh bien, je ferais mieux de te relever. C'est quoi le topo ? »

Ils étaient en orbite sous puissance vers l'étoile de type G proche ; les ordres étaient inscrits dans le livre d'ordres du Capitaine... de l'écriture de Simes mais avec la signature du Capitaine Blaine en dessous. Pour Max elle semblait tremblante, comme si le Vieux avait signé sous le coup d'un stress émotionnel. Kelly les avait déjà placés dans le sillon.

« On a abandonné l'idée de chercher où nous sommes ? » demanda Max.

« Oh, non. Les ordres sont de passer autant de temps que la routine le permet. Mais je te parie sept contre deux que tu ne trouveras rien. Max, c'est complètement ailleurs ici. »

« N'abandonne pas. Comment tu le sais ? »

« Je le sens. »

Néanmoins Max passa le quart à « pêcher ». Mais sans succès. Les spectrogrammes, correctement pris et mesurés, sont aux étoiles ce que les empreintes digitales sont aux hommes ; ils peuvent être classés et des comparaisons faites avec ceux en archive qui sont les plus similaires. Bien qu'il en trouvât beaucoup qui correspondaient assez bien avec les spectres catalogués, il y avait toujours la différence qui fait qu'un vrai jumeau n'est pas tout à fait comme son frère.

Quinze minutes avant la fin du quart il s'arrêta, et s'assura qu'il était prêt à être relevé. En attendant il pensa au tour de passe-passe que Kelly avait fait pour le remettre en service. Ce bon vieux Kelly ! Il connaissait Kelly assez bien pour savoir qu'il ne devait pas le remercier ; le faire serait attribuer au Chef Calculateur un motif qui était « inapproprié » – ferme l'autre œil et souviens-t'en.

Simes entra d'un pas lourd cinq minutes après l'heure. Il ne dit rien mais regarda le journal de bord et les relevés d'observations que Max avait faits. Max attendit plusieurs minutes en s'énervant de plus en plus. Finalement il dit : « Êtes-vous prêt à me relever, monsieur ? »

« En temps voulu. Je veux d'abord voir ce que vous avez bousillé cette fois. »

Max garda la bouche fermée. Simes pointa le journal là où Max l'avait signé suivi de « O.C. d/Q ». « C'est faux, pour commencer. Ajoutez « en instruction ». »

Max respira profondément. « L'instruction de qui, monsieur ? »

« La mienne. »

Max n'hésita qu'un instant avant de répondre : « Non, monsieur. Pas à moins que vous ne soyez présent pendant mon quart pour me superviser. »

« Vous me défiez ? »

« Non, monsieur. Mais je prendrai des ordres écrits sur ce point... inscrits au journal. »

Simes ferma le livre de bord et le regarda lentement de haut en bas. « Monsieur, si nous n'étions pas à court de personnel vous ne seriez pas de quart. Vous n'êtes pas prêt pour un quart supérieur – et c'est mon opinion que vous ne le serez jamais. »

« Si c'est ce que vous pensez, monsieur, j'aimerais autant retourner cartographe. Ou aide-steward. »

« C'est là où est votre place ! » La voix de Simes était presque un cri. Noguchi était resté après que Lundy l'eut relevé ; tous deux levèrent les yeux, puis détournèrent la tête.

Max ne fit aucun effort pour garder sa réponse privée. « Très bien, monsieur. Voulez-vous me relever ? Je vais aller dire au Premier Officier que je renonce à ma nomination temporaire et reviens à mon poste permanent. »

Max s'attendait à une explosion. Mais Simes fit un effort visible pour se contrôler et dit presque calmement : « Écoutez, Jones, vous n'avez pas la bonne attitude. »

Max pensa en lui-même : « Qu'est-ce que j'ai à perdre ? » À voix haute il dit : « C'est vous qui n'avez pas la bonne attitude, monsieur. »

« Hein ? Qu'est-ce que c'est ? »

« Vous m'avez houspillé depuis que je suis venu travailler au Trou. Vous ne vous êtes jamais donné la peine de me donner la moindre instruction et vous avez trouvé à redire à tout ce que j'ai fait. Depuis ma nomination probatoire c'est quatre fois pire. Vous êtes venu dans ma chambre et m'avez dit que vous étiez opposé à ma nomination, que vous ne vouliez pas de moi... »

« Vous ne pouvez pas prouver ça ! »

« Je n'ai pas besoin de le prouver. Maintenant vous me dites que je ne suis pas capable de tenir le quart que vous venez de me demander de tenir. Vous avez clairement fait comprendre que vous ne me recommanderez jamais pour une nomination permanente, donc évidemment je perds mon temps. Je vais retourner dans l'équipe du Commissaire et faire ce que je peux là-bas. Maintenant, voulez-vous me relever, monsieur ? »

« Vous êtes insubordonné. »

« Non, monsieur, je ne le suis pas. J'ai parlé respectueusement, énonçant des faits. J'ai demandé à être relevé – mon quart était fini il y a une bonne demi-heure – afin de pouvoir voir le Premier Officier et retourner à mon poste permanent. Comme le permettent les règles des deux guildes, » ajouta Max.

« Je ne vous laisserai pas faire. »

« C'est mon choix, monsieur. Vous n'avez pas le choix. »

Le visage de Simes montra qu'il n'avait en effet pas le choix. Il resta silencieux un moment, puis dit plus calmement : « Oubliez ça. Vous êtes relevé. Soyez de retour ici à huit heures. »

« Pas si vite, monsieur. Vous avez déclaré publiquement que je ne suis pas compétent pour prendre le quart. Par conséquent je ne peux pas accepter la responsabilité. »

« Bon sang ! Qu'est-ce que vous essayez de faire ? Me faire chanter ? »

Max convint intérieurement que c'était à peu près ça, mais il répondit : « Je ne dirais pas ça, monsieur. Vous ne pouvez pas avoir le beurre et l'argent du beurre. »

« Eh bien – je suppose que vous êtes compétent pour tenir ce genre de quart. Il n'y a rien à faire, en fait. »

« Très bien, monsieur. Voudriez-vous avoir la gentillesse de l'inscrire au journal ? »

« Hein ? »

« Vu les circonstances, monsieur, j'insiste sur la lettre des règles et vous demande de l'inscrire. »

Simes jura entre ses dents, puis saisit le stylet et écrivit rapidement. Il fit pivoter le livre de bord. « Voilà ! »

Max lut : « M. Jones est considéré qualifié pour tenir un quart supérieur dans l'espace, n'impliquant pas d'anomalie. (s) R. Simes, Astrogateur. »

Max nota la réserve, l'exception qui permettrait à Simes de l'empêcher d'atteindre jamais le statut permanent. Mais Simes était resté dans les limites de la loi. En plus, il

s'avoua, il ne voulait pas quitter l'équipe du Trou aux Soucis. Il se consola avec la pensée que puisqu'ils étaient tous perdus ensemble, ce que Simes recommanderait pourrait ne jamais avoir d'importance. « Tout à fait satisfaisant, monsieur. »

Simes attrapa le livre. « Maintenant dehors. Veillez à être de retour ici à l'heure. »

« Bien, monsieur. » Max ne put s'empêcher d'avoir le dernier mot, tenir tête à Simes lui était monté à la tête. « Ce qui me rappelle, monsieur : voudriez-vous s'il vous plaît me relever à l'heure après ceci ? »

« *Quoi ?* »

« Selon la loi un homme ne peut pas travailler plus de quatre heures sur huit, sauf en cas d'urgence inscrite au journal. »

« Descendez ! »

Max descendit, se sentant à la fois exalté et nauséux. Il n'avait pas le goût des bagarres, ne l'avait jamais eu ; elles lui laissaient une boule tordue à l'intérieur. Il fit irruption dans sa chambre, et faillit trébucher sur Sam. « Sam ! »

« Lui-même. Qu'est-ce qui te ronge, gamin ? On dirait que les gobelins te poursuivaient. »

Max s'affala sur sa couchette et soupira. « Je me sens comme ça aussi. » Il raconta à Sam la dispute avec Simes.

Sam hocha la tête approbativement. « C'est comme ça qu'il faut traiter un crétin pareil – l'insulter jusqu'à ce qu'il s'excuse. Donne-lui assez de coups et il mangera dans ta main. »

Max secoua la tête tristement. « Aujourd'hui c'était sympa, mais il trouvera un moyen de me le faire payer. Oh, tant pis ! »

« Pas du tout, mon petit. Garde le nez propre et attends les occasions. Si un homme est stupide et colérique – ce qu'il est, je l'ai jaugé depuis longtemps – si tu es malin et que tu gardes *ton* calme, finalement il se découvre complètement. C'est une loi de la nature. »

« Peut-être. » Max pivota et s'assit. « Sam – tu portes ton insigne de nouveau. »

Sam passa son pouce sous l'insigne de fonction de Chef Maître d'Armes. « Tu n'avais pas remarqué ? »

« Je suppose que je tournais trop vite. Raconte-moi – le Premier a décidé de pardonner et d'oublier ? »

« Pas exactement. Tu es au courant de cette petite agitation hier soir ? »

« Eh bien, oui. Mais je comprends qu'officiellement rien ne s'est passé ? »

« Exact. M. Walther sait quand retenir ses coups. »

« Qu'est-ce qui s'est passé ? J'ai entendu dire que tu as cogné quelques têtes ensemble. »

« Pas grand-chose. Et pas très fort. J'ai vu des vaisseaux où ça aurait été considéré comme un exercice sain pour faire passer le dîner. Certains des gars ont eu peur et ça les a fait s'abreuver d'eau joyeuse. Puis deux ou trois avec de grandes gueules et pas de front ont eu l'inspiration que c'était leur droit de parler au Capitaine. Étant des moutons,

ils devaient y aller en troupeau. S'ils avaient croisé un officier, il aurait pu les renvoyer au lit sans problème. Mais mon malheureux prédécesseur les a croisés et leur a dit de se disperser. Ce qu'ils n'ont pas fait. Il n'est pas du type diplomatique, j'en ai peur. Alors il a crié « Au secours ! » dans son idiome pittoresque et le plaisir a commencé. »

« Mais où tu intervien ? Tu es venu l'aider ? »

« Pas vraiment. J'étais à distance de sécurité, profitant des festivités, quand j'ai remarqué les chaussons de M. Walther qui descendaient l'échelle. Sur quoi j'ai plongé dans la mêlée et me suis fait remarquer pour la fin. La façon de gagner une médaille, Max, c'est de s'assurer que le général regarde, puis d'agir. »

Max sourit. « D'une façon ou d'une autre je ne t'avais pas imaginé en type héroïque. »

« Dieu m'en préserve ! Mais ça a marché. M. Walther m'a fait venir, m'a passé un savon, m'a dit que j'étais un coquin et un voleur et un bon à rien – puis m'a offert mon insigne si je pouvais maintenir l'ordre dans les ponts inférieurs. Je l'ai regardé dans les yeux, un regard du type sincère, et lui ai dit que je ferais de mon mieux. Alors me voilà. »

« Je suis vraiment content, Sam. »

« Merci. Ensuite il m'a regardé dans les yeux et m'a dit qu'il avait des raisons de soupçonner – comme s'il ne savait pas ! – qu'il pourrait y avoir un alambic quelque part dans le vaisseau. Il m'a ordonné de le trouver, et ensuite de détruire tout alcool que je trouverais. »

« Ah ? Comment M. Gee a-t-il pris ça ? »

« Eh bien, Gras-du-bide et moi avons démonté son alambic et ramené les pièces au magasin, puis nous avons enfermé sa marchandise. Je l'ai supplié de ne pas y toucher jusqu'à ce que le vaisseau soit sorti de son pétrin. Je lui ai expliqué que je lui casserais les deux bras s'il le faisait. »

Max gloussa. « Eh bien, je suis content que tu sois de nouveau en grâce. Et c'était gentil de ta part de venir me le raconter. » Il bâilla. « Pardon. Je suis mort de sommeil. »

« Je m'éclipse. Mais je ne suis pas venu te raconter, je suis venu te poser une question. »

« Hein ? Quoi ? »

« Tu as vu le Skipper dernièrement ? »

Max réfléchit. « Pas depuis la transition. Pourquoi ? »

« Personne d'autre non plus. Je pensais qu'il passait peut-être son temps au Trou aux Soucis. »

« Non. Maintenant que j'y pense, il n'a pas été à sa table non plus – du moins quand j'étais au salon. »

« Il mange dans sa cabine. » Sam se leva. « Très, très intéressant. Mmm... je n'en parlerais pas, Max. »

Simes fut monosyllabique quand Max le releva. Par la suite ils n'eurent plus d'échanges ; Simes agissait comme si Max n'existait pas, sauf pour les brèves formalités de relève.

Le Capitaine ne se montra pas dans la salle de contrôle. Plusieurs fois Max fut sur le

point de demander à Kelly à ce sujet, mais à chaque fois décida de ne pas le faire. Mais il y avait des rumeurs dans le vaisseau – le Capitaine était malade, le Capitaine était dans le coma, Walther et le Médecin l'avaient relevé de ses fonctions, le Capitaine était constamment à son bureau, élaborant une façon nouvelle et remarquable de ramener le vaisseau là où il devait être.

Maintenant c'était accepté que le vaisseau était perdu, mais le temps de l'hystérie était passé ; passagers et équipage étaient calmes et il semblait y avoir un accord général que la décision de se poser autour de l'étoile de type solaire vers laquelle ils se dirigeaient était la seule décision raisonnable. Ils étaient maintenant assez près pour qu'on ait déterminé que l'étoile avait bien des planètes – aucune étoile de classe G n'avait jamais été trouvée sans planètes, mais les repérer sur une stéréoplaque était consolant.

Il fallut choisir entre la planète nř3 et la planète nř4. Les lectures bolométriques montraient que l'étoile avait une température de surface légèrement supérieure à 6000ř Kelvin, cohérente avec son spectre ; elle n'était pas beaucoup plus grande que le Père Soleil ; les températures de surface calculées pour les troisième et quatrième planètes donnaient une probabilité que la troisième puisse être inconfortablement chaude tandis que la quatrième puisse être glaciale. Les deux avaient des atmosphères.

Un passage rapide en hyperbole devant les deux régla la question. Le bolomètre montra que la numéro trois était trop chaude et même la numéro quatre était tropicale. La numéro quatre avait une lune, ce que la troisième n'avait pas – un autre avantage pour la quatre, car cela permettait, en examinant la période du satellite, un calcul facile de sa masse ; de là et de son diamètre visible, sa gravité de surface était une question de substitution dans la formule newtonienne classique... quatre-vingt-treize pour cent de la normale terrestre, confortable et plutôt basse vu son diamètre de plus de seize mille kilomètres. Les spectres d'absorption montraient de l'oxygène et plusieurs gaz inertes.

Simes assisté de Kelly plaça l'*Asgard* en orbite pôle à pôle pour permettre un examen facile – Max, comme d'habitude, fut laissé à se ronger les ongles. Le Capitaine ne vint pas à la salle de contrôle même pour regarder cette manœuvre.

Ils restèrent en orbite de stationnement pendant que leur possible future patrie était examinée depuis la salle de contrôle et contemplée sans fin depuis le salon. C'est au salon qu'Ellie retrouva Max. Il l'avait à peine vue pendant l'approche, étant trop occupé et trop fatigué avec un quart continu en alternance et deuxièmement avec beaucoup de choses en tête qu'il ne voulait pas se laisser soutirer. Mais, une fois l'orbite établie et la puissance coupée, selon la doctrine standard Simes pouvait permettre que le quart soit tenu par des membres d'équipage – ce qu'il fit et dit encore une fois à Max de rester hors de la salle de contrôle.

Max ne pouvait résister à la fascination de contempler la planète étrangère ; il s'entassa dans le salon avec les autres. Il se tenait en retrait et regardait par-dessus les têtes quand

il sentit qu'on lui attrapait le bras.

« Où étais-tu ? »

« Je travaillais. » Il tendit la main et caressa Chipsie ; le chiot-araignée sauta sur ses épaules et commença à le fouiller.

« Hmmmph ! Tu ne travailles pas tout le temps. Tu sais que je t'ai envoyé *neuf* billets dans ta chambre cette semaine ? »

Max le savait. Il les avait gardés mais n'avait pas répondu. « Désolé. »

« Désolé, qu'il dit. Peu importe – Max, raconte-moi tout. » Elle se retourna et regarda dehors. « Comment l'ont-ils appelée ? Y a-t-il quelqu'un dessus ? Où allons-nous atterrir ? *Quand* allons-nous atterrir ? Max, tu n'es pas *excité* ? »

« Ouf ! Ils ne l'ont pas encore nommée – on l'appelle juste « la planète » ou « numéro quatre ». Kelly veut l'appeler « Hendrix ». Simes tergiverse ; je pense qu'il veut la nommer d'après lui-même. Le Capitaine n'a pris aucune décision que je sache. »

« Ils devraient l'appeler « Vérité » ou « Espoir » ou quelque chose comme ça. Où est le Capitaine, Max ? Je n'ai pas vu ce cher vieux monsieur depuis des *jours*. »

« Il travaille. C'est une période chargée pour lui, bien sûr. » Max se dit que son esquive pourrait être vraie.

« Pour tes autres questions, nous n'avons vu aucun signe de villes ou de villages ou quoi que ce soit qui ressemble à une civilisation. »

« Qu'est-ce que tu entends par « civilisation » ? Pas un tas de vieilles villes sales, sûrement ? »

Max se gratta la tête et sourit. « Tu m'as eu. Mais je ne vois pas comment on pourrait l'avoir, quoi que ce soit, sans villes. »

« Pourquoi pas ? Les abeilles ont des villes, les fourmis ont des villes, les challawabs ont des villes. Aucun d'eux n'est civilisé. Je peux imaginer une civilisation adorable qui resterait juste assise dans les arbres à chanter et à penser de belles pensées. »

« C'est ce que tu veux ? »

« Non, ça m'ennuierait à mourir. Mais je peux y penser, non ? Tu n'as pas dit quand nous allions atterrir ? »

« Je ne sais pas. Quand ils décideront que c'est sûr. »

« J'aimerais qu'ils se dépêchent. N'est-ce pas palpitant ? Comme Robinson Crusoé, ou le Robinson suisse – je n'arrive jamais à les différencier. Ou les premiers hommes sur Vénus. »

« Ils sont morts. »

« C'est vrai. Mais nous ne mourrons pas, pas sur – » Elle fit un geste vers le joli globe vert et bleu et blanc nuageux. « – pas sur, euh, je vais l'appeler « Charité » parce que c'est à ça qu'elle ressemble. »

Max dit sobrement : « Ellie, tu ne réalises pas que c'est sérieux ? » Il garda sa voix basse pour ne pas alarmer les autres. « Ce n'est pas un pique-nique. Si cet endroit ne

convient pas, ça pourrait être assez affreux. »

« Pourquoi ? »

« Écoute, ne me cite pas et n'en parle pas. Mais je ne pense pas qu'aucun d'entre nous ne rentrera jamais à la maison. »

Elle redevint sérieuse momentanément, puis haussa les épaules et sourit. « Tu ne peux pas me faire peur. Bien sûr, j'aimerais rentrer – mais si je ne peux pas, eh bien, Charité va être bonne pour nous. Je le sais. »

Max se tut.

Chapitre 16

« ...plus de cent ans... »

L'*Asgard* atterrit sur Charité le lendemain. Eldreth imposa son choix par le processus statistique de désigner la planète par ce nom, supposant que c'était officiel, et le répétant fréquemment.

Quand l'ordre passa que l'atterrissage commencerait à midi, heure du vaisseau, Max alla à la salle de contrôle et supposa simplement que c'était son droit d'être présent. Simes le regarda d'un air maussade mais ne dit rien – pour une raison évidente : le Capitaine Blaine était présent.

Max fut choqué par son apparence. Le Capitaine semblait avoir vieilli de dix à quinze ans depuis la mauvaise transition. À la place de son expression joyeuse habituelle, il y en avait une que Max eut du mal à définir – jusqu'à ce qu'il se rappelle l'avoir vue sur des chevaux, sur des chevaux trop vieux pour travailler mais travaillant encore – tête baissée, yeux ternes, muets et résignés face à un sort à la fois inévitable et insupportable. La peau du vieil homme pendait, comme s'il n'avait pas mangé depuis des jours ou des semaines. Il semblait à peine intéressé par ce qui se passait autour de lui.

Il ne parla qu'une fois pendant la manœuvre. Juste avant que le chronomètre n'indique midi, Simes se redressa de la console et regarda son capitaine. Blaine leva la tête et dit dans un murmure rauque : « Descendez-la, Monsieur. »

Un vaisseau militaire impérial atterrissant sur un endroit inconnu guiderait normalement d'abord un robot-balise radar, puis se dirigerait sur la balise. Mais l'*Asgard* était un paquebot marchand ; il ne s'attendait à atterrir nulle part sauf dans des ports équipés de faisceaux et de balises et d'autres aides. Par conséquent l'atterrissage fut fait à l'aveugle en radar-automatique précalculé et était prévu pour une vallée ouverte sélectionnée par photographie. La planète était densément boisée dans la plupart des zones, le choix était limité.

Simes présentait l'image du pilote alerte, les mains en position sur les commandes, les yeux sur l'écran radar montrant la vue en dessous d'eux, tandis que devant lui étaient rangées des photographies de comparaison, radar et visuelles. La descente fut sans incident ; le ciel noir étoilé céda la place à un violet profond, puis au bleu. Il n'y eut même pas de secousse quand le vaisseau toucha le sol, car sa gravité privée à l'intérieur de son champ horstien les empêchait de sentir l'accélération imposée. Max sut qu'ils étaient posés quand il vit Simes enclencher les faisceaux de poussée pour maintenir le vaisseau droit.

Simes dit dans le microphone : « Salle des machines, démarrez les auxiliaires et coupez.

Tout l'équipage, routine terrestre, première section. » Il se tourna vers Blaine. « Posés, Capitaine. »

Les lèvres de Blaine formèrent les mots : « Très bien, monsieur. » Il se leva et traîna les pieds vers l'écoutille. Quand il fut parti, Simes ordonna : « Lundy, prends le quart de garde. Vous autres, dégagez la salle de contrôle. »

Max descendit avec Kelly. Quand ils atteignirent le pont « A », Max dit à contrecœur : « C'était un atterrissage habile, je dois l'admettre. »

« Merci, » dit Kelly.

Max le regarda. « Alors c'est toi qui l'as calculé ? »

« J'ai pas dit ça. J'ai juste dit « Merci ». »

« Ah ? Eh bien, de rien. »

Max sentit son poids pulser et soudain il fut un peu plus léger. « Ils ont coupé le champ. Maintenant on est vraiment posés. » Il était sur le point d'inviter Kelly dans sa chambre pour l'inévitable café quand les haut-parleurs du vaisseau retentirent :

« Tout l'équipage ! Tous les passagers ! Présentez-vous au Salon Bifrost pour une annonce importante. Ceux qui sont de quart ont ordre d'écouter par téléphone. »

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Max.

« Pourquoi se demander ? On va voir. »

Le salon était bondé de passagers et d'équipage. Le Premier Officier Walther se tenait près de la table du Capitaine, comptant la foule des yeux. Max le vit parler à Bennett, qui hocha la tête et se hâta de partir. Le grand hublot était de l'autre côté du salon par rapport à Max ; il se dressa sur la pointe des pieds et essaya de voir dehors. Tout ce qu'il put voir fut des sommets de collines et un ciel bleu.

Il y eut une diminution du murmure des voix ; Max se retourna pour voir Bennett précéder le Capitaine Blaine à travers la foule. Le Capitaine alla à sa table et s'assit ; le Premier Officier lui jeta un coup d'œil, puis se racla bruyamment la gorge.

« Silence, s'il vous plaît. » Il poursuivit : « Je vous ai réunis parce que le Capitaine Blaine a quelque chose à vous dire. » Il s'arrêta et recula respectueusement.

Le Capitaine Blaine se leva lentement, regarda autour de lui avec incertitude. Max le vit redresser ses épaules maigres et lever la tête. « Messieurs, » dit-il, sa voix soudain ferme et forte. « Mes invités et amis – » continua-t-il, sa voix faiblissant. Il y eut un silence dans le salon, Max pouvait entendre la respiration laborieuse du Capitaine. Il reprit le contrôle de lui-même et continua : « Je vous ai amenés... je vous ai amenés aussi loin que je le pouvais... » Sa voix s'éteignit. Il les regarda pendant un long moment, la bouche tremblante. Il semblait impossible qu'il continue. La foule commença à s'agiter.

Mais il continua et ils se calmèrent immédiatement. « J'ai autre chose à dire, » commença-t-il, puis fit une pause. Cette pause fut plus longue, quand il la rompit sa voix était un murmure. « Je suis désolé. Que Dieu vous garde tous. » Il se retourna et se dirigea vers la porte. Bennett se glissa rapidement devant lui. Max pouvait l'entendre dire doucement

et fermement : « Laissez passer, s'il vous plaît. Place pour le Capitaine. »

Personne ne dit rien jusqu'à ce qu'il soit parti, mais une passagère au coude de Max sanglotait doucement. La voix nette et claire de M. Walther retentit. « Ne partez pas ! J'ai des annonces supplémentaires à faire. » Son attitude ignore ce qu'ils venaient tous de voir. « Le moment est venu de résumer notre situation actuelle. Comme vous pouvez le voir, cette planète ressemble beaucoup à notre Terre Mère. Des tests doivent être faits pour s'assurer que l'atmosphère est respirable, et ainsi de suite ; le Médecin et le Chef Mécanicien les font en ce moment. Mais il semble probable que cette nouvelle planète s'avérera éminemment convenable pour les êtres humains, probablement même plus accueillante que la Terre.

« Jusqu'ici, nous n'avons vu aucune indication de vie civilisée. Dans l'ensemble, cela semble une bonne chose. Maintenant quant à nos ressources – L'*Asgard* transporte une variété d'animaux domestiques, ils seront utiles et devraient être conservés comme cheptel reproducteur. Nous avons une variété encore plus large de plantes utiles, à la fois dans les jardins hydroponiques du vaisseau et transportées comme graines. Nous avons un approvisionnement limité mais adéquat d'outils. Plus important que tout, la bibliothèque du vaisseau contient un échantillon représentatif de notre culture. Tout aussi important, nous avons nous-mêmes nos compétences et traditions... »

« M. Walther ! »

« Oui, M. Hornsby ? »

« Essayez-vous de nous dire que vous nous larguez ici ? »

Walther le regarda froidement. « Non. Personne n'est « largué » comme vous dites. Vous pouvez rester dans le vaisseau et vous serez traité comme un invité aussi longtemps que l'*Asgard* – ou vous-même – sera en vie. Ou jusqu'à ce que le vaisseau atteigne la destination sur votre billet. S'il y arrive. Non, j'ai essayé de discuter raisonnablement d'un secret de Polichinelle ; ce vaisseau est perdu. »

Un soupir silencieux parcourut la salle. Tous le savaient, mais jusqu'à présent cela n'avait pas été admis officiellement. L'annonce brutale d'un officier responsable résonna comme la sentence d'un tribunal.

« Permettez-moi d'exposer la position légale, » poursuivit M. Walther. « Pendant que ce vaisseau était dans l'espace, vous passagers étiez soumis à l'autorité du Capitaine, telle que définie par la loi, et par lui vous étiez soumis à moi et aux autres officiers du vaisseau. Maintenant nous avons atterri. Vous pouvez partir librement... ou vous pouvez rester. Légalement c'est une escale non prévue ; si le vaisseau quitte un jour cet endroit vous pouvez y retourner et continuer comme passagers. C'est ma responsabilité envers vous et elle sera assumée. Mais je vous dis franchement qu'à présent je n'ai aucun espoir à offrir que nous quitterons jamais cet endroit – c'est pourquoi j'ai parlé de colonisation. Nous sommes perdus. »

Au fond de la salle une femme commença à crier hystériquement, avec des sons inco-

hérents de : « ...la maison ! Je veux rentrer ! Emmenez-moi... »

La voix de Walther coupa à travers le brouhaha. « Dumont ! Flannigan ! Emmenez-la. Conduisez-la au Médecin. » Il continua comme si rien ne s'était passé. « Le vaisseau et l'équipage du vaisseau donneront toute l'assistance possible, compatible avec ma responsabilité légale de maintenir le vaisseau en service, pour aider quiconque parmi vous souhaite coloniser. Personnellement je pense... »

Une voix maussade coupa : « Pourquoi parler de « loi » ? Il n'y a pas de loi ici ! »

Walther n'éleva même pas la voix. « Mais il y en a une. Tant que ce vaisseau est en service, il y a une loi, peu importe combien d'années-lumière il peut être de son port d'attache. De plus, bien que je n'aie aucune autorité sur ceux qui choisissent de quitter le vaisseau, je vous conseille fortement de faire de votre premier acte sur terre une assemblée municipale, d'élire des officiers, et de fonder un gouvernement constitutionnel. Je doute que vous puissiez survivre autrement. »

« M. Walther. »

« Oui, M. Daigler ? »

« Ce n'est évidemment pas le moment des récriminations... »

« Évidemment ! »

Daigler sourit ironiquement. « Alors je ne m'y livrerai pas, bien que je puisse en penser. Mais il se trouve que je connais quelque chose professionnellement sur l'économie de la colonisation. »

« Bien ! Nous utiliserons vos connaissances. »

« Vous voulez bien me laisser finir ? Un principe premier pour maintenir une colonie hors de contact avec sa base d'approvisionnement est de la rendre assez grande. C'est une question statistique, une colonie trop petite peut être submergée par un revers mineur. C'est comme aller à une partie de dés avec trop peu d'argent : trois mauvais lancers et vous êtes coulé. En regardant autour de moi, il est évident que nous avons beaucoup moins que le minimum optimal. En fait – »

« C'est ce que nous avons, M. Daigler. »

« Je le vois. Je ne suis pas un rêveur. Ce que je veux savoir, c'est si nous pouvons compter sur l'équipage aussi ? »

M. Walther secoua la tête. « Ce vaisseau ne sera pas désarmé tant qu'il y aura des hommes capables de le manœuvrer. Il y a toujours de l'espoir, aussi petit soit-il, que nous puissions trouver un chemin pour rentrer. Il est même possible qu'un vaisseau de reconnaissance impérial nous découvre. Je suis désolé – non. »

« Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai demandé. J'avais deux coups d'avance sur vous, je me doutais que vous ne laisseriez pas l'équipage coloniser. Mais pouvons-nous compter sur leur aide ? Nous semblons avoir environ six femmes, à peu près, qui vont probablement aider à perpétuer la race. Cela signifie que la prochaine génération de notre nouvelle nation va être beaucoup plus petite. Une telle colonie vacillerait et mourrait, par probabilité

statistique – à moins que chacun d’entre nous ne travaille dix heures par jour pour le reste de sa vie, juste pour donner à nos enfants une meilleure chance de s’en sortir. Ça me va, si nous faisons tous un effort total. Mais il faudra toute la main-d’œuvre que nous avons pour s’assurer que des jeunes gens qui ne sont même pas encore nés s’en sortent dans trente ans. L’équipage aidera-t-il ? »

M. Walther dit calmement : « Je pense que vous pouvez compter dessus. »

« Ça me suffit. »

Un petit homme au visage rouge dont Max n’avait jamais appris le nom interrompit. « Ça me suffit, mon œil ! Je vais poursuivre la compagnie, je vais poursuivre les officiers du vaisseau individuellement. Je vais le crier sur les... »

Max vit Sam se faufiler à travers la foule jusqu’au côté de l’homme, le trouble cessa brusquement. « Emmenez-le au Médecin, » dit M. Walther avec lassitude. « Il peut nous poursuivre demain. La réunion est levée. »

Max se dirigea vers sa chambre. Eldreth le rattrapa. « Max ! Je veux te parler. »

« D’accord. » Il retourna vers le salon.

« Non, je veux parler en privé. Allons dans ta chambre. »

« Hein ? Mme Dumont piquerait une crise, puis elle le dirait à M. Walther. »

« Au diable tout ça ! Ces règles stupides sont mortes. Tu n’as pas écouté à la réunion ? »

« C’est toi qui n’as pas écouté. » Il la prit fermement par le bras, la tourna vers la salle publique. Ils tombèrent sur M. et Mme Daigler venant en sens inverse. Daigler dit : « Max ? Vous êtes occupé ? »

« Oui, » répondit Eldreth.

« Non, » dit Max.

« Hmm... vous feriez mieux de voter tous les deux. J’aimerais poser quelques questions à Max. Je n’ai pas d’objection à ce que tu sois avec nous, Eldreth, si tu veux pardonner l’intrusion. »

Elle haussa les épaules. « Oh, tant pis, peut-être que tu arriveras à le manœuvrer. Moi je n’y arrive pas. »

Ils allèrent à la cabine des Daigler, plus grande et plus luxueuse que celle de Max et possédant deux fauteuils. Les deux femmes se perchèrent sur le lit, les hommes prirent les fauteuils. Daigler commença : « Max, vous m’impressionnez comme un homme qui préfère donner une réponse directe. Il y a des choses que je veux savoir que je n’ai pas eu envie de demander là-bas. Peut-être pouvez-vous me dire. »

« Je le ferai si je peux. »

« Bien. J’ai essayé de demander à M. Simes, tout ce que j’obtiens c’est un rebuffade mielleusement polie. Je n’ai pas pu voir le Capitaine – après aujourd’hui je vois que ça n’aurait servi à rien de toute façon. Maintenant, pouvez-vous me dire, sans les mathématiques, quelle chance nous avons de rentrer ? Est-ce une sur trois, ou une sur mille – ou quoi ? »

« Euh, je ne pourrais pas répondre de cette façon. »

« Répondez à votre façon. »

« Eh bien, mettez-le comme ça. Bien que nous ne sachions pas où nous sommes, nous savons positivement où nous ne sommes pas. Nous ne sommes pas à moins de, oh, disons cent années-lumière de toute partie explorée de la Galaxie. »

« Comment savez-vous ? Il me semble que c'est un espace assez grand à explorer dans les semaines depuis que nous avons déraillé. »

« C'est sûr. C'est un globe de douze cents billions de miles d'épaisseur. Mais nous n'avons pas eu à l'explorer, pas exactement. »

« Alors comment ? »

« Eh bien, monsieur, nous avons examiné les spectres de toutes les étoiles de première magnitude visibles – et beaucoup d'autres. Aucune d'elles n'est dans nos catalogues. Certaines sont des géantes qui seraient de première magnitude n'importe où à moins de cent années-lumière d'elles – elles seraient certainement dans les catalogues si un vaisseau de reconnaissance avait jamais été aussi proche d'elles. Donc nous sommes absolument certains que nous sommes très, très loin de tout endroit où les hommes ont jamais été auparavant. En fait, j'ai parlé trop prudemment. Faites-en un globe deux fois plus épais, huit fois plus gros, et vous seriez encore largement du côté conservateur. Nous sommes *vraiment* perdus. »

« Mmm... je suis content de ne pas avoir posé ces questions au salon. Y a-t-il une possibilité que nous sachions un jour où nous sommes ? »

« Oh, bien sûr ! Il reste des milliers d'étoiles à examiner. Le Chef Kelly en photographie probablement une en ce moment même. »

« Eh bien, alors, quelles sont les chances que nous finissions par nous retrouver ? »

« Oh, je dirais qu'elles sont excellentes – dans un an ou deux au maximum. Sinon à partir d'étoiles individuelles, alors à partir d'amas globulaires. Vous réalisez que la Galaxie fait cent mille années-lumière de diamètre, plus ou moins, et que nous ne pouvons voir que des étoiles qui sont assez proches. Mais les amas globulaires font aussi de bons repères. »

Max ajouta la réserve mentale, *si nous ne sommes pas dans la mauvaise galaxie*. Il ne semblait pas utile de les accabler avec cette possibilité décourageante.

Daigler se détendit et sortit un cigare. « C'est le dernier de ma marque, mais je risque de le fumer maintenant. Eh bien, Maggie, je suppose que tu n'auras pas besoin d'apprendre à faire du savon avec des cendres de bois et des graisses de porc après tout. Que ce soit un an ou cinq, nous pouvons attendre et rentrer à la maison. »

« Je suis contente. » Elle tapota sa coiffure ornée avec des mains douces et magnifiquement manucurées. « Je ne suis guère du genre pour ça. »

« Mais vous ne comprenez pas ! »

« Hein ? Qu'est-ce que c'est, Max ? »

« Je n'ai pas dit que nous pouvions rentrer. J'ai juste dit que je pensais qu'il était

assez certain que nous saurions où nous sommes. »

« Quelle est la différence ? On le découvre, puis on rentre. »

« Non, parce que nous ne *pouvons pas* être à moins de cent années-lumière de l'espace exploré. »

« Je ne vois pas le problème. Ce vaisseau peut faire cent années-lumière en une fraction de seconde. Quel a été le plus long saut que nous ayons fait cette croisière ? Presque cinq cents années-lumière, non ? »

« Oui, mais – » Max se tourna vers Eldreth. « Tu comprends ? N'est-ce pas ? »

« Eh bien, peut-être. Cette histoire d'écharpe pliée que tu m'as montrée ? »

« Oui, oui. M. Daigler, bien sûr l'*Asgard* peut transiter cinq cents années-lumière instantanément – ou n'importe quelle autre distance. Mais *seulement* à des congruences calculées et cartographiées. Nous n'en connaissons aucune à moins de cent années-lumière, au moins... et nous n'en connaissons aucune même si nous découvrons où nous sommes parce que nous savons où nous ne sommes *pas*. Vous me suivez ? Cela signifie que le vaisseau devrait voyager à vitesse maximale pendant quelque chose comme plus de cent ans et peut-être beaucoup plus longtemps, juste pour la première étape du voyage. »

M. Daigler fixa pensivement la cendre de son cigare, puis sortit un canif et coupa le bout qui brûlait. « Je garde le reste. Eh bien, Maggie, tu ferais mieux d'étudier cette histoire de savon fait maison. Merci, Max. Mon père était fermier, je peux apprendre. »

Max dit impulsivement : « Je vous aiderai, monsieur. »

« Oh oui, vous nous avez dit que vous étiez fermier autrefois, n'est-ce pas ? Vous devriez vous en sortir. » Ses yeux se tournèrent vers Eldreth. « Vous savez ce que je ferais, si j'étais à votre place, les enfants ? Je ferais le Capitaine vous marier tout de suite. Ensuite vous seriez prêts à affronter la vie coloniale. »

Max rougit jusqu'au col et ne regarda pas Ellie. « J'ai peur de ne pas pouvoir. Je suis membre de l'équipage, je ne suis pas éligible pour coloniser. »

M. Daigler le regarda avec curiosité. « Quel dévouement au devoir. Eh bien, sans doute Ellie peut-elle choisir parmi les passagers célibataires. »

Eldreth lissa sa jupe pudiquement. « Sans doute. »

« Viens, Maggie. Tu viens, Eldreth ? »

Chapitre 17

Charité

« Charitéville » était une affaire qui marchait en moins d'une semaine. Elle avait un maire, M. Daigler, une rue principale, l'Avenue Hendrix, même son premier mariage, célébré par le maire en présence des villageois – M. Arthur et la petite Becky Weberbauer. La première maison, en cours de construction, était réservée aux jeunes mariés. C'était une cabane en rondins et un travail très bâclé, car, bien qu'il y eût parmi eux ceux qui avaient vu des photos ou même vu des cabanes en rondins, il n'y avait personne qui en eût jamais construit une auparavant.

Il y avait un air d'espoir, de courage commun, même de gaieté dans la nouvelle communauté. L'endroit était parfumé de nouveaux départs, de pensées tournées vers l'avenir. Ils dormaient encore dans le vaisseau et y prenaient le petit-déjeuner, puis emportaient leurs déjeuners et travaillaient puissamment, hommes et femmes pareillement, pendant la courte journée – Charité tournait sur son axe en vingt et une heures et quelques. Ils rentraient à la tombée de la nuit, dînaient dans le vaisseau, et certains trouvaient l'énergie de danser un peu avant d'aller se coucher.

Charité semblait être tout ce que son nom impliquait. Les jours étaient doux, les nuits étaient clémentes – et belles au-delà de tout ce qu'on avait encore trouvé dans la Galaxie. Son étoile (ils l'appelaient simplement « le Soleil ») était accompagnée de plus de comètes qu'on n'en avait encore vu autour d'aucune étoile. Une géante avec une large queue s'étirait du zénith à l'horizon occidental, plongeant vers leur Soleil. Une autre, pas encore aussi grandiose mais assez impressionnante pour avoir causé des veillées pour la fin du monde sur les collines terrestres, approchait du nord, et deux autres décoraient le ciel austral d'une dentelle de feu glacé. Corollaire des comètes était, nécessairement, une abondance égale de météores. Chaque nuit était une pluie d'étoiles filantes, chaque jour finissait comme le Jour de l'Union Solaire avec un feu d'artifice.

Ils n'avaient vu aucun animal dangereux. Certains des colons rapportaient avoir vu des créatures semblables à des centaures de la taille de poneys Shetland, mais elles semblaient timides et avaient filé quand elles avaient été découvertes. La forme de vie prédominante semblait être des mammifères marsupiaux de diverses tailles et formes. Il n'y avait pas d'oiseaux, mais il y avait un autre type de vie volante qu'on ne trouvait nulle part ailleurs – des créatures semblables à des méduses de un mètre vingt à un mètre cinquante de haut avec des tentacules pendants, des ballons animés. Elles semblaient avoir un contrôle musculaire sur leurs vessies gonflées car elles pouvaient monter et descendre, et pouvaient

même, par quelque moyen non évident, remonter le vent contre une brise légère – par vents plus forts elles s’ancraient aux cimes des arbres, ou flottaient librement et se laissaient porter par le vent. Elles semblaient curieuses de Charitéville et restaient au-dessus d’un chantier, tournant lentement comme pour tout voir. Mais elles ne venaient jamais à portée de main.

Certains des colons voulaient en abattre une et l’examiner ; le Maire Daigler l’interdit.

Il y avait un autre animal aussi – ou peut-être. On les appelait les « zieuters » parce que tout ce que quiconque avait vu était quelque chose qui se cachait rapidement derrière un rocher ou un arbre quand quelqu’un essayait de regarder. Entre le zieuter possiblement mythique et les ballons omniprésents, les colons avaient le sentiment que leurs nouveaux voisins prenaient un intérêt profond mais pas inamical à ce qu’ils faisaient.

Maggie Daigler – elle était « Maggie » pour tout le monde maintenant – avait rangé ses bijoux, tiré une salopette du magasin du vaisseau, et s’était coupé les cheveux. Ses ongles étaient courts et généralement noirs de crasse. Mais elle avait l’air plus jeune de plusieurs années et tout à fait heureuse. En fait, tout le monde semblait heureux sauf Max.

Ellie l’évitait. Il se maudissait lui et sa grande bouche trois fois par jour et quatre fois la nuit. Bien sûr, Daigler avait parlé à tort et à travers – mais était-ce une raison pour lui d’ouvrir la bouche et d’y mettre les pieds ? Bien sûr, il n’avait jamais envisagé d’épouser Ellie – mais bon sang, peut-être qu’ils étaient coincés ici pour toujours. « Probablement », pas « peut-être », se corrigea-t-il. L’interdiction de rejoindre la colonie serait levée avec le temps – auquel cas, quel sens y avait-il à se mettre mal avec la seule fille éligible dans les parages ? Un astrogateur devrait être célibataire mais un fermier avait besoin d’une femme. Drôlement agréable d’avoir quelqu’un pour cuisiner les fanes de navet et découper un poulet pendant qu’un homme était aux champs. Il devait le savoir – M’man avait laissé couler assez souvent.

Ellie ne serait pas comme M’man. Elle était forte et pratique et avec juste un peu d’enseignement s’en sortirait très bien. En plus elle était à peu près la plus jolie chose qu’il ait jamais vue, si on la regardait bien.

Quand M. et Mme Dumont, par dispense spéciale, rejoignirent la colonie, cela le fit agir. Puisque le steward et la stewardess n’auraient pas de fonctions dans un vaisseau sans passagers, personne ne pouvait raisonnablement s’y opposer – mais cela donnait à Max une approche. Il alla voir le Premier Officier.

« Apprenti Probatoire Jones, monsieur. »

Walther leva les yeux. « Je pense que je dirais « Assistant Astrogateur Jones » si j’étais vous. Plus proche des faits. Entrez. »

« Euh, c’est de ça que je voulais vous parler, monsieur. »

« Ah ? Comment ? »

« Je veux revenir à mon poste. »

« Hein ? Pourquoi préféreriez-vous être cartographe qu'astrogateur ? Et quelle différence cela fait-il – maintenant ? »

« Non, monsieur. Je choisis de reprendre ma nomination permanente, aide-steward de troisième classe. »

Walther parut stupéfait. « Il doit y avoir plus que ça. Expliquez-vous. »

Avec beaucoup de bégaiements Max expliqua ses ennuis avec Simes. Il essaya d'être juste et finit avec le sentiment lamentable qu'il avait sonné puéril. Walther dit : « Vous êtes sûr de cela ? M. Simes ne m'a rien dit à votre sujet. »

« Il ne le ferait pas, monsieur. Mais c'est vrai. Vous pouvez demander à Kelly. »

Walther réfléchit un moment. « M. Jones, je n'attacherais pas trop d'importance à cela. À votre âge ces conflits de personnalité semblent souvent plus graves qu'ils ne le sont. Mon conseil est d'oublier cela et de faire votre travail. Je parlerai à M. Simes de ce qu'il vous tient à l'écart de la salle de contrôle. Ce n'est pas convenable et je suis surpris de l'entendre. »

« Non, monsieur. »

« « Non, monsieur » quoi ? »

« Je veux retourner aide-steward. »

« Hein ? Je ne vous comprends pas. »

« Parce que, monsieur, je veux rejoindre la colonie. Comme le Chef Steward Dumont. »

« Oh... Une lumière commence à poindre. » Walther frappa le bureau avec emphase. « Absolument pas ! En aucune circonstance. »

« Monsieur ? »

« Comprenez-moi bien, s'il vous plaît. Ce n'est pas de la discrimination. Si vous étiez un aide-steward et rien d'autre, j'examinerais votre demande – dans les circonstances spéciales que je crois pertinentes. Mais vous êtes un astrogateur. Vous connaissez notre situation. Le Dr Hendrix est mort. Le Capitaine Blaine – eh bien, vous l'avez vu. Il peut se rétablir, je ne peux pas compter dessus. M. Jones, tant qu'il y a le moindre faible espoir que ce vaisseau redécoule jamais, tant que nous avons un équipage pour le manœuvrer, aucun astrogateur, aucun cartographe, aucun calculateur ne sera relevé de ses fonctions pour quelque raison que ce soit. Vous voyez cela, n'est-ce pas ? »

« Je suppose, monsieur. Euh, bien, monsieur. »

« Bien. Au fait, gardez cela pour vous, mais dès que la colonie pourra se passer de nous temporairement, je veux que le vaisseau soit placé en orbite de stationnement pour que vous, spécialistes, puissiez maintenir une recherche. Vous ne pouvez pas très bien travailler à travers cette atmosphère, n'est-ce pas ? »

« Non, monsieur. Nos instruments ont été conçus pour l'espace ouvert. »

« Alors nous devons faire en sorte que vous l'ayez. » Le Premier Officier resta silencieux, puis ajouta : « M. Jones – Max, n'est-ce pas ? Puis-je vous parler d'homme à homme ? »

« Hein ? Certainement, monsieur. »

« Mmm... Max, ce ne sont pas mes affaires, mais considérez cela comme un conseil paternel. Si vous avez l'occasion de vous marier – et le voulez – vous n'avez pas à rejoindre la colonie pour le faire. Si nous restons, cela n'aura pas d'importance à long terme que vous soyez de l'équipage ou un membre fondateur du village. Si nous partons, votre femme part avec vous. »

Les oreilles de Max brûlaient. Il ne trouvait rien à dire.

« Question hypothétique, bien sûr. Mais c'est la bonne solution. » Walther se leva. « Pourquoi ne pas prendre la journée libre ? Allez faire une promenade ou quelque chose. L'air frais vous fera du bien. Je parlerai à M. Simes. »

Au lieu de cela, Max alla chercher Sam, ne le trouva pas dans le vaisseau, découvrit qu'il était descendu à terre. Il le suivit et marcha les huit cents mètres jusqu'à Charitéville. Avant d'atteindre le bâtiment sur lequel on travaillait, il vit une silhouette se détacher du groupe. Il vit bientôt que c'était Eldreth.

Elle s'arrêta devant lui, une petite silhouette robuste en salopette sale. Elle planta ses pieds et mit les poings sur les hanches. « Euh, salut, Ellie. »

« Toujours tes vieux tours ! Tu m'évites. Explique-toi. »

L'injustice de cela le laissa bégayant. « Mais... Mais enfin, Ellie, ce n'est pas du tout comme ça. Tu as... »

« Une histoire vraisemblable. On dirait Chipsie prise la main dans le bonbon. Je voulais juste te dire, Don Juan réticent, que tu n'as rien à craindre. Je n'épouse personne cette saison. Alors tu peux reprendre le cours inégal de ta vie. »

« Mais, Ellie... » commença-t-il désespérément.

« Tu veux que je le mette par écrit ? Que je donne une caution ? » Elle le regarda féroce, puis commença à rire, plissant le nez. « Oh, Max, grand lourdaud, tu éveilles l'éternel maternel en moi. Quand tu es contrarié ton visage s'allonge comme celui d'une mule. Écoute, oublie ça. »

« Mais, Ellie... Bon, d'accord. »

« Copains ? »

« Copains. »

Elle soupira. « Je me sens mieux. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'aime pas être fâchée avec toi. Où allais-tu ? »

« Euh, nulle part. Je me promenais. »

« Parfait. Je viens aussi. Une demi-seconde que je récupère Chipsie. » Elle se retourna et appela : « Monsieur Chips ! Chipsie ! »

« Je ne la vois pas. »

« Je vais la chercher. » Elle partit en courant, pour revenir rapidement avec le chiot-araignée sur son épaule et un paquet dans la main. « J'ai pris mon déjeuner. On peut le partager. »

« Oh, on ne sera pas partis si longtemps. Salut, bébé Chipsie. »

« Salut, Max. Bonbon ? »

Il fouilla dans une poche, trouva un morceau de sucre qu'il avait gardé plusieurs jours auparavant dans ce but ; le chiot-araignée l'accepta gravement et dit : « Merci. »

« Si, on sera partis si longtemps, » contredit Ellie, « parce que certains des hommes ont vu un troupeau de ces poneys centaures de l'autre côté de cette crête. C'est une sacrée marche. »

« Je ne pense pas qu'on devrait aller si loin, » dit-il avec doute. « Tu ne vas pas leur manquer ? »

« J'ai fait ma part. Tu vois mes callosités ? » Elle tendit une patte crasseuse. « J'ai dit à M. Hornsby que j'avais soudainement attrapé la flemme aiguë et qu'il devrait trouver quelqu'un d'autre pour tenir pendant qu'il martelait. »

Il fut content de céder. Ils montèrent un terrain en pente et entrèrent dans un arroyo et furent bientôt dans un bosquet de conifères primitifs. Mademoiselle Chips sauta des épaules d'Ellie et grimpa en vitesse sur un arbre. Max s'arrêta. « On ne devrait pas la rattraper ? »

« Tu t'inquiètes trop. Chipsie ne s'enfuirait pas. Elle mourrait de peur. Chipsie ! Ici, ma chérie ! »

Le chiot-araignée se faufila à travers les branches, se plaça directement au-dessus d'eux, laissa tomber une pomme de pin sur Max. Puis elle rit, un gloussement aigu. « Tu vois ? Elle veut juste jouer. »

La crête était haute et Max découvrit que son souffle de montagnard avait été perdu quelque part parmi les étoiles. L'arroyo serpentait lentement vers le haut. Il était encore assez homme des bois pour garder un œil vif sur les repères et les directions. Enfin, épuisé, ils atteignirent le sommet. Ellie fit une pause. « Je suppose qu'ils sont partis, » dit-elle avec déception, regardant le pays plus plat en dessous d'eux.

« Non ! Regarde là-bas. Tu les vois ! Une vingtaine de petits points noirs. »

« Oui. Ouais. »

« Approchons-nous. Je veux bien les voir. »

« Je me demande si c'est malin ? On est loin du vaisseau et je ne suis pas armé. »

« Oh, ils sont inoffensifs. »

« Je pensais à ce qu'il pourrait y avoir d'autre dans ces bois. »

« Mais on est déjà dans les bois, et tout ce qu'on a vu ce sont les farfadets. » Elle faisait référence aux créatures ballons, dont deux les avaient suivis dans l'arroyo. Les humains s'étaient tellement habitués à leur présence qu'ils ne leur prêtaient plus aucune attention. « Ellie, c'est l'heure de rentrer. »

« Non. »

« Si. Je suis responsable de toi. Tu as vu tes centaures. »

« Max Jones, je suis une citoyenne libre. Tu peux rentrer ; moi je vais aller voir de près ces vaches centaures. » Elle commença à descendre.

« Eh bien – Attends un moment. Je veux prendre mes repères. » Il prit une bonne vue d'ensemble, fixa la scène pour toujours dans son esprit, et la suivit. Il n'était pas vraiment désireux de la contrarier de toute façon ; il avait ruminé l'idée que c'était le bon moment pour expliquer pourquoi il avait dit ce qu'il avait dit à M. Daigler – et peut-être amener le sujet général de l'avenir. Il n'irait pas jusqu'à parler de mariage – bien qu'il puisse l'aborder dans l'abstrait s'il pouvait trouver une approche. Comment abordait-on un tel sujet ? On ne disait pas juste : « Tiens, voilà les farfadets, marions-nous ! »

Ellie fit une pause. « Tiens, voilà les farfadets. On dirait qu'ils se dirigent droit vers le troupeau. »

Max fronça les sourcils. « Peut-être. Peut-être qu'ils leur parlent ? »

Elle rit. « Ces trucs ? » Elle l'examina soigneusement. « Maxie, je viens de comprendre pourquoi je me donne la peine de m'occuper de toi. »

Hein ? Peut-être qu'elle allait amener le sujet pour lui. « Pourquoi ? »

« Parce que tu me rappelles Putzie. Tu as le même air perplexe que lui. »

« « Putzie » ? Qui est Putzie ? »

« Putzie est l'homme dont mon père m'a expédiée sur Terre pour m'éloigner – et la raison pour laquelle je me suis évadée de trois écoles pour retourner sur Hespéra. Seulement Papa l'aura probablement expédié aussi. Papa est rusé. Viens ici, Chipsie. Ne va pas si loin. » Elle continua : « Tu vas adorer Putzie. Il est gentil. Arrête, Chipsie. »

Max méprisait déjà l'homme. « Je ne veux pas t'ennuyer, » dit-il, « mais c'est loin jusqu'à Hespéra. »

« Je sais. N'empruntons pas les ennuis. » Elle l'examina de nouveau. « Je pourrais te garder en réserve, si tu n'étais pas si nerveux. »

Avant qu'il ne puisse penser à la bonne réponse, elle avait recommencé à descendre. Les centaures – c'était le meilleur nom, bien que les parties inférieures ne ressemblaient pas beaucoup à des chevaux et les parties qui dépassaient n'étaient que vaguement humanoïdes – se regroupaient près du pied de la colline, pas loin des arbres. Ils ne broutaient pas, il était difficile de dire ce qu'ils faisaient. Les deux farfadets étaient au-dessus du groupe, planant comme avec intérêt, exactement comme ils le faisaient avec les humains.

Ellie insista pour aller au bord de la clairière pour mieux les voir. Ils rappelaient à Max des clowns maquillés pour ressembler à des chevaux. Ils avaient des expressions idiotes et simples et apparemment pas de place pour une boîte crânienne. Ils semblaient être des marsupiaux, avec des poches presque comme des bavoires. Soit ils étaient tous des femelles, soit chez cette espèce le mâle avait une poche aussi. Plusieurs petits centaures gambadaient, entrant et sortant des jambes de leurs aînés.

Un des bébés les repéra, vint trottant vers eux, reniflant et bêlant. Derrière lui le plus grand adulte sortit du troupeau pour surveiller le petit. Le poulain accourut et s'arrêta à environ six mètres. « Oh, le chéri ! » dit Ellie et courut quelques mètres, tomba sur un genou. « Viens ici, mon mignon. Viens voir maman. »

Max se précipita vers elle. « Ellie ! Reviens ici ! »

Le grand centaure plongea dans sa poche, en sortit quelque chose, le fit tournoyer autour de sa tête comme la corde de lancer d'un gaúcho. « Ellie ! » Il la rejoignit juste au moment où la créature lâcha prise. La chose les frappa, s'enroula autour et les maintint. Ellie cria et Max lutta pour s'en défaire – mais ils étaient tenus comme Laocoon. Une autre ligne vint voler dans les airs, s'accrocha à eux. Et une autre. Mademoiselle Chips avait suivi Ellie. Maintenant elle détala en pleurant. Elle s'arrêta au bord de la clairière et cria : « Max ! Ellie ! *Revenez. S'il vous plaît* revenez ! »

Chapitre 18

Civilisation

Ellie ne s'évanouit pas et ne devint pas hystérique. Après ce cri involontaire, sa remarque suivante fut simplement : « Max, je suis désolée. C'est ma faute. » Les mots étaient presque à son oreille, tant ils étaient étroitement liés ensemble par les cordes agrippantes. Il répondit : « Je vais nous libérer ! » et continua à forcer sur leurs liens.

« Ne lutte pas, » dit-elle calmement, « Ça ne fait que les resserrer. Il va falloir parler pour sortir de là. »

Ce qu'elle disait était vrai ; plus il forçait, plus les liens pythoniens les tenaient serrés. « Non, » supplia Ellie. « Tu aggraves les choses. Ça me fait mal. »

Max cessa. Le plus grand des centaures s'avança tranquillement et les examina. Son large visage simple était encore plus ridicule de près et ses grands yeux bruns avaient un air de doux étonnement. Le poulain approcha de l'autre côté et renifla avec curiosité, bêla d'une voix aiguë. L'adulte claironna comme un wapiti ; le poulain fit un écart de côté, puis rejoignit le troupeau au galop.

« Du calme, » chuchota Ellie. « Je pense qu'ils avaient peur qu'on fasse du mal au bébé. Peut-être qu'ils vont juste nous examiner et nous laisser partir. »

« Peut-être. Mais j'aimerais pouvoir atteindre mon couteau. »

« Je suis contente que tu ne puisses pas. Ça demande de la diplomatie. »

Le reste du troupeau s'approcha, tourna autour d'eux et les examina, tout en échangeant des appels qui combinaient clairs, hennissements, et quelque chose entre une toux et un reniflement. Max écouta. « C'est un langage, » décida-t-il.

« Bien sûr. Et comme j'aurais aimé l'avoir étudié chez Mademoiselle Mimsey. »

Le plus grand centaure se pencha sur eux, lissa leurs liens ; ils devinrent plus lâches mais les retenaient toujours. Max dit vivement : « Je pense qu'ils vont nous détacher. Prépare-toi à courir. »

« Oui, chef. »

Un autre centaure plongea dans sa poche intégrée, en sortit une autre de ces choses semblables à des cordes. Il tomba sur ses genoux avant, fit claquer le bout de façon qu'il s'enroule autour de la cheville gauche de Max. Le bout sembla se souder en une boucle, entravant Max aussi efficacement qu'un nœud de chaise ; Ellie fut traitée de la même façon. Le plus grand centaure tapota alors leurs liens, qui tombèrent et se tortillèrent doucement sur le sol. Il les ramassa et les fourra dans sa poche.

Le centaure qui les avait entravés enroula les extrémités de leurs longues autour de son

tronc vertical, elles fusionnèrent en une ceinture. Après un échange de claironnements aigres avec le chef, il tapota les laisses... qui alors s'étirèrent comme du caramel, devenant une bonne vingtaine de pieds de long et beaucoup plus minces.

Max passa son couteau à Ellie et dit : « Essaie de te libérer en coupant. Si tu y arrives, alors cours. Je les occuperai. »

« Non, Max. »

« Si ! Bon sang, arrête de faire ta gamine ! Tu as causé assez d'ennuis. »

« Oui, Max. » Elle prit le couteau et essaya de scier l'étrange corde près de sa cheville. Les centaures ne firent aucune tentative pour l'arrêter, mais regardèrent avec le même air de doux étonnement. C'était comme s'ils n'avaient jamais vu de couteau, n'avaient aucune notion de ce que c'était. Bientôt elle abandonna. « Pas moyen, Max. C'est comme essayer de trancher du duraplastique. »

« Pourtant, je garde ce couteau comme un rasoir. Laisse-moi essayer. »

Il n'eut pas plus de chance. Il fut forcé de s'arrêter par le troupeau qui se mettait en marche – marcher ou être traîné. Il réussit à fermer le couteau tout en sautillant sur un pied pour garder son équilibre. Le groupe avança à un pas lent pendant quelques foulées, puis le chef claironna et les centaures passèrent au trot, exactement comme l'ancienne cavalerie. Ellie trébucha aussitôt et fut traînée. Max s'assit, réussit à attraper son entrave et à s'y accrocher tout en criant : « Hé ! Stop ! »

Leur gardien s'arrêta et se retourna d'un air presque apologétique. Max dit : « Écoute, stupide. On ne peut pas suivre. On n'est pas des chevaux, » tout en aidant Ellie à se relever. « Tu es blessée, petite ? »

« Je crois pas. » Elle refoula ses larmes. « Si je pouvais mettre la main sur ce crétin bouffeur de foin, c'est lui qui serait blessé – et pas qu'un peu ! »

« Tu t'es écorché la main. »

« Ça ne va pas me tuer. Dis-lui juste de ralentir, tu veux ? »

Voyant qu'ils étaient debout, le monstre se remit immédiatement au trot. Ils retombèrent, avec Max essayant de les freiner. Cette fois le chef revint au trot depuis le gros du troupeau et consulta leur gardien. Max prit part à la discussion, compensant en véhémence ce qui lui manquait en efficacité sémantique. Peut-être fut-il efficace ; leur gardien ralentit à une marche rapide, laissant les autres aller devant. Un autre centaure resta en arrière et devint une arrière-garde. L'un des ballons animés, qui avait continué à planer au-dessus du troupeau, revint maintenant en arrière et resta au-dessus de Max et Ellie.

L'allure était tout juste supportable, entre une marche rapide et un petit trot. Le chemin traversait le fond plat et ouvert de la vallée à travers des herbes qui leur arrivaient aux genoux. L'herbe les sauva quelque peu, car le centaure qui les menait semblait considérer qu'une chute ou deux tous les quelques centaines de mètres représentait l'efficacité optimale. Il ne semblait jamais impatient et les laissait se relever, mais repartait toujours

à une allure vive pour des humains. Max et Ellie cessèrent d'essayer de parler, leurs gorges étant brûlées à sec par leurs efforts haletants pour suivre.

Un minuscule ruisseau serpentait au fond de la vallée ; le centaure le franchit facilement d'un bond. Il fut nécessaire aux humains de patauger. Ellie fit une pause au milieu du cours d'eau, se pencha et commença à boire. Max protesta : « Ellie ! Ne bois pas ça – tu ne sais pas si c'est sûr. »

« J'espère que ça va m'empoisonner pour que je puisse m'allonger et mourir. Max, je ne peux pas aller beaucoup plus loin. »

« Courage, petite. On va s'en sortir. J'ai gardé trace de notre chemin. » Il hésita, puis but aussi, étant terriblement assoiffé. Le centaure les laissa faire, puis les tira en avant.

La distance était aussi grande jusqu'au terrain montant et à la forêt de l'autre côté. Ils avaient cru être aussi fatigués qu'ils pouvaient l'être avant de commencer à monter ; ils se trompaient. Le centaure était agile comme une chèvre et semblait surpris qu'ils trouvent cela difficile. Finalement Ellie s'effondra et refusa de se relever ; le centaure revint et la remua rudement avec un sabot à trois orteils. Max le frappa des deux poings. Le centaure ne fit aucun mouvement pour riposter mais le regarda avec le même air d'étonnement stupide.

Leur garde arrière s'approcha et conversa avec lui, après quoi ils attendirent peut-être dix minutes. Max s'assit à côté d'Ellie et dit avec inquiétude : « Tu te sens mieux ? »

« Ne parle pas. »

Bientôt la garde s'insinua entre eux et repoussa Max en lui marchant dessus, sur quoi l'autre centaure tira sur la laisse d'Ellie. Elle se contracta et elle fut forcée de se lever en hâte.

Les centaures les laissèrent se reposer deux fois après cela. Après un temps interminable, quand le soleil local descendait bas à l'ouest, ils débouchèrent sur un plateau plat, encore densément boisé. Ils continuèrent à travers les arbres sur une distance que le compte de pas de Max lui dit être de moins d'un mile mais qui semblait en faire dix, puis s'arrêtèrent.

Ils étaient dans une semi-clairière, un espace recouvert d'aiguilles tombées. Leur garde s'approcha de l'autre centaure et prit de lui le bout de la laisse de Max, le fit claquer autour de la base d'un arbre, auquel il s'accrocha. L'autre centaure fit de même avec la laisse d'Ellie à un autre arbre à environ douze mètres de là. Cela fait, ils les poussèrent rudement ensemble, tout en s'arrêtant pour caresser leurs liens jusqu'à ce qu'ils soient très étirés. Cela permit à Max et Ellie assez de mou pour qu'ils auraient pu se croiser. Cela ne sembla pas plaire aux centaures. L'un d'eux déplaça la laisse de Max plus loin dans les buissons environnants, le traînant avec. Cette fois, à la limite extrême permise par leurs liens, ils étaient à environ deux mètres l'un de l'autre.

« Qu'est-ce qu'ils font ? » demanda Ellie.

« On dirait qu'ils ne veulent pas qu'on unisse nos forces. »

Ayant terminé, les centaures partirent au trot. Ellie les regarda partir, commença à sangloter, puis pleura ouvertement, les larmes coulant sur son visage sale et laissant des traces. « Arrête ça, » dit Max durement. « Pleurnicher ne nous mènera nulle part. »

« Je ne peux pas m'en empêcher, » brailla-t-elle. « J'ai été courageuse toute la journée – au moins j'ai essayé. Je... » Elle s'effondra face contre terre et se laissa aller.

En se couchant à plat ventre et en s'étirant, Max pouvait tout juste atteindre sa tête. Il tapota ses cheveux emmêlés. « Du calme, petite, » dit-il doucement. « Pleure un bon coup, si ça te fait du bien. »

« Oh, Maxie ! Attachée... comme un chien. »

« On va voir ça. » Il s'assit et examina sa longe. Quoi que fût cette chose semblable à une corde, ce n'était pas une corde. Elle avait une surface lisse et brillante qui lui rappelait plus un serpent, bien que la partie qui s'enroulait autour de sa cheville ne montrât aucun trait ; elle coulait simplement autour de sa cheville et fusionnait avec elle-même. Il souleva la boucle et détecta un faible battement. Il la caressa comme il avait vu les centaures faire et elle répondit par des pulsations fluides, mais elle ne rétrécit ni ne s'allongea, ni ne desserra sa prise.

« Ellie, » annonça-t-il, « Cette chose est *vivante*. »

Elle leva un visage défait. « Quelle chose ? »

« Cette corde. »

« Oh, ça ! Évidemment. »

« Du moins, » poursuivit-il, « si elle ne l'est pas, elle n'est pas vraiment morte. » Il essaya de nouveau son couteau, il n'y eut aucun effet. « Je parie que si j'avais une allumette je pourrais la faire crier grâce. T'as un Everlite, Ellie ? »

« Je ne fume pas. »

« Moi non plus. Bon, peut-être que je peux faire du feu autrement. En frottant deux bâtons ensemble, ou quelque chose. »

« Tu sais comment faire ? »

« Non. » Il continua à caresser et tapoter la corde vivante, mais, bien qu'il obtînt toujours une réponse en pulsations, il ne semblait pas avoir le bon toucher ; le lien restait comme avant.

Il continuait cette tentative infructueuse quand il entendit son nom appelé. « Max ! Ellie ! »

Ellie se redressa d'un coup. « Chipsie ! Oh, Max, elle nous a suivis. Viens ici, chérie ! »

Le chiot-araignée était haut au-dessus d'eux dans un arbre. Elle regarda soigneusement autour d'elle, puis descendit en vitesse, faisant des trois derniers mètres un bond volant dans les bras d'Ellie. Elles se câlinèrent et firent des bruits doux, puis Ellie se redressa, les yeux brillants. « Max, je me sens tellement mieux. »

« Moi aussi. » Il ajouta : « Bien que je ne sache pas pourquoi. »

Le chiot-araignée annonça gravement : « Chipsie a suivi. »

Max se pencha et la caressa. « Oui, Chipsie l'a fait. Bonne fille ! »

Ellie serra le chiot-araignée. « Je ne me sens plus abandonnée maintenant, Max. Peut-être que tout va bien se passer. »

« Écoute, Ellie, on n'est pas dans une si mauvaise situation. Peut-être que je trouverai la combinaison pour chatouiller ces cordes ou serpents ou quoi que ce soit pour qu'ils abandonnent. Si j'y arrive, on se fauilera en arrière cette nuit. »

« Comment on trouverait notre chemin ? »

« Ne t'inquiète pas. J'ai observé chaque pas du chemin, chaque changement de direction, chaque repère. »

« Même dans le noir ? »

« Plus facile dans le noir. Je connais ces étoiles – je devrais bien. Mais supposons qu'on ne se libère pas ; on n'est toujours pas fichus. »

« Hein ? Ça ne me dit rien de passer ma vie attachée à un arbre. »

« Ça n'arrivera pas. Écoute – je pense que ces choses sont juste curieuses de nous. Elles ne nous mangeront pas, c'est sûr – elles vivent probablement d'herbe. Peut-être qu'elles s'ennuieront et nous libéreront. Mais sinon, ce sera dur pour elles. »

« Hein ? Pourquoi ? »

« À cause de M. Walther et George Daigler – et Sam, Sam Anderson ; voilà pourquoi. Ils sont probablement en train de battre les buissons pour nous en ce moment même. On est à moins de quinze kilomètres du vaisseau – huit en ligne droite. Ils nous trouveront. Alors si ces centaures ridicules veulent jouer les durs, ils apprendront ce que sont les armes modernes. Eux et leurs stupides cordes de lancer ! »

« Il pourrait falloir longtemps pour nous trouver. Personne ne sait où nous sommes allés. »

« Oui, » admit-il. « Si j'avais une radio de poche. Ou un moyen de signaler. Ou même un moyen de faire du feu. Mais je n'en ai pas. »

« Je n'y avais jamais pensé. Ça semblait juste être une promenade dans le parc. »

Max pensa sombrement qu'il avait essayé de l'avertir. Pourquoi, même les collines autour de chez lui n'étaient pas sûres si on ne gardait pas les yeux ouverts... on pouvait tomber sur un vieux lynx méchant, ou même un ours. Une personne comme Ellie n'avait jamais eu assez de coups durs pour lui mettre du plomb dans la cervelle, c'était ça son problème.

Bientôt il admit que lui-même n'avait pas cherché d'ennuis de la part de quelque chose d'aussi apparemment abruti et inoffensif que ces centaures. De toute façon, comme Sam dirait, pas la peine de pleurer sur le lait renversé quand le cheval est déjà volé.

« Ellie. »

« Hein ? »

« Tu crois que Chipsie pourrait retrouver son chemin ? »

« Ben, je ne sais pas. »

« Si elle pouvait, on pourrait envoyer un message. »

Chipsie leva les yeux. « Retour ? » demanda-t-elle. « S'il vous plaît retour. Rentrer maison. »

Ellie fronça les sourcils. « J'ai peur que Chipsie ne parle pas si bien. Elle hoquêterait probablement et deviendrait incohérente. »

« Je ne veux pas dire ça. Je sais que Chipsie n'est pas un génie. Je... »

« Chipsie est intelligente ! »

« Bien sûr. Mais je veux envoyer un message écrit et une carte. » Il fouilla dans une poche, en sortit un stylet. « Tu as du papier ? »

« Je vais voir. » Elle trouva un papier plié dans une poche de salopette. « Oh, zut ! Je devais apporter ça à M. Giordano. M. Hornsby va être tellement fâché contre moi. »

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Une réquisition pour du fil numéro dix. »

« Ça n'a plus d'importance maintenant. » Il prit le papier, ratura le mémo, le retourna et commença à dessiner, s'arrêtant pour consulter les images classées dans son esprit pour les distances, où se trouvait le soleil local, les contours, et d'autres détails. « Max ? »

« Silence, tu veux ? » Il continua à dessiner, puis ajouta : « URGENT – au Premier Officier Walther : Eldreth Coburn et moi-même capturés par des centaures. Soyez prudents et méfiez-vous de leurs cordes de lancer. Respectueusement, M. Jones. »

Il le tendit à Ellie. « Ça devrait faire l'affaire. Y a-t-il un moyen de l'attacher à elle ? Je ne veux vraiment pas qu'elle le laisse tomber. »

« Mmm... laisse-moi voir. Tourne-toi, Max. »

« Pourquoi ? »

« Ne fais pas de difficultés. Tourne-toi. »

Il le fit, peu après elle dit : « Voilà, c'est bon. » Il se retourna et elle lui tendit un ruban. « Ça ira ? »

« Super ! »

Ils réussirent à attacher le ruban, avec le mot plié et fermement attaché, autour de la taille de Mademoiselle Chips, l'ancrant à un membre du milieu... pas si facile car le chiot-araignée semblait croire que c'était un jeu et était chatouilleuse aussi.

« Voilà ! Arrête de gigoter, Chipsie, et écoute. Ellie veut que tu rentres à la maison. »

« Maison ? »

« Oui, maison. Retourne au vaisseau. »

« Ellie rentre maison ? »

« Ellie ne peut pas rentrer. »

« Non. »

« Chérie, il *faut* que tu y ailles. »

« Non. »

« Écoute, Chipsie. Tu trouves Maggie et tu lui dis qu'Ellie a dit de te donner des bonbons. Tu donnes ça à Maggie. » Elle tira sur le mot attaché. « Bonbons ? »

« Rentre à la maison. Trouve Maggie. Maggie te donnera des bonbons. »

« Ellie rentre maison. »

« S'il te plaît, Chipsie. »

« Ellie, » dit Max avec urgence, « quelque chose arrive. »

Eldreth leva les yeux, vit un centaure venir à travers les arbres. Elle pointa du doigt. « Regarde, Chipsie ! Ils arrivent ! Ils vont attraper Chipsie ! Rentre ! Cours ! »

Le chiot-araignée couina de terreur et fila vers les arbres. Une fois sur une branche elle regarda en arrière et gémit. « Rentre ! » cria Ellie. « Trouve Maggie ! »

Mademoiselle Chips jeta un coup d'œil au centaure, puis disparut. Ils n'eurent pas le temps de s'inquiéter davantage, le centaure était presque arrivé. Il leur jeta un coup d'œil et passa ; c'était ce qui suivait le centaure qui attira leur attention.

Ellie réprima un cri. « Max ! Ils ont attrapé tout le monde. »

« Non, » corrigea-t-il sinistrement. « Regarde encore. »

L'obscurité grandissante lui avait fait faire la même erreur ; il semblait que tout l'équipage du vaisseau trottaient derrière le centaure en file indienne, cheville attachée à la cheville par des cordes vivantes. Mais seul le premier coup d'œil donnait une telle impression. Ces créatures étaient plus qu'humanoïdes – mais de telles créatures dégradées n'avaient jamais navigué entre les étoiles. Elles traînaient les pieds rapidement comme des animaux bien dressés. Une ou deux regardèrent Ellie et Max en passant, mais leurs regards étaient bovins, sans curiosité. De petits enfants non attachés trottaient avec leurs mères, et une fois Max fut surpris de voir une petite tête ridée pointer hors d'une poche – ces créatures-hommes étaient des marsupiaux aussi.

Max contrôla une envie de vomir et alors qu'ils disparaissaient de vue il se tourna vers Ellie. « Mon Dieu ! »

« Max, » dit Eldreth d'une voix rauque, « tu crois qu'on est morts et qu'on est en enfer ? »

« Hein ? Ne sois pas bête. Les choses sont assez mauvaises comme ça. »

« Je suis sérieuse. C'était quelque chose tout droit sorti de l'Enfer de Dante. »

Max avalait avec malaise et n'était pas de bonne humeur. « Écoute, tu peux faire semblant d'être morte si tu veux. Moi, je suis vivant et j'ai l'intention de le rester. Ces choses n'étaient pas des hommes. Ne te laisse pas abattre. »

« Mais *c'étaient* des hommes. Des hommes et des femmes et des enfants. »

« Non, ce n'en étaient pas. Avoir notre forme ne fait pas d'eux des hommes. Être un homme c'est quelque chose d'entièrement différent. » Il fronça les sourcils. « Peut-être que les centaures sont des « hommes ». »

« Oh, non – »

« N'en sois pas si sûre. Ils semblent diriger les choses dans ce pays. »

La discussion fut écourtée par une autre arrivée. Il faisait presque nuit et ils ne virent pas le centaure avant qu'il n'entre dans leur clairière. Il était suivi de trois des – Max décida de les appeler « hommes » bien qu'il en fût contrarié – suivi de trois hommes. Ils n'étaient pas en laisse. Tous les trois portaient des fardeaux. Le centaure leur parla ; ils distribuèrent ce qu'ils portaient.

L'un d'eux posa un grand bol d'argile rempli d'eau dans l'espace séparant Max et Ellie. C'était le premier artefact qu'aucun humain avait vu sur Charité et n'indiquait pas un haut niveau de culture mécanique, étant grossièrement modelé et clairement pas tourné sur un tour de potier ; il contenait de l'eau, on ne pouvait en dire plus.

Un deuxième porteur déversa une double brassée de petits fruits à côté du bol. Deux d'entre eux éclaboussèrent dans le bol, il ne se donna pas la peine de les repêcher.

Max dut regarder à deux fois pour voir ce que le troisième esclave portait. On aurait dit qu'il avait trois grosses boules ovoïdes suspendues par des cordes dans chaque main ; un second regard montra que c'étaient des animaux de la taille d'opossums qu'il portait par la queue. Il fit le tour de la clairière, s'arrêtant tous les quelques pieds et soulevant un de ses fardeaux sur une branche basse. Quand il eut fini ils étaient entourés de six petites créatures, chacune pendue par sa queue.

Le centaure suivit l'esclave, Max le vit caresser chaque animal et presser un point sur son cou. Dans chaque cas le corps entier du petit animal s'illumina, commença à briller comme une luciole d'une douce lumière argentée. La clairière en était doucement illuminée – assez bien, pensa Max, pour lire en gros caractères.

L'un des ballons farfadets vint naviguer silencieusement entre les arbres et s'ancra à un point dix mètres au-dessus d'eux ; il sembla s'installer pour la nuit.

Le centaure vint vers Max et le poussa avec un sabot, reniflant d'un air interrogateur. Max écouta attentivement, puis répéta le son. Le centaure répondit et de nouveau Max l'imita. Cet échange inutile continua pendant quelques phrases, puis le centaure abandonna et partit, son train trotant derrière lui.

Ellie frissonna. « Ouf ! » s'exclama-t-elle, « Je suis contente qu'ils soient partis. Je peux supporter les centaures, un peu, mais ces hommes... beurk ! »

Il partageait son dégoût ; ils avaient l'air moins humains de près, ayant des lignes de cheveux qui commençaient là où leurs sourcils auraient dû être. Ils avaient le crâne si plat que leurs oreilles dépassaient au-dessus de leurs crânes. Mais ce n'était pas cela qui avait impressionné Max. Quand le centaure lui avait parlé Max avait eu son premier bon regard dans la bouche d'un centaure. Ces dents n'étaient pas faites pour mâcher du grain, elles ressemblaient plus aux dents d'un tigre – ou d'un requin. Il décida de ne pas mentionner cela.

« Dis, ce n'était pas le même qui menait le troupeau qui nous a capturés ? »

« Comment je le saurais ? Ils se ressemblent tous. »

« Mais non, pas plus que deux chevaux ne se ressemblent. »

« Les chevaux se ressemblent tous. »

« Mais... » Il s'arrêta, déconcerté par un point de vue citadin où la communication échouait. « Je pense que c'était le même. »

« Je ne vois pas que ça importe. »

« Ça pourrait. J'essaie d'apprendre leur langue. »

« Je t'ai entendu avaler tes amygdales. Comment tu fais ça ? »

« Oh, tu te souviens juste de ce à quoi un son ressemble, puis tu le fais. » Il rejeta la tête en arrière et fit un son très plaintif.

« C'était quoi *ça* ? »

« Un porcelet coincé dans une clôture. Un petit porcelet du nom d'Abner que j'ai eu une fois. »

« Ça a l'air tragique. »

« Ça l'était, jusqu'à ce que je l'aide à se libérer. Ellie, je pense qu'ils nous ont installés pour la nuit. » Il fit un geste vers le bol et les fruits à côté. « Comme nourrir les cochons. »

« Ne dis pas ça comme ça. Service en chambre. Service en chambre et service de femme de chambre et lumières. De la nourriture et de la boisson. » Elle ramassa un des fruits. Il avait à peu près la taille et la forme d'un concombre. « Tu crois que c'est mangeable ? »

« Je ne pense pas que tu devrais essayer. Ellie, ce serait malin de ne rien manger ni boire jusqu'à ce qu'on soit secourus. »

« Mais on pourrait peut-être avoir faim mais on ne peut certainement pas se passer d'eau. On meurt de soif en un jour ou deux. »

« Mais on sera peut-être secourus avant le matin. »

« Peut-être. » Elle pela le fruit. « Ça sent bon. Un peu comme une banane. »

Il en pela un et le renifla. « Plus comme une papaye. »

« Alors ? »

« Mmm – Écoute, je vais en manger un. Si ça ne m'a pas rendu malade dans une demi-heure, alors tu pourras en essayer un. »

« Oui, chef. » Elle mordit dans celui qu'elle tenait. « Attention aux pépins. »

« Ellie, tu es une délinquante juvénile. »

Elle plissa le nez et sourit. « Tu dis les choses les plus douces ! J'essaie de l'être. »

Max mordit dans le sien. Pas mal – pas autant de goût qu'une papaye, mais pas mal. Quelques minutes plus tard il disait : « Peut-être qu'on devrait en garder pour le petit-déjeuner ? »

« D'accord. Je suis pleine de toute façon. » Ellie se pencha et but. Sans paroles ils avaient tous deux conclu que le repas écœurant les obligeait à risquer l'eau. « Voilà, je me sens mieux. Au moins on mourra confortablement. Max ? Tu crois qu'on ose dormir ? Je suis morte. »

« Je pense qu'ils en ont fini avec nous pour la nuit. Tu dors, je vais veiller. »

« Non, ce n'est pas juste. Honnêtement, à quoi ça servirait de monter la garde ? On ne peut pas s'enfuir. »

« Bon... tiens, prends mon couteau. Tu peux dormir avec dans la main. »

« D'accord. » Elle tendit la main au-dessus du bol et l'accepta. « Bonne nuit, Max. Je vais compter les moutons. »

« Bonne nuit. » Il s'étendit, se décala et enleva une pomme de pin de ses côtes, puis essaya de se détendre. La fatigue et un estomac plein aidaient, la connaissance de leur situation difficile gênait – et ce farfadet qui pendait là-haut. Peut-être qu'il montait la garde – mais pas pour leur bénéfice.

« Max ? Tu dors ? »

« Non, Ellie. »

« Tiens ma main ? J'ai *peur*. »

« Je ne peux pas l'atteindre. »

« Si, tu peux. Tourne-toi de l'autre côté. »

Il le fit, et trouva qu'il pouvait tendre le bras au-dessus de sa tête au-delà du bol d'eau et serrer sa main. « Merci, Max. Bonne nuit encore. »

Il resta allongé sur le dos et fixa à travers les arbres. Malgré la demi-lumière donnée par les animaux luminifères il pouvait voir les étoiles et les nombreuses traînées de météores zébrant le ciel. Pour éviter de penser il commença à les compter. Bientôt elles commencèrent à exploser dans sa tête et il était endormi.

La lumière du soleil local à travers les arbres le réveilla. Il leva la tête. « Je me demandais combien de temps tu allais dormir, » annonça Eldreth. « Regarde qui est là. »

Il s'assit, grimaçant à chaque mouvement, et se retourna. Mademoiselle Chips était assise sur le ventre d'Ellie et pelait un des fruits semblables à des papayes. « 'lut, Maxie. »

« Bonjour, Chipsie. » Il vit que le mot était toujours attaché à elle. « Méchante fille ! »

Mademoiselle Chips se tourna vers Ellie pour être réconfortée. Des larmes commencèrent à couler. « Non, non, » corrigea Ellie. « Bonne fille. Elle a promis d'aller trouver Maggie dès qu'elle aura fini son petit-déjeuner. N'est-ce pas, chérie ? »

« Aller trouver Maggie, » approuva le chiot-araignée.

« Ne la blâme pas, Max. Les chiots-araignées ne sont pas nocturnes chez eux. Elle a juste attendu qu'on se calme, puis est revenue. Elle ne pouvait pas s'en empêcher. Je l'ai trouvée endormie dans mon bras. »

Le chiot-araignée finit de manger, puis but délicatement dans le bol. Max décida que ça n'avait pas d'importance, considérant qui l'avait probablement utilisé avant eux. Cette pensée il la réprima vite.

« Trouver Maggie, » annonça Mademoiselle Chips.

« Oui, chérie. Va directement au vaisseau aussi vite que tu peux et trouve Maggie. Dépêche-toi. »

« Trouver Maggie. Vite dépêcher. 'lut, Maxie. » Le chiot-araignée monta dans les arbres et fila dans la bonne direction.

« Tu crois qu'elle y arrivera ? » demanda Max.

« Je le pense. Après tout, ses ancêtres ont trouvé leur chemin à travers les forêts et tout ça pendant beaucoup de générations. Elle sait que c'est important ; on a eu une longue conversation. »

« Tu crois vraiment qu'elle comprend autant ? »

« Elle comprend qu'il faut me faire plaisir et c'est assez. Max, tu crois qu'ils peuvent nous atteindre aujourd'hui ? Je ne veux pas passer une autre nuit ici. »

« Moi non plus. Si Chipsie peut aller plus vite que nous... »

« Oh, elle peut. »

« Alors peut-être – s'ils partent vite. »

« J'espère. Prêt pour le petit-déjeuner ? »

« Chipsie a laissé quelque chose ? »

« Trois chacun. J'ai pris les miens. Tiens. »

« Tu es sûre que tu ne mens pas ? Il n'y en avait que cinq quand on s'est endormis. »

Elle eut l'air penaud et lui permit de partager le fruit en trop. Pendant qu'ils mangeaient il remarqua un changement. « Hé, qu'est-ce qui est arrivé aux lucioles géantes ? »

« Oh. Une de ces horribles créatures est venue à l'aube et les a emportées. J'allais crier mais il ne s'est pas approché de moi, alors je t'ai laissé dormir. »

« Merci. Je vois que notre chaperon est avec nous. » Le farfadet pendait toujours dans les cimes des arbres.

« Oui, et il y a eu des zieuters tout autour de nous ce matin aussi. »

« Tu en as vu un ? »

« Bien sûr que non. » Elle se leva, s'étira et grimaça. « Maintenant voyons quelles belles surprises cette belle journée va nous apporter. » Elle fit une grimace. « Le programme que je choiserais serait de rester assise ici et de ne poser les yeux sur rien jusqu'à ce que George Daigler se montre avec une douzaine d'hommes armés. Je l'embrasserais. Je les embrasserais tous. »

« Moi aussi. »

Jusqu'à bien après midi le programme choisi par Eldreth prévalut, rien ne se passa. Ils entendirent de temps en temps le claironnement et le reniflement des centaures mais n'en virent aucun. Ils parlèrent de façon décousue, ayant déjà épuisé à la fois les espoirs et les craintes, et somnolaient au soleil, quand ils se rendirent soudain compte qu'un centaure entraînait dans la clairière.

Max était sûr que c'était le chef du troupeau, ou du moins que c'était celui qui les avait nourris et abreuvés. La créature ne perdit pas de temps, faisant clairement comprendre avec des coups de pied et des coups de sabot qu'ils devaient se laisser attacher en laisse pour le voyage. Jamais ils ne furent libérés des cordes vivantes.

Max pensa à attaquer le centaure, peut-être sauter sur son dos et lui trancher la gorge. Mais il semblait très improbable qu'il puisse le faire assez silencieusement ; un reniflement pourrait faire fondre le troupeau sur eux. En plus il ne connaissait aucun moyen de se libérer de leurs liens même s'il tuait le centaure. Mieux valait attendre – surtout avec un messenger parti chercher de l'aide.

Ils furent conduits, tombant et traînés occasionnellement, le long de la route prise par le groupe d'esclaves. Il devint apparent qu'ils entraient dans une grande colonie de centaures. Le sentier s'ouvrait sur une route sinueuse bien entretenue avec des centaures allant dans les deux sens et bifurquant sur des routes latérales. Il n'y avait pas de bâtiments, aucune des marques extérieures d'une race civilisée – mais il y avait un air d'organisation, de coutume, de stabilité. De petits centaures gambadaient, gênaient le passage, et étaient renvoyés sur le côté. Il y avait des activités de différentes sortes des deux côtés de la route et des esclaves humains grotesques étaient presque aussi nombreux que les centaures, portant des fardeaux, travaillant de façons inexpliquées – certains avec des liens de cordes vivantes, certains autorisés à courir librement.

Ils ne pouvaient pas voir grand-chose à cause de l'allure inconfortable qu'on les forçait à maintenir. Une fois Max nota une activité de son côté de la route qu'il souhaita mieux voir. Il ne la mentionna pas à Ellie, non seulement parce que parler était difficile mais parce qu'il ne voulait pas l'inquiéter – mais ça ressemblait à une boucherie en plein air pour lui. Les carcasses pendues n'étaient pas des centaures.

Ils s'arrêtèrent enfin dans une très grande clairière, bien remplie de centaures. Leur maître tapota les lignes qui les liaient et leur fit ainsi raccourcir jusqu'à ce qu'ils soient amenés près de ses flancs. Il prit alors sa place dans une file de centaures.

Un grand centaure grisonnant et vraisemblablement âgé tenait audience d'un côté de la « place ». Il se tenait avec une dignité tranquille pendant que des centaures individuels ou des groupes venaient successivement devant lui. Max regarda avec un intérêt si grand qu'il en oublia presque sa peur. Chaque cas était la cause de beaucoup de discussion, puis le chef des centaures faisait une seule remarque et le cas était clos. Les adversaires partaient tranquillement. La conclusion était inévitable que la loi ou la coutume était administrée, avec le grand centaure comme arbitre.

Il n'y avait aucune des parodies d'hommes dans la clairière mais il y avait sous les pieds d'étranges animaux qui ressemblaient à des cochons aplatis. Leurs pattes étaient si courtes qu'elles ressemblaient plus à des chenilles de tracteur. Ils étaient surtout bouche et dents et groins renifleurs, et quoi qu'ils rencontrent, si ce n'était pas le sabot d'un centaure, ils le dévoraient. Max comprit en les regardant comment la zone, bien que densément habitée, était maintenue si propre ; ces charognards étaient des balayeurs de rue animés.

Leur maître progressa graduellement vers la tête de la file. Le dernier cas avant le leur concernait le seul centaure qu'ils avaient vu qui ne semblait pas en santé vibrante. Il était vieux et maigre, son pelage était terne et ses os perçaient piteusement à travers sa

peau. Un œil était aveugle, d'un blanc opaque ; l'autre était enflammé et suintait un épais ichor. Le juge, maire, ou chef de troupeau suprême discuta de son cas avec deux jeunes centaures en bonne santé qui semblaient le soigner presque comme des infirmiers. Puis le centaure chef quitta sa position d'honneur et marcha autour du malade, l'inspectant de tous les côtés. Puis il lui parla.

Le vieux malade répondit faiblement, un seul mot reniflé.

Le chef centaure parla de nouveau, obtint ce qui sembla à Max être la même réponse.

Le chef recula dans sa position précédente, émit un curieux cri hennissant. De tous les côtés les charognards trapus convergèrent vers l'endroit. Ils formèrent un cercle autour du malade et de ses accompagnateurs, des dizaines d'entre eux, reniflant et grognant.

Le chef claironna une fois ; un accompagnateur plongea dans sa poche et en sortit une créature enroulée en boule, le centaure la caressa et elle se déroula. Pour Max elle ressemblait désagréablement à une anguille.

L'accompagnateur la tendit vers le centaure malade. Il ne fit aucun mouvement pour l'arrêter, mais attendit, regardant avec son unique œil valide. La tête de la chose mince fut soudain touchée au cou du centaure malade ; il sursauta dans la convulsion caractéristique d'un choc électrique et s'effondra.

Le chef centaure renifla une fois – et les charognards avancèrent en dandinant avec une vitesse surprenante, grouillant sur le corps et le dissimulant. Quand ils reculèrent, reniflant toujours, il n'y avait même plus d'os.

Max appela doucement : « Du calme, Ellie ! Ressaisis-toi, petite. »

Elle répondit faiblement : « Ça va. »

Chapitre 19

Un ami dans le besoin

Pour la première fois ils furent détachés. Leur maître chatouilla leurs liens, qui tombèrent de leurs chevilles. Max dit doucement à Ellie : « Si tu veux t'enfuir en courant, je les occuperai. » Ellie secoua la tête. « Pas la peine. Ils m'auraient attrapée avant que j'aie fait quinze mètres. En plus – je ne sais pas retrouver le chemin. »

Max se tut, sachant qu'elle avait raison mais s'étant senti obligé de proposer. Le chef centaure les inspecta avec l'expression caractéristique de douce surprise, échangea des commentaires claironnants avec leur ravisseur. Ils furent en discussion pendant un moment, il semblait y avoir quelque chose à décider. Max sortit son couteau. Il n'avait pas de plan, autre qu'une détermination qu'aucun centaure n'approcherait l'un ou l'autre d'entre eux avec cette créature à choc électrique, ou toute autre menace, sans qu'il y ait bagarre.

La crise s'estompa. Leur ravisseur fit claquer leurs laisses autour de leurs chevilles et les entraîna. Quinze minutes plus tard ils étaient de nouveau attachés dans la clairière qu'ils avaient occupée. Ellie regarda autour d'elle après que le centaure fut parti et soupira. « « Humble ou non, rien ne vaut son chez-soi... » Max, ça fait vraiment du bien de revenir ici. »

« Je sais. »

La monotonie qui suivit ne fut variée que par une seule chose : l'espoir qui s'estompait et le désespoir grandissant. Ils n'étaient pas traités cruellement ; ils étaient simplement des animaux domestiques – nourris et abreuvés et largement ignorés. Une fois par jour on leur donnait de l'eau et beaucoup de papayes locales. Après la première nuit ils n'eurent plus le luxe de la lumière « artificielle », et le farfadet ne pendait plus au-dessus de leur clairière. Mais il n'y avait aucun moyen de s'échapper, à moins de se ronger une jambe et de ramper au loin.

Pendant deux ou trois jours ils discutèrent de la possibilité d'être secourus avec une anxiété grandissante, puis, ayant épuisé le sujet, ils l'abandonnèrent ; cela ne faisait qu'ajouter à leur détresse. Ellie souriait rarement maintenant et elle avait arrêté ses réparties frivoles ; il semblait que ça avait enfin traversé son armure que cela pouvait arriver à Eldreth Coburn, fille unique du riche et presque tout-puissant M. le Commissaire Coburn – un bien meuble, un animal de basse-cour de monstres eux-mêmes tout juste bons pour les zoos.

Max le prit un peu plus philosophiquement. N'ayant jamais eu grand-chose, il n'at-

tendait pas grand-chose – pas qu’il apprêciât la situation. Il garda sa pire crainte secrète. Ellie parlait de leur statut comme « animaux dans un zoo » parce que la plupart de leurs visiteurs étaient de petits centaures qui venaient renifler et bêler autour d’eux avec une curiosité que leurs aînés semblaient ne pas avoir. Il laissa sa description tenir parce qu’il croyait que leur statut était pire que ça – il pensait qu’on les engraisait pour la table.

Une semaine après leur capture, Eldreth refusa de prendre son petit-déjeuner et resta silencieuse toute la matinée. Tout ce que Max put trouver à dire n’évoqua que des monosyllabes. En désespoir de cause il dit : « Je te bats au trois-dés et je te donne deux vaisseaux d’avance. »

Cela la réveilla. « Toi et qui d’autre ? » dit-elle avec mépris. « Et avec quoi ? »

« Eh bien, on pourrait y jouer dans nos têtes. Tu sais – à l’aveugle. »

Elle secoua la tête. « Pas la peine. Tu prétendrais que ta mémoire est meilleure que la mienne et je ne pourrais pas prouver que tu triches. »

« Sale petite peste. »

Elle sourit soudain. « C’est mieux. Tu as été trop gentil avec moi dernièrement – ça me déprime. Max, on pourrait fabriquer un jeu. »

« Comment ? »

« Avec ça. » Elle ramassa une des nombreuses pommes de pin qui jonchaient la clairière. « Une grosse est un vaisseau amiral. On peut choisir différentes tailles et casser les trucs et tout ça. »

Ils s’y intéressèrent tous les deux. Le bol d’eau fut poussé de côté pour qu’il n’occupe plus le centre de l’espace marqué par les limites de leurs longes et le no man’s land entre eux fut balayé des aiguilles et marqué de rayures comme plateaux. Les plateaux devaient être côte à côte ; ils devaient les empiler dans leurs esprits, mais c’était un expédient courant pour les joueurs avec une bonne visualisation quand ils utilisaient un jeu non alimenté – ça économisait du temps entre les coups. Des cailloux devinrent des robots ; des morceaux de tissu déchirés attachés aux pommes de pin distinguaient les camps et aidaient à désigner les pièces. En milieu d’après-midi ils étaient prêts.

Ils jouaient encore leur première partie quand l’obscurité les força à s’arrêter. Alors qu’ils s’allongeaient pour dormir Max dit : « Je ferais mieux de ne pas prendre ta main. Je renverserais des pièces dans le noir. »

« Je ne dormirai pas si tu ne le fais pas – je ne me sentirai pas en sécurité. En plus, ce gorille a dérangé un plateau en changeant l’eau. »

« Ça va. Je me souviens où ils étaient. »

« Alors tu peux juste te souvenir où ils sont tous. Tends le bras. »

Il tâtonna dans l’obscurité, trouva ses doigts. « Nuit, Max. Dors bien. »

« Bonne nuit, Ellie. »

Par la suite ils jouèrent du lever au coucher du soleil. Leur propriétaire vint une fois, les regarda pendant une heure, repartit sans un reniflement. Une fois quand Ellie l’avait

forcé à la nulle Max dit : « Tu sais, Ellie, tu joues vraiment bien à ce jeu – pour une fille. »

« Merci beaucoup. »

« Non, je le pense. Je suppose que les filles sont probablement aussi intelligentes que les hommes, mais la plupart d'entre elles n'agissent pas comme ça. Je pense que c'est parce qu'elles n'y sont pas obligées. Si une fille est jolie, elle n'a pas besoin de réfléchir. Bien sûr, si elle ne peut pas s'en tirer sur son apparence, alors – eh bien, prends-toi par exemple. Si tu... »

« Oh ! Alors je suis laide, M. Jones ! »

« Attends une minute. Je n'ai pas dit ça. Supposons que tu sois la plus belle femme depuis Hélène de Troie. Dans ce cas, tu... »

Il se retrouva à parler à son dos. Elle avait pivoté, attrapé ses genoux, et l'ignorait. Il s'étira à la limite de sa longe, jambe entravée tendue derrière lui, et réussit à toucher son épaule. « Ellie ? »

Elle repoussa sa main. « Garde tes distances ! Tu sens comme un vieux bouc. »

« Eh bien, » dit-il raisonnablement, « tu n'es pas une fleur toi-même. Tu n'as pas pris de bain non plus récemment. »

« Je sais ! » répliqua-t-elle, et commença à sangloter. « Et je déteste ça. Je... je *déteste* ça. J'ai l'air *affreuse*. »

« Non, tu n'as pas l'air affreuse. Pas pour moi. »

Elle tourna un visage mouillé de larmes et très sale. « Menteur. »

« Rien qu'un peu de savon et d'eau ne pourrait arranger. »

« Oh, si seulement j'en avais. » Elle le regarda. « Tu n'es pas au mieux de ta forme non plus, M. Jones. Tu as besoin d'une coupe de cheveux et la façon dont ta barbe pousse par plaques est horrible. »

Il tâta le chaume en désordre sur son menton. « Je ne peux pas y faire grand-chose. »

« Moi non plus. » Elle soupira. « Remets les plateaux en place. »

Après cela elle le battit trois fois de suite, une fois avec un mat de l'idiot honteux. Il regarda tristement les plateaux quand ce fut fini. « Et tu es la fille qui a échoué aux fractions impropres ? »

« M. Jones, t'est-il jamais venu à l'esprit, le monde étant ce qu'il est, que les femmes préfèrent parfois ne pas paraître trop brillantes ? »

Il digérait cela quand elle ajouta : « J'ai appris ce jeu sur les genoux de mon père, avant d'apprendre à lire. J'ai été championne junior d'Hespéra avant d'être expédiée de force. Passe un de ces jours et je te montrerai ma coupe. »

« C'est vrai ? Vraiment ? »

« Je préfère jouer que manger – quand je trouve de la compétition. Mais tu apprends. Un jour tu pourras me donner une bonne partie. »

« Je crois que je ne comprends pas les femmes. »

« C'est un euphémisme. »

Max mit longtemps à s'endormir cette nuit-là. Longtemps après qu'Eldreth ronflait doucement il fixait encore la queue brillante de la grande comète, regardant les traînées d'étoiles filantes, et réfléchissant. Aucune de ses pensées n'était agréable. Leur position était sans espoir, il l'admit. Même si Chipsie avait échoué (il n'avait jamais mis beaucoup d'espoir en elle), les équipes de recherche auraient dû les trouver maintenant. Il n'y avait plus de raison de penser qu'ils seraient secourus.

Et maintenant Ellie le méprisait ouvertement. Il avait réussi à blesser sa fierté encore une fois – encore avec sa grande bouche battante ! Pourquoi, il aurait dû lui dire qu'elle était la plus jolie chose de ce côté-ci du paradis, si ça pouvait lui faire du bien – elle avait si peu de raisons d'être contente ces jours-ci ! Être captif avait été tolérable à cause d'elle, il l'admit – maintenant il n'avait rien à espérer que des jours et des jours à perdre au trois-dés pendant qu'Ellie prouvait implacablement que les filles étaient aussi bonnes que les hommes et meilleures. À la fin ils finiraient comme un élément du régime alimentaire d'une chose qui n'aurait jamais dû naître.

Si seulement le Dr Hendrix n'était pas mort ! Si seulement il avait été ferme avec Ellie quand ça comptait. Pour couronner le tout, et pour le moment presque le pire de tout, il sentait que s'il mangeait encore une seule de ces fichues papayes ça le ferait vomir.

Il fut réveillé par une main sur son épaule et un murmure à son oreille. « Max ! »

« Qu'est-ce que – ? »

« *Silence* ! Pas un son. »

C'était Sam accroupi au-dessus de lui – Sam ! Alors qu'il s'asseyait, le sommeil chassé de lui par le choc de l'adrénaline, il vit Sam se déplacer sans bruit vers l'endroit où Ellie dormait. Il s'accroupit au-dessus d'elle mais ne la toucha pas. « Mlle Eldreth, » dit-il doucement.

Les yeux d'Ellie s'ouvrirent et fixèrent. Elle ouvrit la bouche, Max fut terrifié qu'elle puisse crier. Sam fit vivement signe de se taire ; elle le regarda et hocha la tête.

Sam s'agenouilla au-dessus d'elle, sembla étudier quelque chose dans le clair de lune strié d'ombres, puis sortit une arme de poing. Il y eut la plus brève des décharges de basse énergie, entièrement silencieuse, et Ellie se leva – libre.

Sam revint à Max. « Ne bouge pas, » chuchota-t-il. « Je ne veux pas te brûler. » Il s'agenouilla au-dessus de la cheville entravée de Max. Quand l'arme cracha Max sentit une constriction presque paralysante autour de sa cheville, puis la chose tomba. La partie principale amputée se contracta et s'éloigna d'un bond dans les ombres.

Max se leva. « Comment – »

« Pas un mot. Suivez-moi. » Sam partit dans les buissons avec Ellie derrière lui et Max suivant de près. Ils n'avaient fait qu'une vingtaine de mètres quand il y eut un cri plaintif de « Ellie ! » et le chiot-araignée atterrit dans les bras d'Eldreth.

Sam se retourna brusquement. « Faites-la taire, » chuchota-t-il, « pour sauver votre

vie. »

Ellie hocha la tête et commença à caresser la petite créature, lui chantonnant sans voix. Quand Chipsie essaya de parler, elle la fit taire, puis la fourra à l'intérieur de sa chemise. Sam attendit ces quelques instants, puis repartit sans parler. Ils avancèrent sur plusieurs centaines de mètres aussi silencieusement que trois personnes qui croient que leur vie en dépend peuvent le faire. Finalement Sam s'arrêta. « C'est aussi loin qu'on ose aller, » dit-il à voix basse. « Plus loin dans le noir et je serais perdu. Mais je suis assez sûr qu'on est en dehors de leurs terrains de repos. On repartira aux premières lueurs. »

« Comment es-tu arrivé ici dans le noir, alors ? »

« Je n'y suis pas arrivé. Chips et moi nous sommes cachés dans des buissons épais depuis le milieu de l'après-midi, à moins de quinze mètres de vous. »

« Oh. » Max regarda autour de lui, leva les yeux vers les étoiles. « Je peux nous ramener dans le noir. »

« Tu peux ? Ce serait sacrément bien. Ces bestioles ne bougent pas la nuit – je crois. »

« Laisse-moi passer devant. Mets-toi derrière Ellie. »

Il fallut plus d'une heure pour atteindre le bord du plateau. L'obscurité, les sous-bois, le besoin de silence absolu, et le fait que Max devait y aller lentement pour garder ses repères malgré sa mémoire photographique les ralentirent tous. La descente de la colline dans la vallée fut encore plus lente. Quand ils atteignirent la lisière des arbres avec des prairies relativement plates devant eux, Sam les arrêta et inspecta la vallée à la faible lumière de la lune.

« Il ne faut pas se faire prendre à découvert, » chuchota-t-il. « Ils ne peuvent pas très bien lancer ces serpents parmi les arbres, mais à découvert – oh, bon sang ! »

« Tu es au courant pour les cordes de lancer ? »

« Bien sûr. »

« Sam, » chuchota Ellie. « M. Anderson, pourquoi avez-vous... »

« Chut ! » l'avertit-il. « Explications plus tard. Tout droit, au petit trot. Mlle Eldreth, vous fixez l'allure. Max, prends tes repères et guide-nous. On courra côte à côte. Tout le monde prêt ? »

« Une minute. » Max prit le chiot-araignée d'Eldreth, la zippant à l'intérieur de sa chemise comme elle avait fait. Mlle Chips ne se réveilla même pas, mais gémit doucement comme un bébé dérangé. « Okay. »

Ils coururent et marchèrent et coururent encore pendant une demi-heure ou plus, ne gaspillant pas leur souffle en paroles, mettant tout dans la distance à gagner sur la communauté des centaures. L'herbe aux genoux et la semi-obscurité rendaient la marche difficile. Ils étaient presque au fond de la vallée et Max s'efforçait de repérer le ruisseau quand Sam cria : « À terre ! À plat ventre ! »

Max se jeta au sol, prenant le choc sur ses coudes pour protéger Chips ; Ellie s'affala à côté de lui. Max tourna la tête prudemment et chuchota : « Centaures ? »

« Non. Tais-toi. »

Un ballon farfadet, se déplaçant de nuit à la surprise de Max, dérivait à travers la vallée à une altitude d'environ trente mètres. Sa course le ferait passer près d'eux, les manquant de peut-être cent mètres. Puis il vira et vint vers eux. Il perdit de l'altitude et plana presque au-dessus d'eux.

Max vit Sam viser soigneusement, stabilisant son pistolet à deux mains. Il y eut momentanément un faible crayon violet de l'arme au farfadet ; la créature éclata et tomba si près que Max put sentir l'odeur de viande brûlée.

Sam remit son arme et se leva. « Un espion de moins, » dit-il avec satisfaction. « Allons-y, les enfants. »

« Tu crois que ces choses espionnent ? »

« « Crois » ? On sait. Ces poneys de polo ont cet endroit *organisé*. La ferme et avançons. »

Ellie trouva le ruisseau en y tombant. Ils la sortirent et traversèrent à gué, s'arrêtant seulement pour boire. Sur l'autre rive Sam dit : « Où est ta chaussure gauche, Mlle Eldreth ? »

« Elle est tombée dans le ruisseau. »

Sam s'arrêta pour chercher mais ce fut inutile ; l'eau ressemblait à de l'encre dans la faible lumière. « Pas la peine, » décida-t-il. « On pourrait perdre toute la nuit. Tu vas avoir mal aux pieds – désolé. Tu ferais mieux de jeter ton autre chaussure. »

Cela ne les ralentit pas jusqu'à ce qu'ils atteignent la crête lointaine au-delà de laquelle se trouvaient Charitéville et le vaisseau. Peu après avoir commencé à monter Ellie se coupa le pied droit sur un rocher. Elle fit de son mieux, serrant la mâchoire et ne se plaignant pas, mais cela les handicapa. Il y avait un soupçon d'aube dans l'air quand ils atteignirent le sommet.

Max commença à les mener vers le bas de l'arroyo que lui et Ellie avaient remonté tant de jours-années auparavant. Sam l'arrêta. « Laisse-moi comprendre. Ce n'est pas le ravin qui fait face au vaisseau, n'est-ce pas ? »

« Non, celui-là est juste au nord de celui-ci. » Max reconstruisit dans son esprit comment ça avait l'air depuis le vaisseau et le compara avec son souvenir de la photo-carte prise quand le vaisseau avait atterri. « En fait un épaulement juste au-delà du ravin suivant fait face au vaisseau. »

« C'est ce que je pensais. C'est celui-ci que Chips m'a fait monter, mais je veux qu'on reste dans les arbres aussi longtemps que possible. Il fera jour quand on sera en bas sur le plat. »

« Est-ce que ça importe ? Il n'y a jamais eu de centaures vus dans la vallée où est le vaisseau. »

« Tu veux dire que tu n'en as jamais vu. Tu as été absent, mon vieux. On est en danger maintenant – et en pire danger plus on approche du vaisseau. Parle moins fort –

et conduis-nous à cet épaulement qui donne sur le vaisseau. Si tu peux. »

Max pouvait, bien que cela signifîât traverser un terrain inconnu et garder ses repères grâce à son souvenir d'une carte à petite échelle. Cela impliquait aussi de « traverser les sillons », au lieu de suivre un cours d'eau à sec – ce qui menait à des impasses comme des chutes de dix mètres qu'il fallait contourner péniblement.

Sam devint nerveux quand la lumière augmenta et les poussa à plus de vitesse et plus de silence même si l'état de plus en plus handicapé d'Ellie rendait ses exigences plus difficiles à satisfaire. « Je suis vraiment désolé, » chuchota-t-il après qu'elle eut dû glisser et dégringoler une pente rocheuse, se freinant avec ses pieds nus et ensanglantés. « Mais c'est mieux d'y arriver sur des moignons que de les laisser t'attraper. »

« Je sais. » Son visage se tordit mais elle ne fit aucun son.

Il faisait jour quand Max les mena sur l'épaulement. Silencieusement il indiqua le vaisseau, à huit cents mètres de là. Ils étaient à peu près au niveau de son sommet.

« Par là, je pense, » dit-il doucement à Sam.

« Non. »

« Hein ? »

« Les enfants, c'est l'avis d'Oncle Sam qu'on ferait mieux de faire le mort dans ces buissons, en restant immobiles et en laissant les mouches piquer, jusqu'après le coucher du soleil. »

Max jaugea l'écart de neuf cents mètres. « On pourrait courir. »

« Et quatre jambes courent plus vite que deux jambes. On l'a appris récemment. »

Les buissons choisis par Sam poussaient jusqu'au bord de l'épaulement. Il rampa à travers eux jusqu'à ce qu'il atteigne un endroit d'où il pouvait surveiller la vallée en dessous tout en restant caché. Ellie et Max rampèrent après lui. Le sol tombait abruptement juste devant eux. Le vaisseau leur faisait face, à leur gauche et plus près se trouvait Charitéville.

« Installez-vous confortablement, » ordonna Sam, « et on prendra des tours de garde. Dormez si vous pouvez, ça va être une longue veille. »

Max essaya de déplacer Mlle Chips pour pouvoir s'allonger à plat. Une petite tête sortit de son col. « Bonjour, » dit gravement le chiot-araignée. « Petit-déjeuner ? »

« Pas de petit-déjeuner, chérie, » lui dit Ellie. « Sam, c'est bon de la laisser sortir ? »

« Je suppose. Mais gardez-la tranquille. » Sam étudiait la plaine en dessous. Max fit de même.

« Sam ? Pourquoi on ne se dirige pas vers le village ? C'est plus près. »

« Personne là-bas. Abandonné. »

« Quoi ? Regarde, Sam, tu ne peux pas nous dire maintenant ce qui s'est passé ? »

C'était difficile – Max voulait tout savoir. « Qu'est-ce qui est arrivé au village ? »

« Abandonné. Trop dangereux. »

« Hein ? Quelqu'un s'est fait prendre ? »

« Pas définitivement. Daigler avait une arme. Mais ensuite les réjouissances ont commencé. On pensait que tout ce qu'ils avaient c'était ces serpents de lancer et qu'on les avait fait fuir. Mais ils ont bien plus que ça. Des choses qui creusent sous terre, par exemple. C'est pour ça que le village a dû être abandonné. »

« Quelqu'un a été blessé ? »

« Eh bien... les jeunes mariés étaient déjà installés. Becky Weberbauer est veuve. »

Ellie haleta et Sam chuchota sèchement de se taire. Max réfléchit avant de dire : « Sam, je ne comprends pas pourquoi, après avoir reçu mon message, ils n'ont pas... »

« Quel message ? »

Max expliqua. Sam secoua la tête. « Le clebs est revenu, oui. À ce moment-là on savait que vous aviez disparu et on vous cherchait – armés, heureusement. Mais il n'y avait pas de message. »

« Hein ? Comment nous avez-vous trouvés ? »

« Chips m'a guidé, je te l'ai dit. Mais c'est tout. Quelqu'un l'a fourrée dans sa vieille cage et c'est là que je l'ai trouvée hier. Je me suis arrêté pour la caresser, sachant que vous aviez disparu, Mlle Eldreth – et j'ai trouvé la pauvre petite chose presque folle. J'ai fini par comprendre qu'elle savait où vous étiez tous les deux. Alors... » Il haussa les épaules.

« Oh. Mais je ne comprends pas, » chuchota Max, « pourquoi tu as risqué ça seul. Tu savais déjà qu'ils étaient dangereux ; tu aurais dû avoir tous les hommes du vaisseau avec toi, armés. »

Sam secoua la tête. « Et on aurait perdu chaque homme. Se faufiler était possible ; l'autre ne l'était pas. Et on devait vous récupérer. »

« Merci. Je ne sais pas comment le dire, Sam. En tout cas, merci. »

« Oui, » ajouta Ellie, « et arrêtez de m'appeler « Mlle Eldreth ». Je suis Ellie pour mes amis. »

« D'accord, Ellie. Comment vont les pieds ? »

« Je survivrai. »

« Bien. » Il tourna la tête vers Max. « Mais je n'ai pas dit qu'on *voulait* te récupérer, j'ai dit qu'on *devait*. Toi, Max. Pas d'offense, Ellie. »

« Hein ? Pourquoi moi ? »

« Eh bien... » Sam sembla réticent. « Tu auras les détails quand tu seras rentré. Mais il semble que tu seras nécessaire s'ils font décoller le vaisseau. Tu es le seul astrogateur qui reste. »

« Hein ? Qu'est-ce qui est arrivé à Simes ? »

« *Silence* ! Il est mort. »

« Pour l'amour du ciel. » Max décida que, aussi peu qu'il aimait Simes, la mort aux mains des centaures il ne l'aurait souhaitée à aucun humain ; il le dit.

« Oh, non, ce n'était pas comme ça. Tu vois, quand le Capitaine Blaine est mort... »

« Le Capitaine, *aussi* ? »

« Oui. »

« Je savais qu'il était malade, je ne savais pas qu'il l'était autant. »

« Eh bien, appelle ça un cœur brisé. Ou un hara-kiri honorable. Ou un accident. J'ai trouvé une boîte vide de somnifères quand j'ai aidé à emballer ses affaires. Peut-être qu'il les a pris, ou peut-être que ton copain Simes les a glissés dans son thé. Le Médecin a certifié « causes naturelles » et c'est comme ça que c'est inscrit au journal. C'est quoi une cause naturelle quand un homme ne supporte plus de vivre ? »

Ellie dit doucement : « C'était un homme bon. »

« Oui, » approuva Sam. « Trop bon, peut-être. »

« Mais et Simes ? »

« Eh bien, maintenant, c'était une autre affaire. Simes semblait penser qu'il était le prince héritier, mais le Premier n'a pas voulu l'accepter. Quelque chose à propos de films que le Chef Calculateur avait. De toute façon, il a essayé de faire le dur avec Walther et je lui ai un peu cassé le cou. Je n'avais pas le temps d'être gentil, » ajouta Sam précipitamment. « Simes a sorti une arme. »

« Sam ! Tu n'as pas d'ennuis ? »

« Aucun, sauf ici et maintenant. Si on – silence, les enfants ! »

Il scruta plus intensément à travers les buissons. « Pas un son, pas un mouvement, » chuchota-t-il. « Il pourrait nous manquer. »

Un farfadet descendait du nord, longeant la crête au-dessus et à l'écart d'elle, comme s'il patrouillait les hauteurs. Max dit à l'oreille de Sam : « On ne devrait pas reculer ? »

« Trop tard. Reste immobile. »

Le ballon arriva à leur hauteur, s'arrêta, puis se déplaça lentement vers eux. Max vit que Sam avait son arme sortie. Il retint son feu jusqu'à ce que le farfadet plane au-dessus d'eux. Le tir brûla des aiguilles et des branches mais fit tomber la chose.

« Sam ! Il y en a un autre ! »

« Où ? » Sam regarda où Max pointait. Le second farfadet apparemment avait couvert le premier, plus haut et plus éloigné. Même pendant qu'ils regardaient il vira et prit de l'altitude. « Descends-le, Sam ! »

Sam se leva. « Trop tard. Trop loin et trop tard. Bon, les enfants, on y va. Plus besoin de rester silencieux. Assieds-toi et glisse, Ellie ; ça épargnera un peu tes pieds. »

Ils descendirent, éparpillant des rochers et déchirant leurs vêtements, avec Mlle Chips seule et profitant de la descente. En bas Sam dit : « Max, en combien de temps tu fais huit cents mètres ? »

« Je ne sais pas. Trois minutes. »

« Fais moins. Vas-y. Je vais aider Ellie. »

« Non. »

« Tu y vas ! On a besoin de toi. »

« Non ! »

Sam soupira. « Toujours un foutu héros. Prends son autre bras. »

Ils firent quelques centaines de mètres en portant à moitié Eldreth, quand elle les secoua. « Je peux aller plus vite seule, » haleta-t-elle. « Okay, on y va ! » râpa Sam.

Elle prouva qu'elle avait raison. Ignorant ses pieds blessés elle pompa ses courtes jambes d'une façon qui n'exigeait pas la meilleure vitesse de Max pour suivre, mais le gardait néanmoins haletant. Le vaisseau grandissait devant eux.

Max vit que la cage était relevée et se demanda combien de temps il faudrait pour attirer l'attention et la faire descendre. Ils avaient fait la moitié du chemin quand Sam cria : « Voilà la cavalerie ! Accélérez ! »

Max jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Un troupeau de centaures – une douzaine, deux douzaines, peut-être plus – fonçait vers eux depuis les collines en diagonale clairement destinée à leur couper la route. Ellie les vit aussi et accéléra effectivement, avec un élan qui distança momentanément Max.

Ils avaient réduit la distance à quelques centaines de mètres quand la cage se détacha du sas et descendit paresseusement vers le sol. Max commença à crier qu'ils allaient y arriver quand il entendit le tambour des sabots juste derrière. Sam hurla : « Filez, les enfants ! Dans le vaisseau. » Il s'arrêta.

Max s'arrêta aussi, tout en criant : « Cours, Ellie ! »

Sam gronda : « Cours, j'ai dit ! Qu'est-ce que *tu* peux faire ? Sans arme ? »

Max hésita, déchiré par une décision insupportable. Il vit qu'Ellie s'était arrêtée. Sam lui jeta un coup d'œil en arrière, puis gifla Max du revers de la main en travers de la bouche. « Bouge ! Fais-la entrer ! »

Max bougea, ramassant Ellie d'un bras et la poussant en avant. Derrière eux Sam Anderson se retourna pour faire face à sa mort... tombant sur un genou et stabilisant son pistolet sur son avant-bras gauche exactement dans la forme approuvée par le manuel.

Chapitre 20

– Un vaisseau n'est pas que de l'acier

La cage toucha le sol, quatre hommes en jaillirent tandis que Max entraînait en trébuchant et déposait Ellie sur le plancher. La porte claqua derrière eux, mais pas trop vite pour M. Chips. L'araignée-chiot courut vers Ellie, s'agrippa à son bras et gémit. Eldreth essaya de s'asseoir. « Tu vas bien ? » demanda Max.

« Euh, oui. Mais... » Elle se tut quand Max fit volte-face et essaya d'ouvrir la porte de la cage. Elle refusa de s'ouvrir. Ce n'est qu'à ce moment qu'il réalisa que l'ascenseur avait quitté le sol et montait lentement. Il appuya sur la commande « arrêt ». Rien ne se passa, la cabine continua de monter. À environ trois mètres du sol, elle s'arrêta. Max leva les yeux à travers le toit grillagé et cria : « Hé ! Dans le sas ! Redescendez ! »

On l'ignora. Il essaya encore la porte – en vain, car son verrou de sécurité empêchait de l'ouvrir quand la cage était en l'air. Frustré et impuissant, il s'agrippa aux barreaux et regarda dehors. Il ne voyait rien de Sam. Les centaures s'agitaient au loin. Il en vit un trébucher et tomber, puis un autre. Puis il aperçut les quatre hommes qui l'avaient croisé. Ils étaient à plat ventre en ligne de tirailleurs assez proche de la cage, chacun avec un fusil d'épaule et chacun tirant méthodiquement. La distance n'était pas grande, environ trois cents mètres ; ils faisaient un massacre régulier. Chaque éclair silencieux, presque invisible, abattait un centaure.

Max compta sept autres victimes centaures – puis les monstres rompirent et s'enfuirent, se dispersant vers les collines. Les tirs continuèrent et plusieurs autres tombèrent avant que la distance ne rende le tir incertain. Quelqu'un cria : « Cessez le feu ! » et l'un des hommes se releva tant bien que mal et courut vers le centre du champ de bataille. Les autres se levèrent et le suivirent.

Quand ils revinrent, ils portaient quelque chose qui ressemblait à un ballot de vêtements. La cage redescendit au sol, ils entrèrent et le déposèrent doucement sur le plancher. L'un d'eux jeta un coup d'œil à Eldreth, puis retira rapidement sa veste et la posa sur le visage de Sam. Ce n'est qu'alors que Max vit qu'il s'agissait de M. Walther. Les trois autres étaient M. Daigler, un mécanicien de puissance que Max ne connaissait que de vue, et le maître d'hôtel en chef Giordano.

Le gros homme pleurait ouvertement. « Ces sales vermines ! » sanglotait-il. « Il n'a jamais eu la moindre chance. Ils lui ont juste foncé dessus et l'ont piétiné. » Il s'étrangla,

puis ajouta : « Mais il en a eu au moins cinq. » Ses yeux se posèrent sur Max sans le reconnaître. « Il leur a fait payer cher. »

Eldreth dit doucement : « Il est mort ? »

« Hein ? Bien sûr. Ne dis pas de bêtises. » Le steward détourna le visage.

La cabine s'arrêta en tressautant. Walther regarda par le sas et dit avec colère : « Écartez ces badauds. Qu'est-ce que c'est ? Un cirque ? » Il se retourna. « Rentrons-le, messieurs. »

Alors qu'il se penchait pour aider, Max vit Eldreth qu'on emmenait, guidée par Mme Dumont.

Tendrement, ils transportèrent Sam à l'intérieur et le déposèrent sur le pont où le chirurgien attendait. Walther se redressa et sembla remarquer Max pour la première fois. « M. Jones ? Pourriez-vous me rejoindre dans ma cabine dès que possible, s'il vous plaît ? »

« À vos ordres, commandant. Mais... » Max baissa les yeux vers son ami. « J'aurais aimé... »

Walther l'interrompit sèchement. « Vous ne pouvez rien faire. Venez. » Il ajouta plus doucement : « Disons dans un quart d'heure. Ça vous laissera le temps de vous laver et de vous changer. »

Max se présenta à l'heure, douché, le visage hâtivement rasé, et en vêtements propres – bien que sans casquette. Sa seule casquette était quelque part dans la vallée lointaine, perdue lors de sa capture. Il trouva l'ingénieur en chef Compagnon et M. Samuels, le commissaire de bord, avec le second. Ils étaient assis autour d'une table, buvant du café.

« Entrez, M. Jones », l'invita Walther. « Asseyez-vous. Un café ? »

« Euh, oui, commandant. » Max découvrit qu'il avait terriblement faim. Il chargea son breuvage de crème et de sucre.

Ils restèrent assis quelques minutes, parlant de choses sans importance, pendant que Max buvait son café et se calmait. Finalement Walther dit : « Dans quel état êtes-vous, M. Jones ? »

« Ma foi, bien, je suppose, commandant. Fatigué, peut-être. »

« J'imagine. Je suis désolé de devoir vous déranger. Connaissez-vous la situation actuelle ? »

« En partie, commandant. Sam m'a dit... Sam Anderson... » Sa voix se brisa.

« Nous sommes désolés pour Anderson », dit M. Walther avec gravité. « À bien des égards, c'était l'un des meilleurs hommes avec qui j'aie jamais servi. Mais continuez. »

Max rapporta ce que Sam avait eu le temps de lui dire, mais réduisit les déclarations concernant Simes et le capitaine Blaine au simple fait qu'ils étaient morts. Walther hocha la tête. « Alors vous savez ce que nous attendons de vous ? »

« Je crois, commandant. Vous voulez faire décoller le vaisseau, donc vous voulez que je fasse la navigation. » Il hésita. « Je suppose que je peux. »

« Mmm... oui. Mais ce n'est pas tout. »

« Commandant ? »

« Vous devez être capitaine. »

Tous trois avaient les yeux fixés sur lui. Max se sentit pris de vertige et se demanda un moment ce qui n’allait pas. Leurs visages semblaient enfler puis reculer. Il réalisa vaguement qu’il avait peu mangé et presque pas dormi pendant de nombreuses heures et qu’il avait tenu sur les nerfs – oui, ça devait être ce qui n’allait pas chez lui. De très loin, il entendit la voix de Walther : « ...absolument nécessaire de quitter cette planète sans délai. Notre position juridique est claire. Dans l’espace, seul un officier de navigation peut commander. On vous demande d’assumer la responsabilité du commandement très jeune, mais vous êtes la seule personne qualifiée – donc vous *devez* le faire. »

Max se ressaisit, les silhouettes vacillantes reprirent forme. « M. Walther ? »

« Oui ? »

« Mais je ne suis pas astrogateur. Je suis juste un apprenti stagiaire. »

L’ingénieur en chef Compagnon lui répondit. « Kelly dit que vous êtes astrogateur », grogna-t-il.

« Kelly est plus astrogateur que moi ! »

Compagnon secoua la tête. « Vous ne pouvez pas vous juger vous-même. »

Samuels acquiesça. « Réglons cette question », ajouta Walther. « Il n’est pas question que le chef calculateur devienne capitaine. Votre rang dans votre guilde n’a pas d’importance non plus. La chaîne de commandement, en vol, est nécessairement limitée aux astrogateurs. Vous êtes le plus ancien dans cette lignée, peu importe à quel point vous vous sentez junior. En ce moment, je détiens le commandement – jusqu’à ce que je le transmette. Mais je ne peux pas emmener un vaisseau dans l’espace. Si vous refusez... eh bien, je ne sais pas ce que nous devons faire. Je ne sais pas. »

Max déglutit et dit : « Écoutez, commandant, je ne refuse pas mon devoir. Je ferai la navigation – bon sang, je suppose qu’on peut m’appeler l’astrogateur, vu les circonstances. Mais il n’y a aucune raison de prétendre que je suis capitaine. Vous gardez le commandement pendant que je dirige le vaisseau. C’est mieux, commandant – je ne saurais pas comment *agir* en capitaine. »

Walther secoua la tête. « Ce n’est pas légalement possible. »

Compagnon ajouta : « Je me moque des aspects juridiques. Mais je sais que la responsabilité ne peut pas être divisée. Franchement, jeune homme, je préférerais avoir Dutch comme capitaine plutôt que vous – mais il ne peut pas naviguer. Je serais ravi d’avoir le Dr Hendrix – mais il n’est plus là. Je préférerais porter le fardeau moi-même plutôt que de vous le charger – mais je suis physicien et j’en sais juste assez sur les mathématiques de l’astrogation pour savoir que je ne pourrais jamais, de toute ma vie, acquérir la vitesse qu’un astrogateur *doit* avoir. Ce n’est pas mon tempérament. Kelly dit que vous l’avez déjà. J’ai navigué avec Kelly pendant de nombreuses années, je lui fais confiance. Alors

c'est votre affaire, fiston ; vous devez l'accepter – et l'autorité qui va avec. Dutch vous aidera – nous vous aiderons tous – mais vous ne pouvez pas vous défilier et lui refile le fardeau. »

M. Samuels dit calmement : « Je ne suis pas d'accord avec l'ingénieur en chef sur le peu d'importance des aspects juridiques ; la plupart de ces lois ont des raisons sages derrière elles. Mais je suis d'accord avec tout le reste de ce qu'il dit. M. Jones, un vaisseau n'est pas que de l'acier, c'est une entité politique délicate. Ses lois et coutumes ne peuvent être ignorées sans inviter le désastre. Il sera bien plus facile de maintenir le moral et la discipline dans ce vaisseau avec un jeune capitaine – avec tous ses officiers derrière lui – que de laisser passagers et équipage soupçonner que l'homme qui doit prendre les décisions cruciales, ces questions de vie ou de mort concernant la conduite du vaisseau, que cet homme tout-puissant ne peut néanmoins pas être chargé de commander le vaisseau. Non, monsieur, une telle situation m'effraierait ; c'est ainsi que naissent les mutineries. »

Max sentit son cœur battre, sa tête lui faisait mal sans relâche. Walther le regarda gravement et dit : « Alors ? »

« J'accepte. » Il ajouta : « Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre. »

Walther se leva. « Quels sont vos ordres, capitaine ? »

Max resta assis et essaya de calmer son cœur. Il pressa ses doigts sur ses tempes douloureuses et parut effrayé. « Euh, continuez la routine. Préparez le décollage. »

« À vos ordres, capitaine. » Walther fit une pause, puis ajouta : « Puis-je demander quand le capitaine prévoit de décoller ? »

Il avait encore du mal à fixer son regard. « Quand ? Pas avant demain – demain à midi. J'ai besoin d'une nuit de sommeil. » Il pensa en lui-même que Kelly et lui pourraient la mettre en orbite d'attente, ce qui les éloignerait des centaures – puis s'arrêter pour réfléchir à sa prochaine action.

« Je pense que c'est sage, capitaine. Nous avons besoin de ce temps. »

Compagnon se leva. « Si le capitaine veut bien m'excuser, je vais mettre mon service au travail. »

Samuels le rejoignit. « Votre cabine est prête, capitaine – je ferai transférer vos effets personnels dans quelques minutes. »

Max le fixa. Il n'avait pas encore assimilé les implications secondaires de sa nouvelle fonction. Utiliser le saint des saints du capitaine Blaine ? Dormir dans son lit ?

« Euh, je ne pense pas que ce soit nécessaire. Je suis bien là où je suis. »

Samuels jeta un coup d'œil au second, puis dit : « S'il vous plaît, capitaine, c'est l'une des choses dont je parlais quand j'ai dit qu'un vaisseau est une entité politique délicate. »

« Hein ? » Max y réfléchit, puis sentit soudain le fardeau descendre sur lui et la force de l'affronter. « Très bien », répondit-il, sa voix s'approfondissant. « Faites-le. »

« Oui, capitaine. » Samuels le regarda. « Aussi, capitaine – si vous le souhaitez – je

ferai passer Lopez pour vous couper les cheveux. »

Max repoussa ses mèches derrière son oreille. « C'est vrai qu'ils sont longs, non ? Très bien. »

Le commissaire et l'ingénieur en chef partirent. Max resta debout un moment dans l'incertitude, ne sachant pas quel était son prochain rôle dans cette nouvelle fonction. Walther dit : « Capitaine ? Pouvez-vous m'accorder encore quelques minutes ? »

« Oh, certainement. »

Ils s'assirent et Walther versa plus de café. Max dit : « M. Walther ? Pensez-vous qu'on pourrait appeler l'office et avoir des toasts ? Je n'ai pas mangé aujourd'hui. »

« Mais bien sûr ! Désolé, capitaine. » Au lieu de sonner, le second téléphona et commanda un goûter copieux. Puis il se tourna vers Max. « Capitaine, je ne vous ai pas tout dit – et je ne souhaitais pas le faire tant que nous n'étions pas seuls. »

« Ah ? »

« Ne vous méprenez pas. Le fait que je vous transfère le commandement ne dépendait pas de ces autres questions – et il n'est pas nécessaire que vos officiers sachent tout ce que le capitaine sait... même vos chefs de service. »

« Euh, je suppose que non. »

Walther fixa son café. « Avez-vous entendu comment M. Simes est mort ? »

Max lui raconta le peu qu'il avait appris de Sam. Walther hocha la tête. « C'est essentiellement correct. Mmmm... Ce n'est pas bien de dire du mal des morts, mais Simes était un personnage instable. Quand le capitaine Blaine est décédé, il a tenu pour acquis qu'il était immédiatement capitaine de ce vaisseau. »

« Eh bien – je suppose que ça lui semblait logique, du point de vue juridique. »

« Pas du tout ! Désolé de vous corriger, capitaine, mais c'est totalement faux. »

Max fronça les sourcils. « Je suppose que je suis bête – mais je pensais que c'était l'argument qu'on a utilisé sur moi ? »

« Non, capitaine. Le vaisseau étant au sol, le commandement m'est revenu, en tant que plus ancien. Je ne suis pas tenu de transférer le commandement à un astrogateur tant que – et *seulement si* – le vaisseau va dans l'espace. Même alors, ce n'est pas automatiquement une question de le transférer à l'officier de navigation le plus ancien. J'ai une responsabilité clairement définie, avec de nombreux cas jugés à l'appui : je ne dois transférer le commandement qu'à un homme que je crois capable de l'assumer. »

« Or j'ai longtemps eu des doutes sur M. Simes, son tempérament, je veux dire. Néanmoins, dans cette urgence, j'aurais trouvé terriblement difficile de ne pas lui transférer le commandement, une fois décidé de décoller. Mais avant de perdre le capitaine, j'avais eu l'occasion d'examiner les capacités de M. Simes en tant qu'astrogateur – en partie à la suite d'une conversation avec vous. J'ai parlé avec Kelly – comme vous l'avez compris, Kelly est très estimé. Je crois savoir maintenant comment cette dernière transition a mal tourné ; Kelly a pris soin de me montrer. Cela et le fait que Kelly m'a dit franchement

qu'aucun membre de l'équipe du Trou aux Soucis n'était disposé à aller dans l'espace sous les ordres de M. Simes m'ont fait décider que, si cela devait se présenter, je laisserais ce vaisseau pourrir ici plutôt que de laisser Simes être capitaine. C'était juste anticiper ; le capitaine était malade et la prudence m'obligeait à envisager les possibilités.

« Puis le capitaine est effectivement mort – et Simes a annoncé qu'il était capitaine. L'imbécile a même emménagé dans la cabine et m'a fait appeler. Je lui ai dit qu'il n'était pas aux commandes et ne le serait jamais. Puis je suis parti, j'ai pris des témoins et emmené mon chef de la police pour l'expulser. Vous savez ce qui s'est passé. Votre vie n'est pas la seule qu'Anderson a sauvée ; je lui dois aussi la mienne. »

Walther changea brusquement de sujet. « Ce tour phénoménal de mémoire que vous faites – calculer sans tables ni livres de référence. Pouvez-vous le faire tout le temps ? »

« Hein ? Ma foi, oui. »

« Connaissez-vous toutes les tables ? Ou seulement certaines ? »

« Je connais toutes les tables et manuels standard qui constituent ce qu'un astrogateur appelle ses « outils de travail ». »

Max commença à parler de son oncle, Walther l'interrompit doucement. « S'il vous plaît, capitaine. Je suis content de l'entendre. Je suis *très* content de l'entendre. Parce que les seuls livres de ce genre dans ce vaisseau sont ceux qui sont dans votre tête. »

Kelly avait remarqué la disparition des livres, bien sûr – pas Walther. Quand il lui fit part de ses soupçons, les deux menèrent une recherche. Quand celle-ci échoua, on annonça qu'un seul jeu manquait (mais un seul) ; Walther avait offert une récompense, et le vaisseau avait été passé au peigne fin de la poupe à l'astrodôme – pas de manuels.

« Je suppose qu'il les a jetés à terre », conclut Walther. « Vous savez où cela nous laisse – nous sommes en état de siège. Et nous ne les trouverions que par accident même si nous ne l'étions pas. Alors je suis très content que vous ayez la même confiance en votre mémoire que Kelly. »

Max commençait à avoir des doutes – c'est une chose de faire quelque chose comme un tour de force, c'en est une autre de le faire par nécessité. « Ce n'est pas si grave », répondit-il. « Peut-être que Kelly n'y a jamais pensé, mais les tables de logarithmes et de conversion binaire peuvent probablement être empruntées à l'ingénierie – avec celles-là, nous pourrions bricoler des méthodes pour n'importe quel saut direct. Les autres sont surtout nécessaires pour les transitions anormales. »

« Kelly y a pensé aussi. Dites-moi, capitaine, comment un vaisseau d'exploration retourne-t-il après avoir pénétré une congruence nouvellement localisée ? »

« Hein ? Alors *c'est* ce que vous voulez que je fasse avec le vaisseau ? »

« Ce n'est pas à moi », dit Walther formellement, « de dire au capitaine où emmener son vaisseau. »

Max dit lentement : « J'y ai réfléchi. J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir dernière-

rement. » Il n’ajouta pas qu’il y avait pensé les nuits en captivité pour préserver sa raison. « Bien sûr, nous n’avons pas les instruments que transportent les vaisseaux d’exploration, et l’astrogation appliquée n’aborde pas vraiment la théorie du calcul des congruences. Et même certains vaisseaux d’exploration ne reviennent pas. »

« Mais... »

Ils furent interrompus par un coup à la porte. Un aide-steward entra et chargea la table de nourriture. Max sentit qu’il commençait à saliver. Il tartina une tranche de pain grillé de beurre et de confiture, et prit une grosse bouchée. « Mon Dieu, c’est bon ! »

« J’aurais dû y penser. Prenez une banane, capitaine ? Elles ont l’air assez bonnes – je crois que l’hydroponie a dû les éclaircir dernièrement. »

Max frissonna. « Je ne pense pas que je mangerai jamais plus de bananes. Ni de papayes. »

« Allergique, capitaine ? »

« Pas exactement. Enfin... oui. » Il finit le toast et dit : « À propos de cette possibilité. Je vous ferai savoir plus tard. »

« Très bien, capitaine. »

Peu avant l’heure du dîner, Max se tenait devant le grand miroir de la chambre du capitaine et se regardait. Ses cheveux étaient à nouveau courts et deux heures de sommeil avaient dissipé une partie de sa fatigue. Il ajusta une casquette sur sa tête à l’angle approprié – le nom dans la bande de sueur était « Hendrix » ; il l’avait trouvée posée avec l’un de ses propres uniformes auquel on avait ajouté les insignes de capitaine. L’étoile rayonnante sur sa poitrine le gênait – qu’il soit effectivement capitaine, il le concédait, même si cela semblait un rêve fou, mais il avait le sentiment de n’avoir droit qu’à la plus petite étoile rayonnante et cercle, malgré ses quatre galons. Walther et Samuels avaient été respectueux mais fermes, Samuels citant des précédents que Max ne pouvait pas vérifier. Max avait cédé.

Il se regarda, redressa les épaules et soupira. Autant aller les affronter.

Alors qu’il descendait la coursive vers le salon, il entendit les haut-parleurs répéter : « Tout l’équipage ! Tous les passagers ! Rassemblement au salon Bifrost ! »

La foule s’écarta en silence devant lui. Il alla à la table du capitaine – *sa* table ! – et s’assit à sa tête. Walther se tenait près de la chaise.

« Bonsoir, capitaine. »

« Bonsoir, M. Walther. »

Ellie était assise en face de lui. Elle croisa son regard et sourit. « Bonjour, Ellie. » Il se sentit rougir.

« Bonsoir, capitaine », dit-elle fermement. Elle était habillée avec la même élégance qu’elle portait la première fois qu’il l’avait vue dans le salon ; il ne semblait pas possible que cette dame puisse être la même fille dont le visage sale l’avait regardé par-dessus des

plateaux de morpion griffonnés dans la terre.

« Euh, comment vont tes pieds ? »

« Bandages et pantoufles. Mais le chirurgien a fait un excellent travail. Je danserai demain. »

« Ne te presse pas. »

Elle regarda ses galons et sa poitrine. « Tu peux parler. »

Avant qu'il ne puisse répondre à l'irrépondable, Walther se pencha et dit doucement : « Nous sommes prêts, capitaine. »

« Oh. Allez-y. »

Walther tapota sur un verre d'eau. Le second expliqua la situation d'un ton calme qui la faisait paraître raisonnable, inévitable. Il conclut en disant : « ...et ainsi, conformément à la loi et à la coutume de l'espace, j'ai cédé mon commandement temporaire à votre nouveau capitaine. Capitaine Jones ! »

Max se leva. Il regarda autour de lui, déglutit, essaya de parler, et n'y parvint pas. Puis, aussi efficacement que si cela avait été une pause dramatique et non du désespoir, il prit son verre d'eau et but une gorgée.

« Invités et camarades d'équipage », dit-il, « nous ne pouvons pas rester ici. Vous le savez. On m'a dit que notre chirurgien appelle le système auquel nous sommes confrontés ici « l'asservissement symbiotique » – comme le chien envers l'homme, mais en plus fort, et apparemment couvrant tout le règne animal sur cette planète. Eh bien, les hommes ne sont pas faits pour l'esclavage, symbiotique ou de quelque sorte que ce soit. Mais nous sommes trop peu nombreux pour gagner maintenant, alors nous devons partir. »

Il s'arrêta pour boire une autre gorgée et Ellie croisa son regard, l'encourageant.

« Peut-être qu'un jour d'autres hommes reviendront – mieux préparés. Quant à nous, je vais essayer de ramener l'*Asgard* par le... euh, le « trou » pourrait-on dire, d'où nous sommes sortis. C'est risqué. Personne n'est forcé de venir – mais c'est le seul moyen possible de rentrer chez nous. Quiconque a peur de tenter le coup sera débarqué au pôle nord de la planète numéro trois – l'étoile du soir que nous avons appelée « Aphrodite ». Vous pourrez peut-être y survivre, bien qu'il fasse assez chaud même aux pôles. Si vous préférez cette alternative, remettez vos noms ce soir au commissaire. Les autres, nous essaierons de rentrer. »

Il s'arrêta, puis dit soudain : « C'est tout », et se rassit.

Il n'y eut pas d'applaudissements et il eut le sentiment morose d'avoir raté sa première apparition. Les conversations reprirent dans la salle, les membres d'équipage partirent, et les aides-steward commencèrent rapidement à servir. Ellie le regarda et hocha doucement la tête.

Mme Mendoza était à sa gauche ; elle dit : « Ma– Je veux dire « Capitaine » – est-ce vraiment si dangereux ? Je n'aime guère l'idée de tenter quelque chose de *risqué*. N'y a-t-il pas autre chose que nous puissions faire ? »

« Non. »

« Mais il doit sûrement y avoir autre chose ? »

« Non. Je préférerais ne pas en discuter à table. »

« Mais... »

Il continua fermement à avaler sa soupe, essayant de ne pas trembler. Quand il leva les yeux, il fut capturé par un regard brillant de l’autre côté de la table, celui d’une Mme Montefiore, qui préférait être appelée « Principessa » – un titre douteux.

« Dolores, ne l’embêtez pas. Nous voulons entendre parler de ses aventures – n’est-ce pas, capitaine ? »

« Non. »

« Allons ! J’ai entendu dire que c’était terriblement *romantique*. » Elle traîna sur le mot et lança un regard sournois et de côté à Ellie. Elle regarda Max avec l’œil d’un oiseau de proie et montra ses dents. Elle semblait avoir plus de dents que possible. « Racontez-nous *tout* ! »

« Non. »

« Mais vous ne pouvez tout simplement pas refuser ! »

Eldreth lui sourit et dit : « Princesse chérie – on voit votre bouche. »

Mme Montefiore se tut.

Après le dîner, Max rattrapa Walther seul. « M. Walther ? »

« Oh – oui, capitaine ? »

« Ai-je raison de penser que c’est mon privilège de choisir les personnes qui s’assoient à ma table ? »

« Oui, capitaine. »

« Dans ce cas – cette femelle Montefiore. Pourriez-vous la faire déplacer, s’il vous plaît ? Avant le petit-déjeuner ? »

Walther sourit faiblement. « À vos ordres, capitaine. »

Chapitre 21

Le capitaine de l'Asgard

Ils descendirent Sam et l'enterrèrent là où il était tombé. Max limita la cérémonie à lui-même, Walther et Giordano, envoyant un message à Ellie pour qu'elle ne vienne pas. Il y avait une garde d'honneur mais elle était armée pour tuer et resta déployée autour de la tombe, les yeux sur les collines. Max lut le service d'une voix presque trop basse pour être entendue – le mieux qu'il pouvait faire. L'ingénierie avait préparé la stèle en hâte, une dalle pointue en métal inoxydable. Max la regarda avant de la placer et réfléchit à l'inscription. « Il n'y a pas de plus grand amour » ? – non, il avait décidé que Sam n'aimerait pas ça, avec son mépris cynique de tout sentimentalisme. Il avait envisagé : « Il a joué les cartes qu'on lui a distribuées » – mais ça ne correspondait pas non plus à Sam ; si Sam n'aimait pas les cartes, il glissait parfois un jeu tout neuf. Non, ceci était plus le style de Sam ; il l'enfonça dans le sol et lut :

À LA MÉMOIRE DU SERGENT SAM ANDERSON
ANCIEN DES MARINES IMPÉRIAUX

« Il a mangé ce qu'on lui servait. »

Walther vit la stèle pour la première fois. « Alors c'était ainsi ? D'une certaine façon, je m'en doutais. »

« Oui. Je n'ai jamais connu son vrai nom. Richards. Ou peut-être Roberts. »

« Oh. » Walther réfléchit aux implications. « Nous pourrions le faire réhabiliter, capitaine, à titre posthume. Ses empreintes l'identifieront. »

« Je crois que Sam aimerait ça. »

« Je m'en occuperai, capitaine, quand nous rentrerons. »

« Si nous rentrons. »

« S'il vous plaît, capitaine – *quand* nous rentrerons. »

Max alla directement à la salle de contrôle. Il y était monté la veille au soir et avait surmonté le premier choc d'être traité comme capitaine dans le Trou aux Soucis. Quand Kelly le salua d'un « Bonjour, capitaine », il fut capable d'être presque désinvolte.

« Bonjour, chef. Bonjour, Lundy. »

« Un café, capitaine ? »

« Merci. À propos de cette orbite d'attente – est-elle programmée ? »

« Pas encore, capitaine. »

« Alors oubliez-la. J'ai décidé de retourner directement. Nous pourrions planifier en route. Vous avez les films ? »

« Je les ai récupérés plus tôt. »

Ils faisaient référence aux films cachés dans la cabine de Max. Simes avait réussi à se débarrasser du premier jeu au moment de la mort du capitaine Blaine ; le jeu de réserve était le seul enregistrement de quand et où l'*Asgard* avait émergé dans cet espace, y compris les relevés de routine pris immédiatement après la transition.

« D'accord. Mettons-nous au travail. Kovak peut entrer les données pour moi. »

« Si vous le souhaitez, capitaine. Je serais heureux de calculer pour le capitaine. »

« Kovak peut le faire. Vous pourriez aider Noguchi et Lundy avec les films. »

« À vos ordres, capitaine. »

Les autres arrivaient, bien en avance, comme c'était l'habitude dans l'équipe de Kelly. Les données lui parvinrent bientôt. Il s'était réveillé deux fois dans la nuit avec la peur glacée d'avoir perdu sa mémoire unique. Mais quand les données commencèrent à arriver, il programma sans effort, les pages appropriées s'ouvrant dans son esprit.

Le problème était un court départ pour se libérer de l'influence de la planète, un ajustement de position pour laisser le soleil local « derrière » pour un traitement plus simple de son champ, puis une longue poussée droite vers le voisinage où ils étaient apparus pour la première fois dans cet espace. Cela n'avait pas besoin d'être précis, car la transition ne serait pas tentée au premier passage ; ils devaient explorer la zone, prenant beaucoup plus de relevés photographiques et calculant à partir d'eux, pour établir un relevé qui n'avait jamais été fait.

Le départ fut calculé et imprimé sur bande pour le pilote automatique et la bande placée dans la console bien avant midi. Le vaisseau avait gardé l'heure locale, environ cinquante-cinq minutes standard par heure ; maintenant le vaisseau reviendrait à Greenwich, l'heure toujours gardée dans la salle de contrôle – le dîner serait en retard et certains « animaux » remettraient comme d'habitude leurs montres dans le mauvais sens et en blâmeraient le gouvernement.

Ils synchronisèrent avec la salle des machines, la bande commença à défiler, il ne restait plus qu'à appuyer sur le bouton quelques secondes avant l'heure prédéfinie et ainsi permettre au pilote automatique de faire décoller le vaisseau.

Le téléphone sonna, Smythe répondit et regarda Max. « Pour vous, capitaine. Le commissaire. »

« Capitaine ? » Samuels semblait inquiet. « Je déteste vous déranger dans la salle de contrôle. »

« Peu importe. Qu'y a-t-il ? »

« Mme Montefiore. Elle veut être débarquée sur Aphrodite. »

Max réfléchit un moment. « Quelqu'un d'autre a changé d'avis ? »

« Non, capitaine. »

« Ils ont tous été notifiés de donner leurs noms hier soir. »

« Je le lui ai fait remarquer, capitaine. Ses réponses n'étaient pas entièrement logiques. »

« Rien ne me ferait plus plaisir que de la larguer là-bas. Mais après tout, nous sommes responsables d'elle. Dites-lui non. »

« À vos ordres, capitaine. Puis-je avoir un peu de latitude dans la façon dont je le lui exprime ? »

« Certainement. Gardez-la simplement loin de moi. »

Max raccrocha, trouva Kelly à son coude. « L'heure approche, capitaine. Peut-être prendriez-vous la console maintenant et vérifieriez la configuration ? Avant le décollage ? »

« Hein ? Non, faites décoller, chef. Vous prendrez le premier quart. »

« À vos ordres, capitaine. »

Kelly s'assit à la console, Max prit le siège du capitaine, se sentant gêné. Il aurait aimé avoir appris à fumer la pipe – ça avait l'air bien d'avoir le capitaine assis en arrière, détendu et fumant sa pipe, pendant que le vaisseau manœuvrait. Il sentit une légère pulsation et fut pressé plus fermement dans les coussins du siège ; l'*Asgard* était à nouveau sur sa propre gravité privée, indépendante des vraies accélérations. Quelques instants plus tard, le vaisseau décolla, mais sans rien pour le montrer sinon le changement à travers l'astrodôme du ciel bleu au noir ébène étoilé de l'espace.

Max se leva et découvrit qu'il tenait encore une pipe imaginaire, il la lâcha précipitamment. « Je descends, chef. Appelez-moi quand les relevés de départ seront prêts à calculer. Au fait, quelle rotation de quarts prévoyez-vous ? »

Kelly verrouilla le tableau, se leva et le rejoignit. « Eh bien, capitaine. J'avais prévu Kovak et moi en alternance, avec les gars sur un quart sur trois. Nous doublerons plus tard. »

Max secoua la tête. « Non. Vous, moi et Kovak. Et nous resterons sur un quart sur trois aussi longtemps que possible. On ne sait pas combien de temps nous allons nous agiter là-bas avant de tenter le coup. »

Kelly baissa la voix. « Capitaine, puis-je exprimer une opinion ? »

« Kelly, si jamais vous cessez d'être franc avec moi, je n'aurai pas la moindre chance de réussir. Vous le savez. »

« Merci, capitaine. Le capitaine ne devrait pas s'épuiser. Vous devez déjà faire tous les calculs. » Kelly ajouta doucement : « La sécurité de votre vaisseau est plus importante que – eh bien, peut-être que « fierté » est le mot. »

Max mit longtemps à répondre. Il apprenait, sans le bénéfice d'une formation, qu'un commandant n'a pas droit aux fantaisies courantes dans tout autre rôle ; il est lui-même gouverné plus fortement par les pouvoirs qui lui sont confiés que quiconque d'autre. Les privilèges du capitaine – comme virer une femme ennuyeuse de sa table – étaient mineurs, tandis que les pénalités de ce métier inhumain avaient des ramifications inattendues.

« Chef », dit-il lentement, « y a-t-il de la place pour déplacer le coin café derrière l'ordinateur ? »

Kelly mesura l'espace du regard. « Oui, capitaine. Pourquoi ? »

« Je pensais que ça laisserait de la place ici pour installer un lit de camp. »

« Vous avez l'intention de dormir ici, capitaine ? »

« Parfois. Mais je pensais à nous tous – vous vous rasez ici la moitié du temps, de toute façon. Les quarts pour les prochaines semaines n'exigent pas vraiment que l'officier de quart soit éveillé la plupart du temps, alors nous somnolerons tous quand nous le pourrons. Qu'en pensez-vous ? »

« C'est contraire au règlement, capitaine. Un mauvais précédent... et un mauvais exemple. » Il jeta un coup d'œil à Noguchi et Smythe.

« Vous le rédigeriez de manière formelle et appropriée, pour ma signature, citant le règlement et le suspendant sur une base d'urgence « pour la sécurité du vaisseau ». »

« Si vous le dites, capitaine. »

« Vous n'avez pas l'air convaincu, alors peut-être que j'ai tort. Réfléchissez-y et faites-moi savoir. »

Le lit de camp apparut et l'ordre fut affiché, mais Max ne vit jamais ni Kelly ni Kovak allongés sur le lit. Quant à lui, s'il ne l'avait pas utilisé, il n'aurait guère dormi. Il mangeait généralement dans la salle de contrôle aussi.

Bien qu'il y eût peu à faire sur leur chemin vers le rendez-vous avec le néant, sinon prendre des relevés pour déterminer les relations de ce néant avec le ciel environnant, Max trouva que quand il ne calculait pas, il s'inquiétait, ou discutait de ses inquiétudes avec Kelly.

Comment un vaisseau d'exploration retrouvait-il son chemin à travers une congruence nouvellement calculée ? Et qu'est-ce qui avait mal tourné pour ceux qui ne revenaient pas ?

Peut-être que le Dr Hendrix aurait pu calculer l'autre côté d'une congruence non cartographiée en utilisant seulement l'équipement standard du vaisseau – ou peut-être pas. Max décida que le Dr Hendrix aurait pu le faire ; l'homme avait été un fanatique de sa profession, avec une large connaissance de la physique théorique derrière les calculs numériques de routine – beaucoup plus large, Max en était sûr, que la plupart des astrogateurs.

Max savait que les vaisseaux d'exploration calculaient les congruences des deux côtés, appliquant à la théorie des champs gravitationnels les données recueillies du côté précédemment inconnu. Il tenta d'ébaucher un tel calcul, puis abandonna, n'ayant aucune confiance dans ses résultats – il était sûr de ses opérations mathématiques mais incertain de la théorie et vivement conscient de l'approximation de ses données. Il n'y avait tout simplement aucun moyen de mesurer avec précision les masses d'étoiles situées à des années-lumière avec les instruments de l'*Asgard*.

Kelly sembla soulagé de sa décision. Après cela, ils consacrèrent tout leur temps à

essayer de tracer une « trajectoire » vers le point non marqué dans le ciel où leurs relevés photographiques disaient qu'ils étaient sortis – afin qu'ils puissent éventuellement foncer le long de cette trajectoire, arrivant au lieu juste en dessous de la vitesse de la lumière, puis basculer et espérer.

Une manœuvre similaire à la surface d'une planète serait facile – mais il n'y a pas de véritable parallèle avec la situation dans le ciel. Les étoiles « fixes » se déplacent à grande vitesse et il n'y a pas d'autres points de repère ; décider quel morceau d'espace sans caractéristiques correspond à l'endroit où l'on était à un autre moment nécessite une série compliquée de calculs n'ayant pas de solutions théoriques « élégantes ». Pour chaque congruence cartographiée, un astrogateur reçoit une table de solutions précalculées – les « Tables critiques pour anomalies cartographiées ». Max et Kelly devaient bricoler les leurs.

Max passa tant de temps dans la salle de contrôle que le second suggéra finalement que le moral des passagers serait meilleur s'il pouvait se montrer au salon de temps en temps. Walther n'ajouta pas que Max devrait arborer un sourire et un air de confiance tranquille, mais il le sous-entendait. Par la suite, Max s'efforça de dîner avec ses officiers et passagers.

Il avait bien sûr très peu vu Eldreth. Quand il la vit au premier dîner après la douce suggestion de Walther, elle sembla amicale mais distante. Il décida qu'elle le traitait avec respect, ce qui le fit se demander si elle était malade. Il se rappela qu'elle était montée à bord sur une civière à l'origine, peut-être n'était-elle pas aussi robuste qu'elle le prétendait. Il fit une note mentale de demander au chirurgien – indirectement, bien sûr !

Ils traînaient sur leur café et Max commençait à s'agiter avec le désir de retourner au Trou aux Soucis. Il se rappela brusquement que Walther ne s'attendait pas à ce qu'il montre de l'anxiété – puis regarda autour de lui et dit fort : « Cet endroit est comme une morgue. Est-ce que personne ne danse ici ces jours-ci ? Dumont ! »

« Oui, capitaine ? »

« Mettons de la musique de danse. Mme Mendoza, m'accorderiez-vous cet honneur ? »

Mme Mendoza gloussa et accepta. Elle se révéla être une honte pour l'Argentine, aucun sens du rythme. Mais il la pilota avec seulement des collisions mineures et la ramena à sa chaise, minutant son retour pour pouvoir s'incliner gracieusement. Il exerça alors le privilège du rang en coupant Mme Daigler.

Les cheveux de Maggie étaient encore courts mais sa splendeur par ailleurs restaurée. « Vous nous avez manqué, capitaine. »

« J'ai travaillé. En sous-effectif, vous savez. »

« Je suppose. Euh... Capitaine, c'est bientôt maintenant ? »

« La transition ? Plus très longtemps. Cela a pris tout ce temps parce que nous avons dû faire un nombre énorme de calculs minutieux – pour être sûrs, vous savez. »

« Est-ce qu'on rentre *vraiment* ? »

Il donna ce qu'il espérait être un sourire confiant. « Absolument. Ne commencez pas de long livre de la bibliothèque du vaisseau ; le commissaire ne vous laissera pas l'emporter à terre. »

Elle soupira. « Je me sens mieux. »

Il la remercia pour la valse, regarda autour de lui, vit Mme Montefiore et décida que son obligation de maintenir le moral n'allait pas jusque-là. Eldreth était assise, alors il alla vers elle.

« Tes pieds te font encore mal, Ellie ? »

« Non, capitaine. Merci de demander. »

« Alors veux-tu danser avec moi ? »

Elle ouvrit grand les yeux. « Le capitaine a du temps pour la pauv' p'tite moi ? »

Il se pencha plus près. « Encore une remarque comme ça, face sale, et tu seras jetée aux fers. »

Elle gloussa et plissa le nez. « À vos ordres, capitaine, monsieur. »

Pendant un moment ils dansèrent sans parler, Max un peu submergé par sa proximité et se demandant pourquoi il n'avait pas fait cela plus tôt. Finalement elle dit : « Max ? Tu as définitivement abandonné le morpion ? »

« Hein ? Pas du tout. Après cette transition, j'aurai le temps de jouer – si tu m'accordes deux vaisseaux d'avance. »

« Je regrette de t'avoir jamais parlé de ça. Mais j'aimerais que tu dises bonjour à Chipsie de temps en temps. Elle demandait ce matin, « Où Maxie ? » »

« Oh, je suis *vraiment* désolé. Je l'emmènerais bien dans la salle de contrôle avec moi de temps en temps, sauf qu'elle pourrait appuyer sur un bouton et nous faire perdre un mois de travail. Va la chercher. »

« La foule la rendrait nerveuse. Allons la voir. »

Il secoua la tête. « Pas dans ta chambre. »

« Hein ? Ne sois pas bête. Je n'ai plus de réputation de toute façon, et un capitaine fait ce qu'il lui plaît. »

« Ça montre que tu n'as jamais été capitaine. Tu vois ce vautour qui nous observe ? » Il indiqua Mme Montefiore du regard. « Maintenant va chercher Chipsie et plus de répliques. »

« À vos ordres, capitaine. »

Il gratta le menton de Chipsie, lui donna des morceaux de sucre, et l'assura qu'elle était la plus belle araignée-chiot de cette partie du ciel. Puis il s'excusa.

Il se sentait exalté et étrangement rassuré. Voyant M. Walther disparaître dans sa chambre, il s'arrêta à la coursive et, sur une impulsion, le suivit. Une question le tracassait, c'était aussi bien maintenant qu'un autre moment.

« Dutch ? Êtes-vous occupé ? »

Le second se retourna. « Oh. Non, capitaine. Entrez. »

Max attendit pendant le café cérémoniel, puis aborda le sujet. « Quelque chose me préoccupe, M. Walther – une affaire personnelle. »

« Quelque chose que je peux faire ? »

« Je ne pense pas. Mais vous avez beaucoup plus d'expérience que moi ; j'aimerais vous en parler. »

« Si le capitaine le souhaite. »

« Écoutez, Dutch, c'est une affaire « Max », pas une affaire « capitaine ». »

Walther sourit. « D'accord. Mais ne me demandez pas de changer ma façon de m'adresser à vous. Je pourrais prendre une mauvaise habitude. »

« D'accord, d'accord. »

Max avait eu l'intention de sonder Walther au sujet de son faux dossier : le Dr Hendrix l'avait-il signalé ? Ou non ? Mais il trouva impossible de suivre cette ligne ; être capitaine l'avait forcé dans un moule différent.

« Je veux vous raconter comment je suis arrivé dans ce vaisseau. »

Il raconta tout, ne supprimant plus le rôle de Sam maintenant que cela ne pouvait plus lui nuire. Walther écouta gravement.

« J'attendais que vous mentionniez cela, capitaine », dit-il enfin. « Le Dr Hendrix me l'a rapporté, avec moins de détails, quand il vous a proposé comme apprenti astrogateur. Nous avons convenu que c'était une affaire qui n'avait pas besoin d'être soulevée à l'intérieur du vaisseau. »

« C'est ce qui se passe après notre retour qui me tracasse. Si nous rentrons. »

« *Quand* nous rentrerons. Demandez-vous conseil ? Ou de l'aide ? Ou quoi ? »

« Je ne sais pas. Je voulais juste vous le dire. »

« Mmmm... il y a deux alternatives. L'une, nous pourrions la gérer ici, en modifiant un rapport pas très important. Dans ce cas... »

« Non, Dutch. Je ne veux pas que des rapports falsifiés sortent de l'*Asgard*. »

« J'étais assez certain que vous diriez cela. Je ressens la même chose, sauf que je me sentirais obligé pour – eh bien, diverses raisons – de vous couvrir si vous le demandiez. »

« J'ai autrefois eu l'intention d'arranger un faux à ce sujet. Je me sentais même justifié. Mais je ne peux plus le faire maintenant. »

« Je comprends. L'alternative restante est de le signaler et d'affronter les conséquences. Dans ce cas, je serai à vos côtés jusqu'au bout – et l'ingénieur en chef et le commissaire aussi, j'en suis sûr. »

Max se rassit, se sentant chaleureux et heureux. « Merci, Dutch. Je me fiche de ce qu'ils me font... tant que ça ne m'empêche pas d'aller dans l'espace. »

« Je ne pense pas qu'ils essaieront de faire ça, pas si vous ramenez ce vaisseau. Mais s'ils le font – eh bien, ils sauront qu'ils ont eu affaire à forte partie. En attendant, essayez d'oublier ça. »

« J'essaierai. » Max fronça les sourcils. « Dutch ? Dites-moi la vérité, qu'est-ce que vous pensez du coup que j'ai fait ? »

« C'est une question difficile, capitaine. Plus important est, comment vous sentez-vous à ce sujet ? »

« Moi ? Je ne sais pas. Je sais ce que je ressentais avant – je me sentais belliqueux. »

« Hein ? »

« J'expliquais toujours – dans ma tête bien sûr – pourquoi je l'avais fait, me justifiant, faisant remarquer que le système était en faute, pas moi. Maintenant je ne veux plus me justifier. Non pas que je le regrette, pas quand je pense à ce que j'aurais manqué. Mais je ne veux pas non plus échapper à en payer le prix. »

Walther hocha la tête. « Cela semble être une attitude saine. Capitaine, aucun code n'est parfait. Un homme doit se conformer avec jugement et bon sens, pas avec une obéissance aveugle. J'ai enfreint des règles ; certaines violations, j'ai payé, d'autres non. Cette erreur que vous avez faite aurait pu vous transformer en un prêcheur moraliste, un « Réglementaire Charlie » déterminé à marcher droit et à s'assurer que tout le monde obéisse à la lettre de la loi. Ou elle aurait pu faire de vous un éternel enfant qui pense que les règles sont pour tout le monde sauf lui. Elle ne semble avoir eu aucun de ces effets ; je pense qu'elle vous a fait mûrir. »

Max sourit. « Eh bien, merci, Dutch. » Il se leva. « Je vais remonter au Trou et bousiller quelques chiffres. »

« Capitaine ? Dormez-vous assez ? »

« Moi ? Oh, bien sûr, je fais une sieste presque à chaque quart. »

« Moins quatre heures, capitaine. »

Max se redressa sur le lit de camp dans la salle de contrôle, se frottant les yeux pour en chasser le sommeil. L'*Asgard* était dans la trajectoire, avait accéléré le long de celle-ci pendant des jours, montant jusqu'à cette ultime poussée qui les ferait sortir de cet espace vers un autre – celui qu'ils connaissaient ou un autre, selon la façon dont leur « bricolage » s'était conformé à la vraie structure de l'univers.

Max cligna des yeux vers Kelly. « Depuis combien de temps êtes-vous là ? »

« Pas longtemps, capitaine. »

« Avez-vous dormi *du tout* ? »

« Eh bien, maintenant, capitaine... »

« Laissez tomber, vous êtes incorrigible. Vous en avez un de prêt ? »

« Oui, capitaine. »

« Allez-y. »

Max resta assis sur le lit pendant qu'ils lui passaient les données, les yeux fermés pendant qu'il programmait le problème et le traduisait en nombres binaires que l'ordinateur comprenait. Il n'avait pas quitté le Trou plus de quelques minutes à la fois depuis des

jours. Il somnolait entre les relevés, se réveillait et en traitait un, puis se recouchait. Il avait maintenu Kelly et Kovak en alternance aussi longtemps que possible – bien qu'il fût difficile de faire reposer Kelly. Lundy, Smythe et Noguchi avaient continué à tourner, se chevauchant quand le rythme s'accélérait pour s'entraider avec les changements de plaques et les lectures.

Pour Max, il ne pouvait y avoir de relève ; il devait traiter chaque relevé, fournissant de sa mémoire de fichier les informations des manuels manquants.

Toute l'équipe du Trou aux Soucis était là sauf Lundy. Il monta pendant que Max finissait et ordonnait la correction.

« Compliments du cuisinier », annonça-t-il, posant quatre litres de glace.

« Quel parfum ? » demanda Max.

« Pépites de chocolat, capitaine. »

« Mon préféré. Rappelez-vous juste quand vous servirez que les notes d'efficacité arrivent bientôt. »

« Allons, capitaine, ce n'est pas juste. Le chef a beaucoup plus de masse à nourrir que vous. »

« Et j'ai un taux métabolique très élevé », annonça Noguchi. « J'ai besoin de plus. »

« Noggy, tu as une distorsion spatiale intégrée dans chaque jambe. On va laisser Kelly servir et espérer que la fierté le retiendra. »

Max se tourna vers Kelly. « On est sur quel programme ? »

« Vingt minutes, capitaine. »

« Vous pensez qu'on a besoin de ça si tôt ? »

« Juste pour être sûrs, capitaine. »

« D'accord. »

Ils firent un autre relevé et mangèrent la glace, après quoi Max les fit passer aux postes de transition. Kelly ne prit pas l'ordinateur. Une touche enfoncée par Kovak donnait la même réponse qu'une touche enfoncée par Kelly, et Max voulait Kelly au stéréographe de précision où sa longue expérience pouvait tirer le meilleur de données médiocres. Lundy assistait Kelly, avec Smythe et Noguchi qui photographiaient et couraient.

À moins deux heures, Max appela Compagnon, lui dit qu'ils affinaient ; l'ingénieur en chef l'assura qu'il surveillerait lui-même la poussée et le vecteur à partir de là.

« Bonne chance, capitaine. »

Sur un programme de dix minutes, Max trouvait encore cela facile, bien qu'il dût admettre qu'il n'était pas aussi frais qu'un œuf encore chaud. Mais il était confortablement occupé et les corrections étaient agréablement petites – Compagnon devait faire un vrai travail là en bas.

Quand le compteur sur l'ordinateur indiqua moins d'une heure avant zéro, il se leva et s'étira. « Tout le monde est prêt. Que quelqu'un réveille Noggy. Tout le monde a pris une pilule de caféine ? Et qui en a une pour moi ? »

Kovak se pencha en arrière et lui en tendit une, Max la mit dans sa bouche et l'avalait avec une gorgée de café.

« Prenez un dernier sandwich si vous allez en prendre. Très bien, les gars – on y va ! »

Les données affluèrent en un flot régulier. Au bout d'un moment, Max commença à fatiguer. Il n'avait pas plus tôt lu une correction sur les voyants de l'ordinateur et l'envoyé à la salle des machines que Kelly avait plus de données prêtes. Une correction apparut qui semblait hors de la courbe, comme s'ils « cherchaient » excessivement. Il jeta un coup d'œil aux voyants avant de l'appliquer – puis réalisa qu'un nouveau jeu de données était offert.

« Répétez ! » cria-t-il.

Kelly répéta. Max fit passer les chiffres dans son esprit et trouva qu'ils ne signifiaient rien pour lui. Qu'impliquait cette dernière correction ? Avait-il utilisé une méthode légitime pour cartographier cette anomalie ? Pouvait-on même appeler ça de la cartographie ? Était-ce ce qu'un vaisseau d'exploration faisait pour sortir ? Comment pouvait-on attendre d'un homme qu'il...

« Capitaine ! » dit Kelly sèchement.

Il secoua la tête et se redressa. « Désolé. Retenez le prochain. »

Avec un sentiment de panique, il passa en revue les données dans son esprit et essaya de programmer. Il savait enfin ce que c'était que d'avoir la date limite qui vous fonce dessus à la vitesse de la lumière – et de perdre confiance. Il se dit qu'il devait abandonner – glisser en dessous de la vitesse de la lumière, passer des semaines à revenir, et réessayer. Mais il savait que s'il le faisait, ses nerfs ne tiendraient jamais pour une seconde tentative.

À ce mauvais moment, un sentiment l'envahit que quelqu'un se tenait derrière sa chaise, posant ses mains sur ses épaules – le calmant, l'apaisant. Il commença clairement et nettement à dicter des chiffres à Kovak.

Il les dictait encore avec la précision d'un automate vingt minutes plus tard. Il accepta un dernier relevé, le digéra, l'envoya à Kovak avec les yeux sur le compteur. Il appliqua la correction, une toute petite, et cria : « Attention ! »

Il appuya sur le bouton qui permettait au chronomètre de basculer à la microseconde près. Ce n'est qu'alors qu'il regarda autour de lui, mais il n'y avait personne derrière lui.

« Voilà la Jeep ! » entendit-il Kelly dire avec exaltation. « Et voilà le Vilain Petit Canard ! »

Max leva les yeux. Ils étaient de retour dans le ciel familier de Nu Pegasi et Halcyon.

Cinq minutes plus tard, Kelly et Max buvaient du café froid et finissaient les restes d'une assiette de sandwiches pendant que Noguchi et Smythe terminaient les relevés post-transition. Kovak et Lundy étaient descendus pour quelques minutes de repos avant de prendre le premier quart.

Max jeta encore un coup d'œil à l'astrodôme. « Alors on a réussi. Je n'ai jamais pensé

qu'on y arriverait. »

« Vraiment, capitaine ? Il n'y a jamais eu le moindre doute dans mon esprit après que vous avez pris le commandement. »

« Hmmm ! Je suis content que vous n'ayez pas su ce que je ressentais. »

Kelly ignora cela. « Vous savez, capitaine, quand vous programmez, votre voix ressemble étonnamment à celle du Docteur. »

Max le regarda fixement. « J'ai eu un mauvais moment une fois », dit-il lentement. « Peu avant zéro. »

« Oui, capitaine. Je sais. »

« Alors— Écoutez, c'était juste une *impression*, vous comprenez ? Je ne crois pas aux fantômes. Mais j'ai eu l'idée que le Doc se tenait au-dessus de moi, comme il le faisait avant, vérifiant ce que je faisais. Puis tout s'est arrangé. »

Kelly hocha la tête. « Oui. Il était là. J'étais sûr qu'il le serait. »

« Hein ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

Kelly refusa d'expliquer. Il se tourna plutôt pour inspecter les plaques post-transition, les comparant avec bonheur aux plaques standard du coffre à cartes – la première opportunité depuis que le vaisseau était perdu.

« Je suppose », dit Max quand Kelly eut terminé, « qu'on ferait mieux d'ébaucher une orbite pour Nu Pegasi avant d'aller dormir. » Il bâilla. « Mon Dieu, ce que je suis crevé ! »

Kelly dit : « Pour Nu Pegasi, capitaine ? »

« Eh bien, on ne peut pas viser Halcyon directement à cette distance. Qu'aviez-vous en tête ? »

« Rien, capitaine. »

« Dites-le. »

« Eh bien, capitaine, je suppose que j'avais supposé que nous nous repositionnerions pour une transition vers Nova Terra. Mais si c'est ce que le capitaine veut... »

Max tambourina sur le coffre à cartes. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que quiconque s'attendrait à ce qu'il fasse autre chose, après avoir accompli l'impossible, que de mettre le cap sur la destination facile, cible en vue, d'où ils étaient partis, pour y attendre une relève compétente.

« Vous vous attendiez à ce que je la fasse passer ? Sans tables et sans aide ? »

« Je n'avais pas l'intention de présumer, capitaine. C'était une supposition inconsciente. »

Max se redressa. « Dites à Kovak de la maintenir telle quelle. Téléphonez à M. Walther de me voir immédiatement dans ma cabine. »

« À vos ordres, capitaine. »

Le second le retrouva devant sa cabine. « Bonjour, Dutch. Entrez. »

Ils entrèrent et Max jeta sa casquette sur son bureau. « Eh bien, on a réussi. »

« Oui, capitaine. Je regardais depuis le salon. »

« Vous n'avez pas l'air surpris. »

« Devrais-je l'être, capitaine ? »

Max s'affala dans son fauteuil, étirant ses muscles dorsaux fatigués. « Vous devriez l'être. Oui, monsieur, vous devriez l'être. »

« D'accord. Je suis surpris. »

Max leva les yeux et fronça les sourcils. « Dutch, où va ce vaisseau maintenant ? »

Walther répondit : « Le capitaine ne me l'a pas encore dit. »

« Bon sang ! Vous savez ce que je veux dire. Notre programme prévoit Nova Terra. Mais Halcyon est juste là – un aveugle pourrait la trouver avec une canne. Quelle destination aviez-vous en tête quand vous m'avez poussé au commandement ? Dites-moi ce que vous attendiez alors ? Avant de m'avoir désigné. »

« J'avais en tête », répondit Walther, « d'avoir un capitaine pour l'*Asgard*. »

« Ce n'est pas une réponse. Écoutez, les passagers ont un intérêt là-dedans. Bien sûr, j'ai dû prendre ce risque pour eux, pas le choix. Mais maintenant il y a un choix. Ne devrions-nous pas le leur dire et les laisser voter ? »

Walther secoua la tête avec emphase. « On ne demande rien aux passagers, capitaine. Pas dans un vaisseau en vol. Ce n'est pas juste envers eux de demander. On leur *dit*. »

Max bondit et arpenta la longueur de la cabine. « « Juste », dites-vous. Juste ! Ce n'est pas juste envers *moi*. » Il se retourna et fit face à Walther. « Alors ? Vous n'êtes pas un passager. Vous êtes mon second. Que pensez-vous que nous devrions faire ? »

Walther le fixa dans les yeux. « Je ne peux pas décider ça pour le capitaine. C'est pour ça que vous êtes capitaine. »

Max resta immobile et ferma les yeux. Les chiffres se dessinaient clairement, en colonnes nettes. Il alla à son téléphone et composa rageusement l'appel pour la salle de contrôle.

« Capitaine à l'appareil. Kelly est-il encore là ? Oh – bien, chef. On se repositionne pour Nova Terra. Commencez – j'arrive dans une minute. »

Chapitre 22

Le Tomahawk

Max aimait ce moment de la journée, cette période de l'année. Il était allongé dans l'herbe sur la petite butte à l'ouest de la grange, la tête calée de façon à pouvoir voir vers le nord-ouest. S'il gardait les yeux là, sur l'anneau de sortie de la Ligne Circulaire C.S.&E., il pourrait, d'un instant à l'autre maintenant, voir le *Tomahawk* jaillir et traverser le vide en trajectoire libre.

Pour l'instant, il ne lisait pas, aucun travail ne le pressait, il se contentait d'être paresseux et de profiter de la soirée d'été. Un écureuil s'assit non loin, le fixa, décida qu'il était inoffensif et vaqua à ses occupations. Un oiseau passa en piqué.

Il y eut un silence haletant, puis soudain un projectile argenté jaillit de l'anneau de sortie, plongea à travers la tranchée et entra dans l'anneau de l'autre côté – juste au moment où le son le frappait.

« Oh là là ! » dit-il doucement. « On ne dirait jamais qu'ils vont y arriver. »

C'était tout ce qu'il était venu voir en montant sur la butte, mais il ne se leva pas tout de suite. Au lieu de cela, il sortit une lettre de sa poche et relut la fin : « ...Je suppose que papa était content de me récupérer en un seul morceau parce qu'il a fini par céder. Putzie et moi nous sommes mariés il y a une semaine – et oh Max, je suis si *heureuse* ! Tu dois nous rendre visite la prochaine fois que tu touches terre à Hespera. »

Elle avait ajouté : « P.S. M. Chips t'envoie son amour – et moi aussi. »

Sacrée fille, Ellie. Elle arrivait généralement à ses fins, d'une façon ou d'une autre. Il avait un peu pitié de Putzie. Maintenant s'ils étaient tous restés sur Charité...

Peu importe – un astrogateur ne devrait pas se marier.

Avec tendresse, il toucha l'étoile rayonnante sur sa poitrine. Dommage qu'il n'ait pas pu rester avec l'*Asgard* – mais bien sûr ils avaient raison ; il ne pouvait pas servir comme assistant dans un vaisseau où il avait été capitaine. Et assistant astrogateur de l'*Elizabeth Regina* était un bon poste aussi ; tout le monde disait que la *Lizzie* était un vaisseau bien tenu. En plus de ça, peu de jeunes A.A. avaient une nouvelle congruence à leur crédit, en ce moment même en cours d'exploration.

Il n'avait pas à se plaindre. Il ne regrettait même pas l'énorme amende que le Conseil des Guildes lui avait infligée, ni l'avertissement officiel qui avait été inscrit dans son dossier. Ils l'avaient laissé rester dans l'espace, c'était ce qui comptait, et l'avertissement apparaissait juste à côté du crédit officiel pour la congruence « Hendrix ».

Et, bien qu'il ne contestât pas la justice de la punition – il avait eu tort et il le savait

– néanmoins les guildes étaient mal organisées ; les règles devraient donner une chance à tout le monde. Un jour, il serait assez ancien pour faire un peu de lobbying sur ce point.

En attendant, s'il ne se dépêchait pas, il devrait payer ce taxi. Max se leva et descendit la pente. L'hélicab était garé devant la maison et le chauffeur se tenait près, regardant la grande balafre brute du Projet Énergétique Missouri-Arkansas.

Les champs que Max avait autrefois travaillés avaient disparu, la tranchée atteignait jusqu'à la cour de la grange. La maison tenait encore debout mais la porte pendait sur un seul gond et un gamin avait cassé toutes les fenêtres.

Max regarda la maison et se demanda où étaient maintenant Maman et l'homme qu'elle avait épousé ? – pas qu'il s'en souciât vraiment et personne aux alentours de Clyde's Corners ne semblait savoir. On lui avait dit au tribunal que Maman avait encaissé sa moitié de l'argent de l'expropriation gouvernementale et qu'ils avaient tous deux quitté la ville.

Probablement que leur argent était parti maintenant – la moitié de Max avait complètement disparu, elle n'avait pas tout à fait suffi à payer son amende. S'ils étaient fauchés, peut-être que Montgomery devait faire un travail honnête, car Maman n'était pas femme à laisser un homme paresser quand elle avait besoin. Cette pensée plaisait à Max ; il avait l'impression d'avoir un compte à régler avec Montgomery, mais Maman le réglait probablement pour lui.

Le chauffeur se tourna vers lui. « Ce sera quelque chose quand ils auront fini ça. Vous êtes prêt à partir, monsieur ? »

Max jeta un dernier regard autour de lui. « Oui. J'en ai fini ici. »

Ils montèrent dans la cabine.

« Où allons-nous ? Retour au village ? »

Max y réfléchit. Il devrait vraiment économiser – mais bon, il économiserait beaucoup pendant ce prochain voyage.

« Non, emmenez-moi à Springfield et déposez-moi à la gare de la ligne circulaire sud. J'aimerais arriver à temps pour prendre le *Javelin*. »

Ça le mettrait à Terrport avant le matin.